



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***
TOME V.

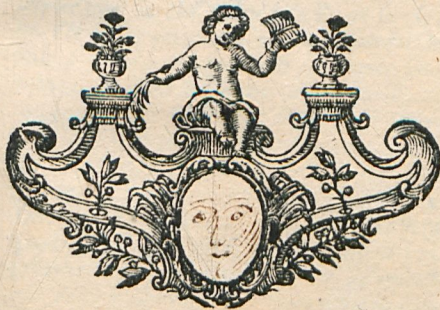
MEMOIRS
DE
MARQUIS DE
TOMEN

MEMOIRES
ET

AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME CINQUIEME



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN
M DCC LXVI.

MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITE.

Qui s'est retiré du monde.

TOME SECONDE



Paris chez la Citoyenne Lesclapart

CH. BARNIER TOURNAY

M DCC LXXI

LETTRE DE L'EDITEUR,

*A Messieurs de la Compagnie des
Libraires d'Amsterdam.*

MESSIEURS,

LA mort de Mr. le Marquis de . . . ,
l'illustre sujet de ces Mémoires, me
procure la liberté d'en donner la der-
nière partie au Public. Il l'a tenue ren-
fermée sous la clef jusqu'à la fin de sa vie,
ou s'il lui a permis de voir quelque-fois le
jour, ce n'a été que pour quelques mo-
mens, & dans les mains de ses meilleurs
amis. J'avois l'honneur d'être de ce nom-
bre. Je n'ai pu m'empêcher plusieurs fois
de lui reprocher agréablement le scrupule
qui lui faisoit dérober la conclusion de son
Ouvrage au Public, après avoir souffert
que les deux premières parties fussent im-
primées il y a deux ans. Il le défendoit
par deux raisons : la première étoit la dif-
férence qu'il prétendoit trouver entre ce der-
nier Ouvrage & le premier : je suis par-
donnable, disoit-il, de m'être montré moi-
même à découvert, & d'avoir révélé mes
Tome V. * 3 mal-

L E T T R E

malheurs & mes foiblesses ; mais le serois-je de mettre au jour les irrégularités de la conduite d'autrui ? Peut-être ai-je déjà eu tort de les écrire ; je serois encore plus coupable de les publier. La sincérité d'un récit, ajoûtoit-il, ne le rend pas toujours juste & innocent. Il y a des vérités odieuses que la sagesse & la charité doivent cacher. On devient quelque-fois plus criminel en manifestant une action mauvaise qu'en la commettant, parce que le plus dangereux effet de certains désordres est le scandale, dont on se charge en les publiant. Monsieur le Marquis ajoûtoit à cette raison, qu'il avoit sujet de se repentir de la complaisance qui l'avoit fait consentir à l'Edition de ses deux premiers volumes : elle lui avoit attiré une multitude de visites & de complimens ; & dans l'âge avancé où il étoit, avec tant d'amour pour le repos, il regardoit comme une charge pesante l'obligation de recevoir des compagnies étrangères, ou de répondre à des lettres indifferentes. Quelque force que ces deux raisons pussent avoir par rapport à lui, la seconde tombe par sa mort, & l'autre ne fait pas sur mon esprit autant d'impression qu'elle faisoit sur le sien. Je lui passe le principe sur lequel il raisonnoit, étant persuadé comme lui, qu'il y a des fautes qu'on ne peut reveler innocemment, parce

DE L'EDITEUR.

parce que leur manifestation entraîne le scandale : mais je ne sçaurois mettre dans ce rang les aventures de *Milady R . . .* de *Milady d'Ar . . .* de *M. Laro*, de la *Princesse de R . . .* &c. Il me semble au contraire, que l'exemple de leur mauvaise conduite peut devenir utile : les vices de cette nature servent pour ainsi parler de fanal à la vertu ; ils l'éclairent, ils lui montrent les bornes, qu'elle ne doit point passer, & les précipices qu'elle trouveroit au-delà.

Je m'imagine donc, *Mrs.* qu'en imprimant incessamment cette Suite des *Mémoires* vous ferez un présent agréable & avantageux au Public. On y trouvera plus de variété que dans les deux parties précédentes. Le *Stile* n'en est pas moins vif ni moins soutenu. La *Morale* y est aussi pure & plus fréquente, les sentimens aussi tendres, & le fond de la narration aussi intéressant.

Pour ce qui regarde la personne de *Mr. le Marquis de . . .* il suffit de lire son Ouvrage pour prendre une idée juste de son caractère. Il a peint son cœur dans les sentimens qu'il y a répandus, & le tour de son esprit dans ses réflexions. On reconnoitra sans peine qu'il a dû être un père tendre, un époux fidèle, un ami zélé & sincère, un guide sage & éclairé, &c.

LETTRE DE L'EDITEUR.

*ce qui fait la perfection de son éloge , un
homme solidement vertueux. Sa mort a
fait verser des larmes sincères à tous ses
amis. Ils ne s'en consolent que par l'hé-
ritage précieux qu'il leur a laissé, je veux
dire le souvenir & l'exemple de ses ver-
tus. J'ai l'honneur d'être &c.*

MESSIEURS,

Votre &c.

D'EXILES.

SUITE
ET
CONCLUSION
DES
MEMOIRES

D'UN HOMME DE QUALITE'
Qui s'est retiré du monde.

LIVRE PREMIER.

ON m'apprend , que le Public
a fait un accueil favorable
aux deux premières parties
de mon Histoire , & qu'il
s'en est fait une nouvelle édi-
tion en Hollande, je ne sçais si je dois
m'applaudir beaucoup de ce succès. Mes
amis veulent me le faire regarder comme
un motif qui doit me porter à reprendre
la plume , & à continuer l'ouvrage. J'en
conviendrois peut-être avec eux si j'étois
mieux informé sur quoi se fonde l'estime
de ceux qui pensent avantageusement de
mon livre. Je me tiendrois heureux par
exemple qu'il eût pû leur plaire par les
Tome V. *Δ* endroits

endroits que j'estime moi-même, c'est-à-dire, par les traits d'honneur & de vertu que j'ai pris soin d'y répandre, & je confesse que malgré le froid de la vieillesse qui commence à glacer mon sang, je rentrerois dans la carrière avec une nouvelle ardeur; mais qui peut me répondre, que l'approbation, dont on honore mon ouvrage n'est pas donnée peut-être à des choses que je ne puis m'empêcher de condamner, quoique j'aye eu la foiblesse de les écrire? Je parle de quelques descriptions trop tendres, & d'une certaine licence de sentimens, & d'expressions, qui sans pouvoir passer pour contraires à la bienséance & à la vertu ne laissent pas d'avoir quelque danger pour un lecteur inconsideré qui s'en occupe trop, & qui en est excessivement attendri. Cette pensée a fait tant d'impression sur moi, qu'il s'en est peu fallu dans certains momens, que je n'aye jetté au feu le journal de mes derniers voyages, & que je ne me fois ainsi délivré de toutes les instances qu'on m'a fait de le donner au Public. Cependant j'ai souffert à la fin qu'elles ayent prévalu sur mes scrupules: c'est une foiblesse que je devrois me reprocher, je le reconnois, mais tel a toujours été mon caractère, une facilité excessive, une complaisance sans reserve en amitié

amitié comme en amour. Je suis le même à soixante ans que j'étois à vingt, ami de la sévère vertu, mais foible & lent quelque-fois à la pratiquer, quicque toujours assés ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, aussi-bien dans mes écrits que dans toute la conduite de mes actions. J'ai crû devoir rendre ce petit compte au Public de la disposition où je me trouve en commençant de mettre en ordre cette dernière partie de mes Mémoires. Je lui demande la continuation de son indulgence pour le reste de mes aventures. Je suis trompé si elles n'intéressent autant sa curiosité & sa compassion que les premières, car mon étoile n'a point changé, & je dois avertir ici mes lecteurs, comme j'ai fait au premier volume, qu'ils doivent se bien garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de ressentir la tristesse & l'attendrissement que produit une suite presque continuelle d'infortunes. Je reprens maintenant le cours de ma narration.

La mort de mon oncle ayant fait cesser toute la joye que nous commencions à goûter dans la maison de ma fille, nous changeames le dessein que nous avions d'y passer quelques semaines. Amulem me dit, qu'il se croïoit obligé de reprendre le chemin de l'Asie pour aller

A 2

rendre

rendre compte de sa commission. Nous délibérâmes sur le tems de son départ, & comme nous étions bien résolus de ne pas nous séparer pour toujours, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions nous rapprocher. La première proposition que je lui fis, fut de laisser ses deux enfans chés ma fille. Il y consentit, & il s'engagea volontiers à retourner en France par le plus court chemin lors qu'il auroit fini ses affaires. Son absence ne pouvoit pas durer moins de trois ou quatre mois; je crus que ce tems me suffiroit pour faire avec le Marquis le voyage d'Angleterre, après quoi nous pourrions aussi rentrer en France pour y rejoindre Amulem, y passer quelque tems avec lui chés ma fille, & prendre ensuite la route d'Allemagne, pour le conduire jusqu'à Vienne; d'où il pouvoit se rendre à Amasie avec ses enfans. Il trouva ce projet fort à son gré. J'écrivis à Monsieur le Duc pour le lui communiquer; il l'approuva, & nous ne tardâmes pas à l'exécuter. Les adieux furent tendres, sur-tout entre le Marquis & Memiscès. Je n'observai néanmoins rien entr'eux de plus particulier qu'à l'ordinaire; ils eurent l'un & l'autre assez d'adresse pour me tromper, mais on verra qu'ils ne soutinrent pas ce personnage long-tems. Nous

Nous passâmes de Calais à Douvres, avec un vent fort heureux; nous nous occupâmes peu de tout ce qui s'offrit sur nôtre route jusqu'à Grawesend, où nous quittâmes la poste, pour nous embarquer sur la Tamise, mais nôtre indifférence fut obligée de céder à la magnificence & à la variété des objets, qui se présentèrent bientôt à nos yeux. Je n'ai rien vû dans tous mes voyages qui approche de la beauté de ce spectacle. La Tamise depuis Londres jusqu'à la mer est non-seulement une des plus larges rivières de l'Europe, mais une des plus agréables, & des plus propres à la navigation. Les plus grands vaisseaux y entrent avec facilité, & elle en est si couverte pendant l'espace de plus de vingt-cinq miles, qu'il reste à peine un canal étroit pour le passage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords sont remplis de Magasins, d'Arsenaux, & de quantité d'autres édifices, qui servent aux usages du commerce & de la navigation. Dans les endroits où la vûë peut s'étendre davantage, on apperçoit un grand nombre de belles maisons répandues de tous côtés dans les plaines ou sur le penchant des colines, des jardins ornés, des villes bien peuplées, & bien bâties; enfin l'on ne peut ouvrir les yeux dans cette heureuse

Isle sans prendre une idée de l'abondance qui y régne, & du bonheur de ses habitans.

Nous traversâmes donc une forêt de vaisseaux, qui sembloient se multiplier à mesure que nous avancions, & la marée nous étant favorable nous arrivâmes en peu l'heures au pied de la Tour de Londres. Je remets à parler plus bas de ce lieu célèbre, & de tout ce que nous vîmes de curieux dès le premier jour. Comme il ne manque rien à Londres de tout ce qui peut servir à la commodité des étrangers, nous nous fîmes transporter sans peine, nous & nos équipages, au quartier de la Ville, où nous voulions prendre nôtre demeure. Nous choisîmes celui de la Cour comme le plus agréable, & le plus convenable au dessein qui nous amenoit en Angleterre, ce fut dans Suffolk-street que nous louâmes un appartement. Quoique les maisons de Londres ne soient pas si belles, ni si magnifiquement meublées que celles de Paris, elles sont propres & commodes, la plupart des rues sont larges & bien percées; il ne leur manque que d'être plus nettes & mieux pavées; elles sont ordinairement si sales, qu'il seroit impossible d'y marcher à pied si l'on n'avoit eu soin de ménager au long des maisons un petit espace défendu.

défendu par des pôteaux de bois, qui empêchent le carrosse d'en approcher, & qui sert pour le passage des gens de pied : lors-qu'on veut traverser la rue, on cherche un rang de pavés un peu plus large & plus haut que les autres. On en entretient ainsi d'espace en espace, & l'on est obligé pour les tenir propres de les nettoyer plusieurs fois le jour. Outre les grandes rues qui traversent la Ville de tous côtés, il s'en trouve une infinité de petites qui leur servent de communication. On appelle celles-ci des courts ou des allées; la plupart sont pavées de marbre ou de grandes pierres quarrées; de sorte qu'elles sont toujours fort nettes & fort unies. Il n'est jamais permis aux voitures à rouës d'y passer. Rien ne donne un plus grand air aux rues de Londres, que les enseignes qu'on y voit à chaque maison. Les Anglois n'épargnent rien pour les rendre magnifiques, on m'en a montré quelques-unes qui ont coûté jusqu'à cinq-cens écus, elles sont dorées & embellies par divers ornemens de sculpture & de peinture, & la plupart sont si grandes & si pesantes, qu'elles ont besoin d'être soutenues par des piliers, qui rendent les rues étroites en quantité d'endroits. Les Eglises sont aussi une des principales beautés de Londres.

dres. Elles ont été rebâties presque toutes, depuis l'incendie qui consuma la plus grande partie de cette Ville. Elles sont toutes dans le goût moderne, & il y en a peu qui ne fassent honneur à leur Architecte. L'Eglise de St. Paul, qui est la Cathédrale, mérit étoit une description particulière, c'est un des plus superbes Edifices qu'il y ait au monde; mais le dessein de ces Mémoires n'est pas de tracer le plan d'une Eglise, ou d'un bâtiment particulier. Je ne parle de ces fortes d'objets qu'en passant, & pour donner une légère idée d'un país, qui n'est pas aussi estimé qu'il devoit l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne leur est pas assés connu. Je ne manquerai pas dans la suite de ces Mémoires de remarquer ainsi peu à peu, ce qu'il y a de plus digne d'attention à Londres & dans les autres parties d'Angleterre. Mr. le Duc de . . . ayant prévenu M . . . nôtre Ambassadeur, sur l'arrivée de son fils, par une lettre écrite avant nôtre départ de France; nous crûmes ne devoir paroître à Londres qu'après lui avoir fait nôtre première visite. Il fit un accueil des plus honnêtes au Marquis, & il voulut l'engager à se servir d'un de ses carrosses: mais nous le refusâmes, étant déjà convenus du prix pour un carrosse de

de remise. Il se trouva heureusement qu'il avoit fait demander audience pour le lendemain à Sa M. B. Il nous offrit de prendre cette occasion pour présenter le Marquis. Nous nous rendîmes avec lui sur les dix heures du matin au Palais de St. James, & après l'avoir attendu quelque tems dans l'antichambre, pendant qu'il entretenoit secrètement le Roi, il revint lui-même nous prier d'avancer, & il conduisit le Marquis vers Sa Majesté, qu'il avoit déjà prévenu sur son sujet. Le Roi étoit assis dans un fauteuil. Il se leva à l'arrivée du Marquis, il ôta civilement son chapeau, & Payant remis aussi-tôt il s'avança au milieu de la chambre où nous eûmes l'honneur de nous promener un quart d'heure avec lui. Il assûra obligeamment le Marquis de son estime, & lui promit de contribuer de tout ce qui seroit en son pouvoir pour lui faire trouver de la satisfaction en Angleterre. Nous fûmes admis le même jour à l'audience du Prince & de la Princesse, de qui nous ne reçûmes pas moins de civilités.

La Cour d'Angleterre, & toute la Ville de Londres étoit alors dans une extrême agitation : on y craignoit encore les suites de la revolte d'Ecosse, & de l'entreprise du Prétendant : car quoique

les espérances de ce malheureux Prince eussent échoüé à Preston, & que son parti fût entièrement dissipé depuis que les cinq principaux chefs étoient tombés entre les mains du Roi, qui les tenoit prisonniers à la Tour; on ne doutoit point qu'il n'y eût encore non-seulement en Ecosse, mais à Londres même, & dans toutes les Provinces d'Angleterre, quantité de personnes mal-disposées en faveur du Gouvernement. Cette opinion tenoit le Roi & le Parlement dans la crainte, on ne mettoit point de fin aux soupçons & aux recherches, & sur les moindres indices on arrêtoit indifferemment tous ceux de la fidélité desquels on étoit mal-assuré.

Les cinq chefs des rebelles, qui avoient eu le malheur d'être faits prisonniers à Preston, furent condamnés à la mort le jour même de nôtre arrivée. Le Roi fléchi par les larmes de leurs épouses suspendit l'exécution pendant quelques jours, sous prétexte de tirer d'eux un détail plus étendu de leur crime, & des ressorts secrets de la conspiration: mais il eut lieu de se repentir de cette bonté, qui lui fit perdre une de ses victimes. Ce fut le Comte de Nithisdale à qui la générosité de son épouse sauva la vie d'une manière extraordinaire. Cette Dame

Dame avoit une tendresse incroyable pour son mari: la nouvelle de sa condamnation la fit tomber d'abord dans un évanouissement si long, qu'il pensa lui causer la mort; en étant revenue à force de secours, elle ne s'arrêta point aux larmes; elle pensa aux moyens de le tirer de sa prison aux risques de sa propre vie. Le Comte étoit un Seigneur aimable, qui s'étoit fait un grand nombre de partisans zélés, même parmi la populace. Ce fut à ceux-ci que la Comtesse s'adressa d'abord; elle répandit l'or & l'argent avec profusion pour les engager à se réunir lorsque son époux seroit conduit au supplice, & à l'arracher des mains des exécuteurs. Quelque affection qu'on eut pour le Comte elle trouva peu de gens capables d'une entreprise si hardie, & n'y voyant point assés de certitude pour être assurée du succès, elle tourna ses vûes d'un autre côté. Elle fut se jetter cent fois aux pieds du Roi, qu'elle tâcha de toucher par ses pleurs & par les plus tendres expressions de la douleur & de l'amour; elle sollicita le Prince, les Seigneurs de la Cour, les Ministres de toutes les Puissances de l'Europe; je la vis chés Mr. l'Ambassadeur de France & j'avouë que je ne pûs retenir mes larmes, en voyant couler les siennes avec tant

de graces & tant de marques d'un vrai désespoir. Enfin cette seconde voye n'ayant pas réussi, l'amour lui en inspira une plus heureuse. Elle retourna aux pieds du Roi, qui eut la bonté de ne lui refuser jamais son accès, & paroissant renoncer à l'espérance de sauver son mari, elle demanda en grace la liberté de le voir en prison, pour lui dire le dernier adieu. Cette faveur lui fut accordée. On la laissa seule avec le Comte suivant l'ordre du Roi. Elle profita de ce moment pour lui faire prendre ses habits, & s'étant couverte elle-même des siens, elle le pressa de sortir tandis qu'elle demeureroit à sa place: il fut assés heureux pour traverser toute la garde sans être reconnu, soit que le mouchoir dont il feignoit d'essuyer ses larmes favorisât son déguisement, soit que le Capitaine comme il y a plus d'apparence eût été séduit par les libéralités de la Dame. Cet événement se répandit en un moment par toute la Ville: mais toutes les mesures qu'on prit pour découvrir les traces du Comte furent inutiles, & l'on fût peu de jours après, qu'il avoit gagné heureusement les côtes de France: on apprit en même tems, que le Prétendant avoit quitté l'Ecosse, & qu'il avoit débarqué à Gravelines, dans le dessein de se retirer à Avi.

à Avignon. Cette dernière nouvelle rendit la Cour plus tranquille : mais elle n'empêcha point l'exécution de la sentence portée contre les rebelles. Mylord Derwentwater & Mylord Kinnure furent décapités ; le reste périt par d'autres supplices. Nous eûmes la curiosité d'être présens à la mort des deux premiers , leur constance & leur tranquillité me parurent héroïques ; c'est au Ciel à juger de la justice de leur cause. Les Poètes exercèrent leur veine sur la fuite de Mylord Nithisdale & sur la générosité de son épouse , je me souviens de quelques vers d'une Ode Françoisise, qui fut faite à ce sujet, & quoiqu'ils ne soient que médiocrement bons , & qu'ils pèchent même contre les règles , j'en mettrai ici quelques-uns tels que ma mémoire me les rappelle.

*Dans un cœur tendre & magnanime
L'Amour & la vertu d'accord
Arrachent sa sonquête au crime
Malgré la trahison du sort &c.*

*Fui, dit-elle, chère moitié,
Fui la cruauté d'un tiran,
Dont le cœur sourd à la pitié
Se montre altéré de ton sang :*

*Mon bras levé pour ta défense
 S'est soutenu par l'espérance
 D'arracher ta tête au péril;
 Ne crains pas que je me démente,
 Victorieuse & trop contente
 Si mon trépas peut t'être util.*

*Va conter à toute la France,
 Et mon courage & ton bonheur:
 Pour prix de ma noble assurance
 Je ne veux de toi que ton cœur:
 Et que tu graves dans ton ame
 Que si par le bras d'une femme
 Tu te vis conserver le jour,
 La vie qu'elle t'a donnée
 Est moins un fruit de l'himenée
 Que l'ouvrage de son amour. &c.*

Le jour même de l'exécution de Mylord
 Derwentwater nous nous trouvâmes à l'as-
 semblée qui se tenoit trois fois la semaine
 chés Milady R je fus surpris d'y
 voir régner un air de tristesse, que je n'y
 avois point remarqué deux jours aupara-
 vant. On m'apprit en secret, que cette
 Dame avoit aimé passionnément ce malheu-
 reux Seigneur; mais que la considération
 du Roi autant que celle de son mari,
 l'empêchoit de donner des marques publi-
 ques de sa douleur, & qu'elle se faisoit
 violence jusqu'au point de ne pas même
 inter-

interrompre l'ordre des assemblées, qui se tenoient chés elle. J'observai curieusement son visage, pour tâcher d'y découvrir la situation de son ame. Elle remarqua mon attention; & lorsque la compagnie fut prête à se retirer, elle me fit avertir par un laquais, qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je ne favois qu'augurer de cette assignation. Je priai le Marquis de monter seul en carosse & d'aller m'attendre au logis pour souper, on m'introduisit un moment après dans le cabinet de la Dame; elle en ferma la porte avec de grandes précautions, & m'ayant fait asseoir elle me tint ce discours: Je sai, Monsieur, que vous êtes un homme de naissance, & ce que j'estime encore plus, un homme d'honneur; ainsi je ne fais point difficulté de m'ouvrir à vous; vous voyez en moi la plus malheureuse femme du monde. J'ai perdu aujourd'hui le seul bien, qui pouvoit me faire aimer la vie; & si j'ai la force de survivre au pauvre Mylord de Derwentwater, je ne me sens point celle de demeurer plus long-tems avec les barbares qui me l'ont ravi. Il faut que j'abandonne l'Angleterre, dussé-je périr dans cette entreprise. Je sai que tous les ports sont gardés, qu'on ne laisse sortir personne sans des formalités infinies, en un mot, que j'ai à tromper la

la vigilance du Roi & celle de mon mari: mais les difficultés fussent-elles encore plus grandes, il faut que je les surmonte. J'ai communiqué mon dessein sur la foi du secret à Monsieur votre Ambassadeur, & je l'ai prié de me procurer une retraite en France. Il s'en est défendu par la crainte de déplaire au Duc Régent, qui paroît ménager beaucoup le Roi d'Angleterre: mais il m'a conseillé de m'adresser à vous, comme à la personne la plus capable de me rendre ce bon office. Voyez, Monsieur, ce que vous vous sentez disposé à faire pour obliger une malheureuse, & comptez sur des marques de reconnoissance qui surpasseront vos desirs. Je m'étois si peu attendu à une telle ouverture; que je fus long-tems incertain de ce que je devois répondre. Je me trouve fort honoré de votre confiance, lui dis-je à la fin, mais en vérité, Madame, j'admire que Mr. l'Ambassadeur me trouve si propre à faire ce qu'il refuse lui-même d'entreprendre. Ne vous a-t-il pas dit du moins de quels moyens il prétend que je me serve? Ou plutôt, Madame, ayez la bonté de considérer vous-même, qu'étant absolument étranger dans ce Royaume, où je ne suis arrivé que depuis huit jours, & n'ayant point d'autre titre que celui d'accompagner le fils de Mr.

Mr. le Duc de . . . je n'ai en aucune manière le pouvoir d'exécuter vos volontés. Vous l'avez, Monsieur, interrompît-elle, & je ne vous aurois pas proposé la chose si je n'étois assurée qu'il dépend de vous de la faire réussir. Je m'explique en deux mots : vous pouvez renvoyer un de vos domestiques en France sous le prétexte de quelques affaires, & obtenir de la Cour un passeport pour deux. Je me déguiserai, je prendrai même s'il est nécessaire la livrée du jeune Seigneur, qui est sous votre conduite, & je passerai ainsi sans peine à la faveur du passeport. Je vous prie seulement de me faire accompagner d'un domestique sage & dont la fidélité soit à l'épreuve. Assûrément, Madame, lui dis-je, voilà un dénouement auquel je n'aurois pas pensé. Je ne vous demande qu'un jour pour délibérer sur ma réponse ; n'interprétez pas mal ce délai, & tenez vous assurée de mon respect & de ma discrétion. Je la quittai sur le champ, & je me retirai en rêvant à cette aventure. La résolution que je pris fut d'aller voir le lendemain au matin Mr. l'Ambassadeur, & de m'entretenir avec lui de tout ce que j'avois entendu.

Mais il se préparoit le même soir une autre scène, qui devoit me donner plus d'inquié-

d'inquiétude. Le Marquis ne s'attendant que je dusse être sitôt de retour au logis, avoit choisi le tems de mon absence pour écrire une lettre, qu'il n'avoit pas dessein sans doute de me communiquer. Il étoit dans cette occupation lorsque j'entrai dans sa chambre; & le voiant si appliqué qu'il ne s'appercevoit pas de mon arrivée, je me fis un plaisir de le surprendre en m'avancant sans bruit derrière sa chaise. Il continuoit d'écrire, & quoi que je n'eusse aucune raison de me défier du sujet de sa lettre, je jettai les yeux dessus par curiosité. Je connus aussi-tôt que c'étoit une lettre d'amour. Ma surprise ne peut être exprimée. Je pris le parti de me retirer aussi doucement que j'étois entré, & ayant fait appeller Brissant, qui étoit toujours son homme de confiance, je le questionnai sur les affaires de son Maître. Je découvris aisément qu'il ne favoit rien de cette intrigue. Il me dit, sans se faire presser, que depuis nôtre arrivée à Londres il n'avoit point rendu d'autre service au Marquis que de porter une de ses lettres à la poste. Je lui demandai, à qui elle étoit adressée? il m'assura, qu'il n'avoit point lû l'adresse, & qu'il se souvenoit seulement qu'elle étoit pour la France. Je lui ordonnai de me faire voir dorenavant toutes celles qu'il

qu'il recevoit de son Maître, avec menace de le renvoyer en France s'il manquoit à m'obéir. Je sortis ensuite, & j'allai passer une heure dans un café voisin, pour laisser au Marquis le tems de finir ses dépêches.

Je trouvai à mon retour Brissant, qui m'attendoit à la porte, & qui me mit la lettre entre les mains. Je remis à la voir avant mon sommeil. Nous soupâmes avec nôtre tranquillité ordinaire, en nous entretenant des coutumes du païs, dont le Marquis étoit charmé. Je ne puis pardonner à Guy Patin, me dit-il, le caractère odieux qu'il fait des Anglois: il prétend qu'ils sont entre les hommes ce que les loups sont entre les bêtes: se peut-il rien de plus faux & de plus injuste! je n'ai rien vu au contraire de plus humain & de plus poli que les Seigneurs avec lesquels nous sommes en liaison, ni rien de plus doux & de plus aimable que les Dames de Londres: leur façon de se mettre, les coutumes de leurs assemblées, l'air naturel & ouvert de leurs manières, enfin tout ce que j'en ai remarqué jusqu'à présent me remplit déjà d'estime pour la nation. Il m'arrive précisément, ajouta-t-il, le contraire de ce qui m'est arrivé en Espagne: Je fus dégoûté des Espagnols dès les premiers momens

momens du commerce que j'eus avec eux, & je ne vois rien en arrivant en Angleterre, qui ne me prévienne avantageusement pour les Anglois. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je, dans le jugement que vous portez d'eux: j'ai eu il y a long-tems l'occasion de les connoître, étant venu en Angleterre dans ma jeunesse, & j'appris dès-alors à les estimer. Cependant il y faut faire quelques distinctions. La censure de Guy Patin est comme vous dites fausse, & injuste, si elle embrasse tout le corps de la Nation, car il n'y a point de país où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées si justes d'honneur, de sagesse & de félicité que parmi les Anglois. L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage & de la flatterie sont des vertus presque naturelles à ces peuples heureux, elles passent de père en fils comme un héritage: mais il ne faut chercher les Anglois dont je parle, ni parmi la populace, qui est trop grossière & trop féroce en Angleterre pour être capable de ces grands sentimens, ni parmi la jeunesse, qui y est d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'est que dans un certain âge & dans une certaine élévation au-dessus du commun qu'on aperçoit le vrai caractère des Anglois: si
vous.

vous les regardez dans ce point de vûë, j'ose vous répondre que plus vous viendrez à les connoître, plus vous vous accoutumerez à les estimer, comme un des premiers peuples de l'Univers. Ainsi, continuai-je, la pensée de Guy Patin est absolument fausse, s'il a prétendu l'appliquer indifferemment à tous les Anglois; mais s'il n'a parlé que du peuple de la plus basse condition, elle doit passer seulement pour une pensée outrée, qui n'est pas tout-à fait injuste. Vous dirai-je, reprit le Marquis, quelle idée je me forme des trois principales Nations que j'ai vûës jusqu'à présent? Les Espagnols sont des gens, qui ne plaisent ni lorsqu'on commence à les voir, ni lorsqu'on vient à les connoître parfaitement: on s'en dégoûte au premier coup d'œil, & le peu de bien qu'on y apperçoit en les connoissant mieux, n'a pas la force de surmonter ce dégoût.

Dans les François au contraire tous les dehors sont prévenans. Ils ravissent l'estime sans laisser le tems d'examiner s'ils la méritent. Mais sçavent-ils se la conserver long-tems? La plupart laissent voir bien-tôt tant de legereté, tant de présomption, tant d'inconstance, en un mot, tant de vices réels, avec un si petit nombre de bonnes qualités superficielles,

les, qu'on revient à la fin de la première idée qu'elles avoient fait naître. Ils se perdent à être trop connus. Ils ressemblent à ces ouvrages de l'art, dont la beauté ne sçauroit se soutenir long-tems, parce qu'ils manquent de ce suc intérieur & nourricier par où la nature entretient les siens dans une vigueur continuelle. Quant aux Anglois, quoique leur extérieur simple & modeste ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs; c'est une écorce fine, sous laquelle la première chose qu'on est porté à croire, c'est qu'il ne sçauroit y avoir de pourriture cachée. L'ouvret-on? On n'apperçoit que des parties solides & entières, qui plaisent également à la vûe & pour l'usage. Plus on pénètre, plus on est satisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui semblent s'accroître & se développer sans cesse, l'estime augmente à mesure qu'on s'avance vers la racine, c'est là qu'on reconnoit la source d'où coulent tous les effets qu'on a admirés, en un mot, les vertus Angloises sont des vertus constantes, parce qu'elles sont fondées en principes; & ces principes sont l'ouvrage d'une heureuse nature & de la plus pure raison.

J'approuvai beaucoup le jugement du Marquis, & je l'assurai qu'il s'accordoit
avec

avec le mien. J'étois ravi de le voir déjà défait de certains préjugés puerils, qui sont ordinaires à la plupart des hommes, mais sur tout aux François, & qui les portent à se donner fierement la préférence sur tous les autres peuples de l'Univers. Cette folle disposition d'esprit est un obstacle à l'utilité qu'un jeune homme peut tirer de ses voyages, parce qu'elle l'empêche d'appercevoir les vertus des Etrangers, & qu'elle lui déguise tous les défauts qu'il apporte du pays où il est né.

Aussi-tôt que je me fus retiré, & que je me trouvai seul dans ma chambre, je pris la lettre que j'avois reçue de Brissant. L'adresse me parut une obscurité des plus embarrassantes. Elle étoit au Baillif de la terre de ma fille. Je méditai quelque-tems sur les liaisons que le Marquis pouvoit avoir avec cet homme; & ne pouvant rien rappeler qui pût me servir d'éclaircissement, je pris le parti d'ouvrir la lettre. La première feuille n'étoit qu'une enveloppe qui renfermoit une autre lettre, & celle-ci n'avoit point d'autre adresse que ces deux mots *pour M. Memiscès*. Je crus concevoir alors de quoi il étoit question, & m'imaginant que c'étoit une lettre d'amitié que le Marquis écrivoit à ma nièce, je fus sur le point de refermer l'enveloppe & d'envoyer le paquet à la poste.

poste. Cependant un mouvement secret me fit désirer de tout lire. Je rompis le second cachet. En vérité je fus saisi d'un tremblement violent en lisant les premiers mots, & la lettre faillit à tomber de mes mains. Elle commençoit par le véritable nom de ma nièce, je veux dire le nom de son sexe, que j'aurois juré être inconnu au Marquis. Il l'appelloit sa chère & trop aimable Nadine; tout le reste me fit connoître trop clairement qu'il sçavoit qu'elle étoit fille, & qu'il l'aimoit plus que jamais en cette qualité. Ce qui redoubla mon chagrin fut de trouver certaines expressions, qui ne me permettoient pas de douter, que ce ne fût d'elle-même qu'il tenoit cette découverte; de sorte que je n'eus que trop de raisons d'être assuré qu'elle étoit sensible à sa passion. Dans l'embarras où me mit cet événement, je formai mille projets sans pouvoir m'arrêter à une résolution. J'appréhendai, que le Marquis, qui avoit été capable de me cacher une affaire de cette importance, ne le fût peut-être aussi de prendre mal les remèdes que je voudrois employer pour le guérir. Son âge augmentoit, ses voyages commençoient à lui donner plus de hardiesse & d'expérience. Je ne doutai point qu'il ne fût dans la suite plus difficile à conduire, enfin je regardai
cette

cette aventure comme une source de nouvelles peines qui m'étoient préparées. Après bien des réflexions, qui m'ôtèrent le sommeil pendant une partie de la nuit, je me déterminai à lui laisser ignorer que je fusse informé de son intrigue. J'écrivis de grand matin une lettre à ma fille, dans laquelle je l'instruisois de tout ce que j'avois découvert; je la priois de parler à son Baillif, pour sçavoir de lui, quelle liaison il avoit avec le Marquis, & d'exiger absolument qu'il lui remit entre les mains toutes les Lettres qu'il pourroit recevoir de Londres; je lui marquois aussi de veiller sur les actions de ma nièce, & de la tenir occupée de plaisirs & de divertissemens pour lui faire perdre peu à peu le souvenir de son amour, tandis que je tiendrois en Angleterre la même conduite à l'égard du Marquis. J'appelai ensuite Brissant, & en lui donnant ma lettre à porter à la poste, je lui fis présent de quelques guinées pour l'engager à ne rien révéler à son maître. Etant assés satisfait de l'ordre que j'avois mis à cette affaire, je ne pensai qu'à me rendre chés Mr. l'Ambassadeur pour terminer celle de Mylady R. Quelque respect que j'eusse pour son Excellence, je lui fis connoître librement une partie du chagrin qu'il m'avoit causé, en inspirant à

Tome V.

B

cette

cette Dame de s'adresser à moi. Il se mit à rire, que pouvois-je faire, me dit-il ? c'est une charmante Lady ; elle m'a pressé avec les dernières instances, & j'étois au désespoir que mon emploi ne me permît pas de lui rendre le service moi-même, d'un autre côté n'est-il pas vrai que vous pouvez faire ce qu'elle demande sans aucun risque ? Et ne sçai-je pas, ajouta-t-il, en souriant, que vous êtes encore assés galant pour l'entreprendre ? Je lui répondis, que je ne pouvois croire qu'il parlât sérieusement : il m'assura, qu'il parloit le plus sérieusement du monde, & qu'il n'y voyoit pas la moindre difficulté. Si cela est, repris-je, je ne refuse pas de servir Mylady R mais c'est à condition, que je rejeterai cette entreprise sur vos conseils & sur vos sollicitations, s'il arrive qu'elle finisse malheureusement. Je consens à tout, me dit-il, pourvû que je n'aie réellement aucune part à l'action.

Comme je ne vis pas en effet, après avoir considéré meurement les choses, qu'il y eût rien à craindre pour moi, excepté peut-être la haine du Mylord, avec qui je n'étois pas lié assés étroitement pour la regarder comme un grand malheur, je résolus de satisfaire son épouse. Je crus seulement devoir prendre quelques

quelques précautions de sagesse pour éviter l'éclat. La première fut d'écrire un billet à cette Dame par un inconnu & de lui demander une entrevûe dans un endroit écarté. La réponse me fut apportée sur le champ : je me rendis sans différer au lieu de l'assignation, qui étoit le Bagno de Chancerylane. Mylady R. . . y arriva un moment après moi dans une chaise à porteurs. Elle fut charmée du consentement que je donnai à ses desirs, nous convinmes de toutes les mesures que nous avions à prendre, & pour continuer à les assurer nous résolûmes de nous voir encore quelquefois dans le même lieu.

Avant que d'achever le récit de cette étrange histoire, je dois prévenir le lecteur sur quelques circonstances qui pourront l'étonner ; je ne doute point que mon caractère, qui s'est assez soutenu jusqu'ici dans ces Mémoires, ne paroisse un peu démenti dans la suite par quelques-unes de mes actions. Mais comme en avouant mes foiblesses j'exposerai aussi sincèrement mes résistances & mes remords, j'espère trouver quelque indulgence dans les censeurs les plus sévères. Ils verront du moins que j'ai sçu conserver assez de pouvoir sur moi-même pour demeurer constamment attaché aux règles

gles de l'honneur & de la vertu.

M'étant engagé comme j'ai dit avec Mylady R je me fis un point d'honneur de conduire cette affaire à une heureuse fin. Je n'eus pas de peine à obtenir un passeport pour deux Valets , je le fis voir à la Dame dès le lendemain , & je pris moi-même la mesure de sa taille pour lui faire faire un habit de livrée. Mon dessein étoit de la faire accompagner par Scoti. J'exigeai d'elle mille sermens pour m'assurer de son silence, même après son évasion. Quelques jours se passèrent , pendant lesquels je continuois de la voir dans Chancery-lane. Elle me proposa de choisir un autre endroit pour le changement de ses habits , & j'approuvai sa raison , qui étoit l'envie de prévenir toute défiance & de faire les choses plus secrètement. Je louai une chambre dans les Moorfields. Elle y apporta ses pierreries & tout ce qu'elle pût ménager d'argent comptant. Enfin la livrée étoit faite , Scoti préparé , & cette négociation secrète sur le point de se terminer heureusement, lorsque la veille même du jour qui étoit destiné pour le départ , Mylady m'arrêta par le bras au moment que je la quittois après lui avoir dit le dernier adieu. Son visage & ses yeux me parurent extrêmement agités ;
elle

elle me pria de me remettre sur ma chaise & voici le discours qu'elle me tint. Hélas ! Monsieur de Renoncourt, j'ai honte de vous apprendre ce qui cause le trouble où vous me voyez. Il n'y eut jamais de femme si infortunée que moi. Vous sçavez dans quelles douleurs m'a jetté la mort du pauvre Mylord Derwentwater. Les larmes que j'ai versées pour lui étoient sincères, puisque j'ai été capable de prendre la résolution désespérée que je suis prête d'exécuter : cependant mon cœur est si changé, que je ne me reconnois plus. Il me semble que ce n'est plus pour lui que je pleure. Je l'ai oublié entièrement depuis cinq ou six jours & je ne suis occupée que de vous. Attendez, me dit-elle, voyant que j'étois prêt à l'interrompre, & écoutez-moi jusqu'à la fin. Je sçais que cela doit vous paroître surprenant, après m'avoir vûë si vivement touchée, mais quelle autre raison puis-je vous donner que la force de mon étoile & vôtre propre mérite ? Je vous dirai néanmoins de quelle manière ce changement est arrivé. En méditant il y a quelques jours sur mon passage en France, je faisois réflexion à l'embarras où je me trouverai dans un país inconnu, & je pensois, qu'il eût été à souhaiter pour moi d'avoir quelque honnête

B ;

homme

homme dont la prudence pût me servir de guide. Vous m'êtes venu à l'esprit; j'ai rappelé en même tems l'honnêteté de vos manières, vos soins généreux, & ce zèle obligeant avec lequel vous avez entrepris de me servir. Tout cela a fait sur moi une impression surprenante. Je me suis dit, que vous étiez la seule personne, dont je pûsse attendre du secours & de la consolation. Je n'ignore point que vous n'êtes pas riche; je me suis résoluë de vous offrir ma fortune & de la partager avec vous. Mes seules pier-
reries valent pour le moins cent mille écus. Enfin je sens que vous avez pris dans mon cœur la place de Derwentwater, il ne tient qu'à vous de la conserver toute ma vie. Répondez-moi, Monsieur de Renoncourt, ajouta-t-elle en me ferrant la main, refuserez-vous les offres d'une femme telle que moi, & me rendrez-vous plus à plaindre par vôtre dureté, que je ne la suis par tous mes malheurs?

Elle se tût en baissant les yeux pour attendre ma réponse & elle répandit quelques larmes. Le ciel m'est témoin, que de toute ma vie je ne me suis trouvé dans une telle confusion: cependant pour ne pas paroître incertain sur ma réponse je m'efforçai de me remettre, & je lui
dis

dis avec le plus de tranquillité qu'il me fut possible ; L'aveu que vous me faites, Madame, doit sans doute me surprendre, mais quelque opinion que j'aye de votre sincérité, je ne sçaurois me persuader qu'un homme de soixante ans, accablé de ses malheurs & de ses longues fatigues, ait pû vous inspirer tout d'un coup des sentimens si tendres & si passionnés. J'ai toujours sçu me rendre justice, & je le fais bien plus aujourd'hui, que la mort s'avance & ne me laisse rien de plus proche à envisager que le tombeau ; ainsi permettez-moi de regarder tout ce que vous m'avez dit de flateur comme un effet excessif de votre reconnoissance pour les foibles services que j'ai eu l'honneur de vous rendre ; mais quand il seroit vrai, que vous auriez assés de bonté pour me vouloir tout le bien que vous dites, je vous prie de considérer que mon âge, ma réputation, & les engagemens que j'ai pris avec Monsieur le Duc de . . . pour l'éducation de son fils, ne me permettroient pas de répondre à votre inclination. Non, Madame, vous êtes trop raisonnable pour me presser plus longtemps là-dessus. Mais je veux me rendre digne de l'estime que vous m'avez marquée, en vous donnant le meilleur conseil que vous puissiez recevoir : C'est d'a-

bandonner le deſſein du voyage de France, puisque la ſeule cauſe qui vous l'a fait ſouhaiter, je veux dire vôtres amour pour Mylord Derwentwater, ne ſubſiſte plus. Retournez dans les bras de vôtres époux. Il n'a pas le moindre ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé. Vous y trouverez tout le bonheur & toute la tranquillité que vous méritez. Mon diſcours n'eut pas tout l'effet que j'aurois deſiré. Cette infortunée Lady ſe mit à verſer un torrent de larmes, & à accuſer le ciel de ſa malheureuſe deſtinée. Comme je ne voyois rien en quoi je pûſſe lui être utile, je me levai pour prendre congé d'elle & me retirer. Ah ! Monſieur, ſ'écria-t-elle en redoublant ſes pleurs, auriez-vous la barbarie de m'abandonner à l'état où je ſuis ? Demeurez du moins un moment pour être témoin de ma mort, car enfin, reprit-elle après avoir un peu rêvé, quel autre eſpoir me reſte-t-il à préſent ? Tous les chemins de la vie ſont fermés pour moi. Vous me parlez de retourner à mon mari, ah ! vous ne ſavez pas que c'eſt mon plus cruel ennemi. Je périrois mille fois plutôt que de rentrer dans le moindre commerce avec lui. Alors elle m'apprit, que la mort de Mylord Derwentwater avoit été un effet de la jaloſie de ſon époux ; que quelque
irrité

irrité que le Roi fût contre ce Seigneur ,
 il ne l'auroit pas traité avec plus de sé-
 vérité qu'il n'avoit fait Mylord Widring-
 ton , Mylord Winton , Mylord Nairn ,
 & plusieurs autres chefs des rebelles ,
 auxque's il avoit fait grace de la vie , fi
 les accusations de Mylord R &
 ses clameurs perpétuelles n'eussent point
 arrêté le penchant de ce Prince à par-
 donner ; qu'elle avoit été traitée d'une
 manière outrageante par ce cruel époux ,
 qu'il l'avoit voulu forcer à être présente
 à l'exécution de Mylord Derwentwater ,
 & que sur les refus qu'elle en avoit fait ,
 il lui avoit donné brutalement plusieurs
 coups de la main & du pied ; enfin qu'el-
 le le regardoit comme l'homme du mon-
 de le plus odieux & le plus méprisable ,
 & que la seule raison de le fuir suffiroit
 pour la porter aux dernières extrémités :
 que d'ailleurs , quand elle n'auroit point
 tous ces sentimens pour lui , il étoit trop
 tard pour penser au retour & à la récon-
 ciliation ; qu'elle avoit commis avant que
 sortir de l'hôtel quelques defordres , qui
 augmenteroient infailliblement sa haine ;
 que pensant en sortir pour n'y retourner
 jamais , elle avoit fait main basse sur tout
 ce qui s'étoit trouvé de précieux dans le
 cabinet de son mari , & que tout ce qu'el-
 le n'avoit pû emporter , son dépit le lui

B 5

avoit

avoit fait briser. En un mot, Monsieur, continua-t-elle, j'ai rompu irréparablement tous les liens qui m'attachoient à l'Angleterre, je déteste cette ingrate Patrie, j'abhorre mon époux, je ne vois plus Londres qu'avec horreur, il faut que vous m'en tiriez promptement, ou que vous me permettiez de me donner la mort. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, que vous vous attachassiez à ma fortune ? Est-ce le personnage d'un honnête homme d'être insensible aux avances d'une personne de mon sexe, ou suis-je assez mal-faite pour inspirer de l'aversion & du dégoût ? Quoique j'eusse pû lui répondre mille choses, je voulus rompre cette conversation & lui faire perdre tout-à-fait l'espérance de pouvoir m'engager à la suivre. Je lui dis nettement, que quelque touché que je fusse de ses peines, & quelque admiration que j'eusse pour ses charmes, rien ne feroit jamais capable de me faire manquer à mon devoir, que je ne m'étois peut-être engagé que trop avant pour lui rendre service ; que cependant les choses étant au point où elles étoient, je ne relâcherois rien de mes soins & que j'acheverois ce que j'avois commencé ; que si elle me croyoit, elle devoit sortir de Londres dès le jour même ; que tout étoit

étoit préparé pour son départ, & qu'elle risqueroit sans doute beaucoup à demeurer plus long-tems, s'il étoit vrai comme elle me l'avoit dit, que son mari pût s'appercevoir de son évasion avant la nuit. Je me levai ensuite pour sortir de sa chambre, & je lui promis de lui envoyer dans le moment mon valet qui étoit un garçon fidèle, & sur la prudence duquel elle pourroit se reposer entièrement. Elle fit mille efforts pour m'arrêter, mais ils furent inutiles.

Je retournai à l'heure-même dans Suffolk-street. J'instruisis Scoti de tout ce qu'il avoit à faire, & je le fis partir avec diligence. La fin du jour s'avançoit, & je ne doutai point, qu'ils ne profitassent de la nuit pour sortir de Londres. Il me tardoit d'apprendre leur arrivée à Douvres, d'où j'avois ordonné à Scoti de m'écrire avant leur embarquement. Je me mis au lit, agité de toutes ces inquiétudes. A peine y avois-je été deux heures qu'on m'éveilla pour me rendre une lettre qu'on venoit d'apporter. Je la lus, elle étoit de Scoti. Il me marquoit, qu'il n'osoit revenir au logis sans mes ordres, de peur qu'ayant fait ses adieux, ce prompt retour ne fit naître des soupçons; qu'il n'y avoit pas néanmoins d'apparence qu'il fit le voyage de

B 6

France,

France , puisque la Lady refusoit absolument de partir , qu'elle l'avoit chargé de me faire sçavoir , qu'elle avoit des choses d'importance à me communiquer le lendemain au matin , & qu'il falloit absolument que je me rendisse au lieu où elle étoit , ne fût-ce que pour l'empêcher de se livrer à quelque extravagance. Ce fut alors que j'ouvris les yeux sur la faute que j'avois commise , en m'engageant si inconsidérément dans une affaire de cette nature. Cependant voyant encore plus de danger à la laisser imparfaite , qu'il n'y en avoit eu à l'entreprendre , j'emploiai toutes les forces de mon esprit à me tirer d'un pas si difficile. Si j'eusse eu moins d'honneur , j'aurois sans doute abandonné Mylady R à sa mauvaise conduite ; il ne s'étoit rien passé qui pût me commettre le moins du monde , & elle n'auroit pû apporter la moindre preuve que je fusse entré dans le dessein de son évasion : mais ce lâche procédé me parut indigne de moi. Je résolus de continuer à la servir par générosité , & de ménager en même tems l'interêt de ma réputation. Il entroit même dans mes sentimens quelque chose de plus que de la générosité & de la pitié ; dois-je le dire & le Lecteur me pardonnera-t-il tant de foiblesse ? J'avois été

été infiniment attendri des larmes de cette charmante personne : ce n'étoit pas de l'amour , la seule pensée m'en eût fait horreur , mais c'étoit autre chose que de la simple compassion ; ce que je sentoïs ne peut être défini. Je dois confesser seulement , que j'eusse peut-être fait beaucoup moins pour une autre personne qui eût été aussi malheureuse , mais qui eût été moins aimable. J'allai la voir au point du jour. Je la trouvai assise sur une chaise où elle avoit passé la nuit. Elle me dit , vous êtes donc résolu , Monsieur , de me laisser périr ; hélas ! Est-ce ainsi que vous satisfaites à votre honneur & que vous répondez à mon estime ? Vous ne connoissez pas mon cœur ; peut-être vous paroîtroit-il digne du vôtre. Mais , enfin , si votre parti est pris de résister à mes prières , je vous déclare que le mien est de renoncer à la vie. Je vous charge du crime de ma mort , puisqu'il dépend de vous de l'empêcher. Pourquoi , lui répondis-je , renoncerez-vous à la vie ? Qui vous empêche , Madame , de vous en faire une des plus douces & des plus heureuses ? Passez en France , puisque vous l'avez souhaité. Si vous êtes effrayée d'aller dans un Royaume inconnu , je vous offre des recommandations qui vous y feront

recevoir agréablement. Je ferai plus, je vous procurerai une retraite où vous pourrez vivre avec toute la tranquillité que vous désirerez. Ce sera dans la maison de ma fille. Vous lui trouverez assez de mérite pour la juger digne de votre amitié. J'aurai l'honneur de vous y revoir lorsque je quitterai ce pays, & j'acheverai alors de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je ne vous demande que la précaution de déguiser votre nom & votre infortune pendant que vous serez chés elle. Nous la mettrons seule dans le secret, & elle ne se servira de cette connoissance que pour vous rendre tous les respects, qui sont dûs à votre qualité & à votre mérite.

Ce projet plût admirablement à Mylady R elle m'en remercia dans les termes les plus vifs, & elle me protesta qu'elle étoit prête à l'exécuter: mais ne pourriez-vous pas, me dit-elle, me faire la faveur toute entière en prenant vous-même le soin de me conduire en France? Je lui fis voir l'impossibilité de cette proposition. Scoti est un garçon sage, lui dis-je, fiez-vous entièrement à lui. Je vous répons de sa discrétion, il vous conduira jusqu'à la terre de ma fille, & vous remettra entre ses mains. Je suis plus charmée de vos bontés que je ne le puis

puis dire, reprit cette pauvre Dame avec un transport de joye, je brûle d'envie d'être avec vôtre fille, je l'adorerai parce qu'elle vous appartient, & j'attendrai avec impatience vôtre retour pour vous exprimer sans contrainte les sentimens que j'ai pour vous. Peut-être avez-vous soupçonné quelques artifices, & les avez-vous attribués à la nécessité de ma fortune, mais vous connoîtrez alors s'ils étoient sincères. La voyant déterminée à partir je fis entrer Scoti, à qui je donnai en sa présence tous les ordres nécessaires. Elle quitta ses habits pour se revêtir de la livrée du Marquis. Sa figure étoit si charmante en cet équipage; qu'il falloit être plus ou moins qu'homme pour n'en être pas ému. Nous la noircîmes un peu pour cacher l'éclat de son teint. Je ne pûs me défendre de baiser ses belles mains, qu'elle jetta aussi-tôt autour de mon cou pour m'embrasser, en m'appelant l'auteur de sa vie & son cher libérateur. Je la conduisis ensuite dans un carrosse de louage jusqu'au bord de la rivière, où je la mis avec Scoti dans une barque qui devoit les porter à Gravesend. Elle me dit à l'oreille en me quittant; je pars, mon cher Monsieur, mais c'est avec l'espérance de vous revoir. Je vous engage ma foi devant Dieu, que

que si je suis allés heureuse pour survivre à mon monttre d'époux, je serai vôtre femme quand vous y voudrez consentir. Ne me parlez point de la différence de nos âges; l'amour & la reconnoissance rendront tout égal. Je ne répondis que par une profonde révérence, mais j'avouë, que son départ me laissa un chagrin secret dans le cœur.

Je ne lui avois point donné de lettre pour ma fille, dans la crainte de m'exposer trop si quelque malheur la faisoit découvrir. J'écrivis par la poste.

Mr. l'Ambassadeur, que je vis le même jour, souhaita d'être informé de toutes les circonstances de cette histoire. Je les lui racontai avec plaisir, ne lui cachant rien que le lieu de la retraite. Il me pressa là-dessus d'une manière à me faire comprendre, non-seulement que cette belle Dame ne lui étoit pas indifférente, mais qu'il avoit quelque jalousie du service important que je lui avois rendu. Nous convinmes d'attendre en silence l'effet que produiroit sa fuite & d'en parler toujours en personnes désintéressées. Cette nouvelle ne tarda point à devenir publique. Mylord R affecta de donner des marques d'une extrême douleur. On ne lui fit point la grâce de croire qu'elle fût sincère. La

con-

conduite qu'il avoit tenuë à l'égard d'une épouse si charmante, n'avoit pas donné une bonne idée de son caractère, ni des sentimens qu'il avoit pour elle. La suite de cette aventure se développera avant la fin de ces Mémoires.

J'avois passé les huit premiers jours avec tant d'inquiétude, que j'avois été capable de peu d'attention pour ce qui se faisoit à Londres. Il y étoit arrivé de grands changemens : la Cour qui étoit entièrement Whig persécutoit les Toris avec animosité. Le Comte de Nottingham fut dépouillé de ses charges & relegué dans ses terres avec le Comte d'Ailesfort son frère, Mylord Finch & Mylord Guernsey ses deux fils, qui possédoient aussi des emplois considérables, sur la seule accusation d'être Toris, & pour avoir fait des discours au Parlement qui étoient trop favorables aux Lords condamnés à mort. Mylord Portmore, le Comte d'Orkeney & le Lord Winfor eurent le même sort. Le Chevalier Roger Mofings, qui commandoit la quatrième Compagnie des Gardes du corps Ecoissois, fut enveloppé aussi dans la même disgrâce. Ce Chevalier étoit un des hommes de l'Europe les mieux faits & de l'esprit le plus agréable. Nous avions fait une liaison particulière avec lui chés le Duc

Duc de Dewonshire , où nous nous étions rencontrés à diner , & lui-même nous étant venu rendre visite à notre logis , nous avions depuis cultivé sa connoissance. Il étoit amoureux d'une célèbre Comédienne , qui s'appelloit Madame Oldfield ; toute l'indifférence qu'elle lui marquoit n'avoit pu le guérir de sa passion , de sorte qu'étant à souper avec nous lorsqu'il apprit la nouvelle de sa disgrâce & de son exil , toute son attention tourna d'abord sur son amante qu'il se croyoit obligé d'abandonner. Nous le vîmes pleurer de tendresse & de douleur. Le délai étoit court , il avoit ordre de se rendre dès le lendemain dans ses terres. Ne voyant point d'autre ressource pour son amour que de proposer à Madame Oldfield de l'épouser , il prit cette étrange résolution en notre présence & nous quitta pour l'aller exécuter. Elle ne lui produisit qu'un refus mortifiant. Nous en scûmes la cause , quelques jours après. Cette Comédienne étoit aimée du Brigadier Churchill , frère ou neveu du feu Duc de Marlborough & Gouverneur de Plymouth : Elle vivoit avec lui comme son épouse , elle en avoit même quelques enfans qu'il avoit fait baptiser sous son propre nom. Mais ce qui est surprenant , c'est que malgré le désordre de sa
con-

conduite, elle étoit vûë avec plaisir dans les meilleures compagnies de Londres. Les Dames de la plus haute distinction se faisoient un honneur de l'avoir entretenüe, & j'ai vû plusieurs fois des Duchesses & d'autres personnes du premier rang l'appeller dans leurs loges après la Comédie, & s'empreser pour jouir de sa conversation. Il faut convenir en effet que c'est une fille incomparable. Elle m'a fait aimer le théâtre Anglois, pour lequel j'avois d'abord fort peu de goût. Charmé du son de sa voix, de sa figure, & de toute son action; je me pressai d'apprendre assés d'Anglois pour l'entendre, & je ne manquai guères après cela d'assister aux pièces où elle paroissoit. Le Marquis se mit en fort peu de tems en état de goûter le même plaisir. Nous lisions la pièce qui devoit se représenter, avant que d'aller au théâtre, de sorte qu'avec la connoissance mediocre que nous avions de la Langue, il ne nous échapoit presque rien de la déclamation. Les Anglois sont passionnés pour le spectacle, & je ne sçai si la France pourroit fournir autant d'ouvrages en ce genre que l'Angleterre. Il est vrai, qu'ils ne sont pas tous d'une égale valeur. Cependant j'ai vû plusieurs de leurs pièces de théâtre, qui m'ont paru ne le ceder ni aux Grecques ni aux François.

Françoises. J'ose dire même, qu'elles les surpasseroient, si leurs Poëtes y mettoient un peu plus de regularité: mais pour la beauté des sentimens, soit tendres, soit sublimes; pour cette force tragique qui remuë le fond du cœur, & qui excite infailliblement les passions dans l'ame la plus endormie; pour l'énergie des expressions, & pour l'art de conduire les événemens, & de ménager les situations, je n'ai rien lû ni en Grec ni en François, qui l'emporte sur le théâtre d'Angleterre. Le Hamlet de Shakespear, le Dom Sebastien de Dryden, l'Orphan & la conspiration de Venise d'Otway, plusieurs pièces de Congrew, de Farghar &c. sont des Tragédies excellentes, où l'on trouve mille beautés réunies.

Il y en a quelques-unes qui sont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries indignes du Cothurne; mais c'est un défaut que les Anglois ont reconnu eux-mêmes & dont ils ont commencé à se corriger. Ils ne réussissent pas moins dans le genre comique. A la régularité près je doute qu'on puisse trouver en aucun pays rien de plus agréable & de plus ingénieux que leur *Constant Couple*, leur *Propoked Husband*, le *recruiting officer*, le *Careless Husband*, *the Way of the World* &c. qui sont des ouvrages de leurs
meil-

meilleurs Auteurs, à la représentation desquels j'ai goûté une satisfaction infinie. La déclamation de leurs Acteurs paroît d'abord dure & bizarre aux Etrangers : mais on n'est pas long-tems à s'y accoutûmer, & l'on trouve à la fin qu'ils atteignent au vrai & au naturel.

Pour ce qui regarde les autres espèces de poësies, il y a peu de nations qui en produisent un si grand nombre & tant de différentes sortes. Je ne parle point de Milton & de Spencer, dont les grands noms sont connus par tout où l'on connoit les belles Lettres : ces deux célèbres poëtes ont été suivis de quantité d'autres, qui ne sont inférieurs en rien aux meilleurs poëtes de tous les tems ; un *Prior*, un *Addisson*, un *Thomson* &c. noms chers des Muses, & admirés de ceux qui connoissent le prix de leurs ouvrages. Le goût de la poësie est si universellement répandu en Angleterre, que rien n'est si commun, que de s'écrire en vers. J'y ai même connu un grand nombre de Dames, qui sans affecter la réputation de bel esprit ni de sçavantes, en composoient de tems en tems de fort jolis avec beaucoup de facilité. Ce tour d'imagination joint aux autres attraits de ces charmantes insulaires en fait les plus aimables, & si je puis le dire sans les offenser,

les

les plus dangereuses personnes du monde. L'occasion ne me manquera pas dans la suite de m'étendre sur leur article, je proteste, que je leur rendrai justice avec la même sincérité que j'ai suivie par tout dans ces Mémoires.

Je reviens à la situation des affaires publiques, qui nous obligeoient de veiller sur nos démarches avec beaucoup de précautions. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, que le Marquis ni moi pussions devenir suspects au Gouvernement, Mr. l'Ambassadeur me fit la grace de m'avertir, que nous ferions sagement d'éviter un commerce trop particulier avec les Toris déclarés. Le Roi n'avoit point ignoré nôtre liaison avec Sir Roger Mostings. Un jour que nous avions eu l'honneur de lui faire la révérence, il demanda en riant au Marquis, s'il étoit Whig ou Toris? Je suis, répondit agréablement le Marquis, le très-obéissant serviteur de Votre Majesté, & prêt à prendre tous les noms qui pourront s'accorder avec cette glorieuse qualité. Je vous suis obligé, reprit le Roi, je souhaiterois que Votre ami Sir Roger fût aussi bien disposé. Nous vîmes ce jour-là à la Cour le Duc d'Argile, qui apportoit à Sa Majesté la soumission des Comtes de Marschal & de Southesk & de divers autres chefs des rebelles,

rebelles, qui la lui avoient envoyée par écrit. On publioit qu'il y avoit encore en Ecosse trente mille hommes en armes pour le service du Prétendant, à la tête desquels étoit le Duc d'Athol; mais comme la plupart de ces troupes n'étoient composées que de Montagnards sans ordre & sans discipline, on se promettoit de les réduire à bon marché. La Cour étoit plus occupée du procès du Comte d'Oxford, qui se poursuivoit avec vigueur au Parlement. Ses amis publioient néanmoins que ce n'étoit qu'une feinte, & pour piquer le Roi d'honneur & de reconnaissance, ils se tuoient de repeter qu'il n'y avoit pas d'apparence que Sa M. voulût perdre un Seigneur, qui avoit rendu des services si considérables à la maison d'Hanover. Le Duc de Buckingham paroissoit solliciter le plus vivement en sa faveur, cependant tout ce qu'il faisoit n'étoit que grimace & artifice. Je ne sçai quelles étoient ses vûes, mais je lui ai entendu dire, étant à dîner chés lui avec le Marquis; qu'on faisoit trop de grace à des rebelles en laissant durer si long-tems leur procès; que le châtiment ne devoit pas être incertain pour un crime averé, & que Sa M. en les faisant exécuter promptement, se feroit épargné l'importunité des sollicitations, & à

& à quantité de gens la peine de les faire. Ciel ! dis-je au Marquis, lorsque nous nous fûmes retirés, quel pais que la Cour !

*Qu'avec peu de regret on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger & pour vous &
pour moi.*

Croyez-vous, mon cher Marquis, continuai-je en riant, que vous soiez jamais bien propre à ce petit systême de trahison & de mauvaise foi ? vous sentez-vous quelque disposition à flatter au dehors & à nuire en secret, à feindre de servir ceux que vous voudriez perdre ? voilà ce qu'un habile courtisan doit mettre continuellement en pratique ! Voilà le genre de vie auquel vous êtes destiné. Lorsque vous exercerez quelque jour cette fublime politique, je m'imagine que vous rirez bien de la simplicité de mes conseils, dont le but a toujours été de vous inspirer de l'amour pour la Vérité, de l'horreur pour le moindre artifice, & ce goût antique d'honneur & de vertu, que ni les espérances ni les craintes n'altèrent jamais. Ces grandes qualités de l'ame, qui faisoient autre-fois l'honnête homme & le héros, on en fait aujourd'hui des vertus de Roman. Qui oseroit,

roit, par exemple, se piquer de fidélité pour un ami, si la fortune couroit le moindre risque à lui paroître attaché ? C'est, dit-on, le métier d'un Courtisan, de sçavoir fléchir, approuver, flatter, dissimuler, comme c'est celui d'un Marchand, qui cherche à s'enrichir sur mer, de se faire aux agitations & à l'inconstance de cet Element. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de désintéressement que ceux avec qui l'on vit ? On seroit donc exposé continuellement à être leur dupe ? on auroit le sein ouvert à tous leurs coups ? on ne pourroit jamais se défendre avec des armes égales ? tels sont, mon cher Marquis, les principes du plus grand nombre des courtisans ; tels seront peut-être un jour les vôtres. Je prie le Ciel, me répondit le Marquis, de rendre faux votre présage. Je connois même assez le fond de mon ame, pour m'assurer qu'il le fera. Il est difficile qu'on prenne jamais du goût pour ce qui fait horreur jusqu'à un certain point. Cependant je conçois, ajouta-t-il, que la plupart des courtisans étans dans ces misérables principes, un honnête homme qui est obligé de vivre avec eux & qui voudroit se conduire par d'autres règles, joue un personnage fort embarrassant.

Tome V.

C

Quel

Quel moïen d'être fans - cefſe en commerce avec les mêmes perſonnes ; & de ſe ſoutenir dans une oppoſition continue à leurs maximes ? C'eſt ſur cela que j'avois beſoin de vos conſeils , & d'une règle conſtante , qui pût me ſervir de direction toute ma vie. Celle que j'ai à vous propoſer , lui repliquai - je , eſt d'un uſage facile. Elle conſiſte à vous déclarer le premier jour tel que vous voulez toujours être. Votre caractère étant une fois établi , la honte même de le changer vous ſervira de défenſe contre la contagion de l'exemple. Les Courtiſans corrompus , qui compoſent le plus grand nombre , vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils ſeront ſurpris de voir au milieu d'eux des vertus qu'ils ne connoiſſent point , ils riront peut - être du prodige , mais s'ils vous voient ferme à les pratiquer , ils reviendront de ce premier ſentiment , & leur ſurpriſe ſe changera en admiration. Ils commenceront à vous reſpecter , ils en viendront même à vous craindre ; car tel eſt le pouvoir de la vertu de ſe rendre redoutable au vice. Vous acquérerez ainſi naturellement & ſans paroître y prétendre , cette ſupériorité qui fait mépriſer l'envie & toutes les attaques impuiſſantes de l'artifice. Soyez même aſſuré , que l'eſtime & la confiance

confiance deviendront à la fin le fruit de vôtre sagesse. Il vous arrivera ce que l'on a vû sous le dernier règne dans la personne de Monsieur le Duc de Montausier, qui au milieu de la Cour la plus corrompue qui fût jamais, scût parvenir aux honneurs & aux distinctions par le chemin de la vertu, & s'attirer l'hommage du vice dans le tems même, qu'il le condamnoit hautement par sa conduite & par ses maximes. Après une longue conversation sur cette matière le Marquis me demanda, si je n'avois point reçu des lettres de France par les derniers ordinaires. Je lui répondis froidement, non. Il me dit, qu'il étoit surpris que ma fille, qui paroïssoit m'aimer si tendrement, demeurât si long-tems à m'écrire. Elle m'écrira sans doute, repartis-je, elle fera réponse à la lettre par laquelle je lui ai marqué nôtre adresse. Je m'attendois qu'il alloit tomber sur Memiscès, mais il ne lui échapa point un seul mot sur son sujet. Il devint rêveur, & je m'apercevois par les regards qu'il jettoit quelquefois sur moi, qu'il craignoit que je ne dévinasse la cause de sa rêverie. Vous êtes extrêmement mélancolique, lui dis-je, qu'est devenue cette humeur gaïe que je vous croïois si naturelle? est-ce toujours le souvenir de Donna Diana qui

vous occupe? Non, repartit-il; je suis devenu un peu plus tranquille de ce côté-là; & quoique je ne puisse jamais penser à elle sans amour & sans douleur, je me suis fait assés de violence pour diminuer quelque chose du trouble où j'étois. Nous vivons trop en Philosophes, repris-je, nous ne prenons point assés de plaisirs; je suis d'avis que nous allions ce soir à la Masquarade de Haymarket. Nous y verrons les plus belles Dames d'Angleterre. Il y consentit. Nous envoyâmes demander à Mylord Clifton, qui étoit un jeune Seigneur de nos amis, s'il vouloit être de cette partie. Il nous fit répondre, qu'il s'étoit déjà engagé pour le même dessein avec des Dames, mais que si nous voulions être de sa bande, on nous y recevroit avec plaisir. Il nous marquoit la maison de Mylady Portmore, où nous nous masquerions tous ensemble. Nous ne manquâmes point d'y aller le soir à dix heures; nous y trouvâmes une fort belle assemblée. On fit venir quantité d'habits, & chacun se déguisa selon son goût. Comme nous nous étions dépouillés de nos just-au-corps & qu'ils étoient de côté & d'autre sur diverses chaises, la vue de celui du Marquis que j'apperçus auprès du mien, me fit naître une envie, qui auroit été une indiscre-

indiscrétion malhonnête dans tout autre que moi, & j'ajoute dans moi-même, si je l'eusse formée avec d'autres intentions. Ce fut de mettre la main dans les poches pour chercher s'il ne s'y trouveroit point quelque papier, qui pût m'éclaircir davantage sur son commerce avec ma nièce. Je ne fais point difficulté de m'accuser ici de cette action, parce que je la lui ai confessée depuis & qu'il a eu la bonté de l'approuver. Mon espérance ne fut point trompée. Je trouvai deux lettres où je n'eus point de peine à reconnoître le caractère de ma nièce. Je les pris adroitement, remettant à les lire à la sale de la Masquarade. Nous nous y rendîmes aussi tôt dans des chaîses à porteurs, qui sont plus en usage à Londres qu'en nul autre endroit du monde. Le spectacle me parut enchanté. Je ne parle point de la multitude des masques & de l'air galant de leurs habits. Nos Assemblées de Paris valent bien de ce côté-là celles d'Angleterre, mais la disposition de la sale où se donne ce divertissement est une des plus belles choses du monde. Tout est de l'invention du fameux Mr. Heydegger, le frère du Médecin du même nom, dont les remèdes ont fait tant de bruit à Paris. Nous vîmes Mr. Heydegger. C'est un homme extraordinaire-

ment laid , mais qui a le talent d'embellir tout ce qu'il fait , & qui n'eut jamais son égal dans l'art d'imaginer & de vendre les plaisirs. Cette rare qualité lui a mérité le nom de Surintendant des plaisirs d'Angleterre ; Titre dont on dit qu'il se fait honneur , & qu'il aime à voir sur les lettres qu'on lui écrit. Il a gagné des biens considérables dans cette plaisante espèce de commerce. Cela ne paroîtra pas difficile à croire , si l'on considère , qu'outre l'Opera Italien , dont il est le Directeur & dont il tire de grands profits , il n'y a point de fête extraordinaire à Londres , dont il n'entreprenne de se charger , & l'on sçait combien les Seigneurs Anglois sont libéraux dans tout ce qui touche leurs plaisirs. On m'a dit , qu'une seule Masquarade rapporte à Mr. Heydegger plus de deux mille guinées , car le prix est d'une guinée par personne & il ne s'y en trouve pas ordinairement moins de deux mille. Il est vrai , qu'on donne en abondance & sans rien payer toutes sortes de vins , de fruits , de confitures & de rafraichissemens. Mais cette dépense est légère en comparaison du profit. On jouë aussi dans ce lieu de délices , il y a des sales destinées pour cela. Il y en a d'autres où l'on peut se retirer pour être tranquille lors qu'on est las

las de la danse & du bruit de la multitude. Enfin tout y est d'un ordre & d'un goût admirable.

Mylord Lincoln, qui étoit de notre compagnie, eut la complaisance de ne pas s'éloigner de nous pour nous expliquer tout ce qui paroïssoit mériter notre curiosité. Il fit passer en revûe devant nos yeux la plus grande partie de la Cour, sur tout les Dames les plus célèbres par leur beauté & par leurs aventures. Ce seroit vouloir multiplier ces Mémoires à l'infini que les rapporter toutes; mais celle-ci est trop agréable pour être omise. Mylord Lincoln ayant vû près de nous une Dame qui venoit d'ôter son masque; car presque tout le monde l'ôte à la fin, il nous pria doucement de la considérer avec attention; & après nous l'avoir laissé admirer un moment, il nous fit asseoir sur un banc qui étoit à quelques pas de nous. Ecoutez, nous dit-il, l'histoire du charmant petit visage que vous venez de voir. Cette Dame s'appelle Mylady Dar Elle est fille d'un brasseur extraordinairement riche, qui l'a fait élever avec des soins infinis, dans le dessein de la marier à quelque Seigneur de la Cour. Ce dessein a réussi, mais par des voyes toutes différentes de celles que le père se proposoit.

Le Chevalier Richard Waterney, homme connu par ses immenses richesses, vit la Dame qui se nommoit en ce tems-là Miss Sally, & étant devenu passionné pour elle, il résolut de tout entreprendre pour la posséder. Son caractère la rendoit difficile à séduire. Elle avoit été élevée par une mère dévote, qui à force de lui parler de l'autre monde & des tourmens de l'Enfer, avoit tellement rempli son imagination de toutes ces images, que sa plus grande satisfaction étoit d'être seule pour y rêver à loisir. Elle fréquentoit les Eglises, elle lisoit les livres de piété, & si elle se permettoit quelque conversation avec les hommes, c'étoit avec des Ministres de l'Eglise. Sir Richard Waterney ne fut pas rebuté par des dehors si difficiles; comme il étoit homme d'expérience il n'eut pas vû deux fois la belle, qu'il connut que son temperament ne s'accordoit point avec ses maximes, & profitant de cette connoissance dans les momens, qu'elle ne pouvoit refuser de passer quelquefois avec lui, il devint heureux au grand étonnement de Miss Sally elle-même, qui ne pouvoit comprendre, comment elle avoit été capable de se laisser vaincre. Cependant après la première victoire, qui avoit peut-être coûté un peu cher à Sir Richard, tout

tout le reste ne fut plus pour lui qu'une suite de triomphes. Il la vit aussi souvent qu'il lui plût, & sa passion n'étant pas diminuée il l'engagea enfin à quitter furtivement la maison de son père, sous prétexte d'éviter sa colère & de cacher sa grossesse. Il l'entretint proprement dans un endroit écarté de la ville. Son bonheur faisoit mille jaloux, car les charmes de Miss Sally croissoient tous les jours, & Waterney n'eut pas la discretion de cacher sa retraite à ses amis. Mylord Dar. . . étoit du nombre, il vit cette belle personne, & il prit pour elle cette longue & fatale passion, qui l'a forcé à la fin de l'épouser aux dépens de son honneur & de sa fortune. Mais il faut que je vous raconte par quels degrés il s'est jeté ainsi dans l'infamie.

Sir Richard Waterney, un des hommes d'Angleterre les plus voluptueux, sacrifioit tout à sa passion, & faisoit mener une vie délicieuse à Miss Sally. Elle n'avoit plus tant d'horreur pour l'Enfer, & elle étoit si bien reconciliée avec les Démons, qu'elle étoit possédée d'une douzaine des plus gros, mais sur-tout de celui qui préside au plaisir des sens. Ses desirs étoient peut-être mal satisfaits par Sir Richard, qui commençoit à être sur le retour de l'âge, & qui étoit d'ailleurs

usé par la débauche. Soit par cette raison, soit par le seul amour de la variété, elle laissa comprendre à quelques-uns des amis de Waterney, qu'ils la trouveroient de facile composition. Mylord fut l'un des premiers favorisés : elle lui découvrit tant de charmes, qu'étant naturellement jaloux il ne pût se résoudre à les partager avec son premier amant. Elle rejetta pourtant la proposition qu'il lui fit d'abandonner Sir Richard, & elle le pria de se contenter de ce qu'elle faisoit en sa faveur : mais lui, qui est le plus violent de tous les hommes, trouva le moyen de faire une querelle au pauvre Waterney, & payant conduit à l'écart il le perça de deux ou trois coups d'épée. Les héritiers du mort ne pensèrent qu'à recueillir ses richesses, sans s'embarasser beaucoup du soin de le venger ; de sorte que Mylord Dar . . . se crut seul & tranquille possesseur de la belle Miss Sally. Il comptoit sans l'avoir consultée. Cette inconstante fille n'eut pas plutôt reconnu qu'il prétendoit faire le tyran, qu'elle l'exclut entièrement de ses faveurs & de sa présence. Ce ne fut pas pour mener une vie plus réglée. Elle eut successivement deux ou trois autres amans pour se consoler de ses pertes. Mylord Dar . . . se consumoit pendant ce tems-là de tristesse & d'amour. Il fit mille

mille efforts inutiles pour se faire pardonner de son ingrate; elle le rebutoit avec rigueur, & tout lui en étoit devenu odieux jusqu'à son nom; cependant ne pouvant vivre sans elle, il se résolut à l'épouser si elle vouloit le recevoir à ce prix. La proposition en fut faite dans les formes, & tout Londres ne tarda point d'en être informé; on le fut aussi bientôt que cette fille capricieuse avoit rejeté ses offres avec hauteur & avec dédain. Mylord Dar . . . ne fut pas si sensible à ce refus, parce qu'il le couvroit de honte, que par le désespoir où il réduisoit son amour. Je lui ai entendu dire, que sa résolution étoit prise d'aller poignarder en plein jour son inhumaine, & de se percer aussi-tôt le cœur du même poignard. Je suis certain, continua le Comte de Lincoln, qu'il l'auroit exécutée, si sa situation n'eût pas changé tout d'un coup par une des plus bizarres aventures du monde. Il avoit un Valet de chambre qui étoit plein d'esprit & de vivacité, & qui étoit devenu, comme il est assés ordinaire, l'intime confident de son maître. Ce garçon l'avoit entendu parler de la manière, dont Miss Sally avoit été élevée & du penchant qu'elle avoit eu à la dévotion, il forma là-dessus un plan des plus ridicules, mais qui ne

C 6

laissa

laissa pas de réussir dans l'exécution. Il acheta d'abord des héritiers de Sir Richard Waterney un de ses portraits au naturel, d'après lequel il fit faire un masque parfaitement ressemblant. J'ai vû ce masque, nous dit le Comte, on l'auroit pris pour le visage même de Sir Richard. Il engagea ensuite son maître à sacrifier à son dessein une somme d'argent considerable, pour gagner la fille qui servoit Miss Sally. Il ne falut point de longues négociations pour cela. Il scût de cette fille, qui étoit l'amant favorisé, il inventa un artifice pour le tenir occupé ailleurs, pendant toute la nuit où devoit s'exécuter son projet. Il lui fit tenir le soir de la part du Secrétaire d'Etat, une lettre supposée qui l'appelloit à Windsor où étoit la Cour. Il se munit après cela d'une grosse lanterne sourde dont le verre étoit extrêmement large & brillant, & l'ayant mise dans sa poche avec son masque, il se rendit à la maison qu'occupoit Miss Sally, & il exigea de la servante de le cacher dans quelque coin jusqu'à ce que sa maîtresse se fût mise au lit. Miss Sally se coucha assés tard après avoir attendu long tems son amant: car j'ai oublié de dire, que quoiqu'il lui eût écrit qu'il ne pouvoit passer la nuit avec elle, le valet de Mylord Dar avoit eu l'adresse

dressé d'intercepter sa lettre & de faire dire seulement à la belle, que son amant ne pouvoit venir que très-tard. Elle étoit donc au lit & déjà presque endormie, lorsque cet adroit garçon ouvrit la porte de sa chambre, & s'approcha d'elle dans l'obscurité. Le bruit qu'il fit la reveilla. Elle s'imagina que c'étoit son amant : vous venez bien tard, dit-elle, vous êtes extrêmement refroidi pour moi. Non, Madame, répondit l'autre d'une voix modérée, je ne suis pas refroidi pour vous, & je viens vous en donner une preuve certaine. L'affreux désordre de votre vie touche ma compassion. Hélas pourquoi vous ai-je séduite ! C'est moi qui suis coupable de tous vos crimes. J'en suis horriblement puni, & mon châtiment sera éternel. L'Enfer est ouvert aussi sous vos pieds, tous les Démons vous regardent comme leur proie. Tremblez, vous êtes prête à périr ; ou plutôt réparez le passé par une vie plus sage. Profitez de la foiblesse de Mylord Dar . . . qui veut bien vous épouser. C'est le seul moyen de vous arracher aux supplices horribles que je souffre. En finissant ces mots, que Miss Sally avoit peine d'abord à prendre pour autre chose qu'une raillerie de son amant, il lui fit voir à la faveur de la lanterne qu'il tira tout d'un

C 7 coup

coup de sa poche, la figure naturelle de Sir Richard Waterney, ou plutôt le masque qui le représentoit & dont il s'étoit couvert le visage : il la regarda quelque tems avec des yeux fixes & étincelans. Son effroi fut tel qu'elle n'eut pas même la force de crier. Elle tomba dans un long évanouissement, dont le Valet profita pour sortir de la maison, & pour aller raconter le succès de son entreprise à son maître. Miss Sally devint si traitable, qu'elle fit dire vingt-quatre heures après à Mylord Dar que s'il conservoit encore quelque bonté pour elle, il recevroit toutes les marques qu'il pouvoit désirer de sa gratitude. Il l'a épousée sans balancer, & il vit encore en assez bonne intelligence avec elle. Le Comte nous raconta cette histoire avec plus d'agrément que je ne l'ai ici répétée. Nous rentrâmes ensuite dans la foule des masques. Il me fit remarquer le Roi & le Prince qui venoient d'arriver. Leur habillement étoit semblable à quantité d'autres : mais le respect de ceux qui les accompagnoient les faisoit reconnoître. Il arriva à ce Monarque une petite aventure, qui fit beaucoup d'honneur à sa bonté & à sa présence d'esprit. Une Dame masquée, dont on ne pût savoir le nom, s'approcha de lui en affectant de ne le pas

pas connoître ; elle l'invita à aller prendre quelque rafraichissement au buffet. Il y alla sans se faire presser. Lors qu'il eut le verre en main , cette Dame lui dit , Masque , c'est à la santé du Prétendant. Il répondit sur le champ & du ton le plus civil : Je bois de tout mon cœur à la santé de tous les Princes malheureux. Il bût ensuite en détournant le visage pour n'être point appercû. Comme personne n'ignoroit que c'étoit lui , cette réponse fut répandue en un moment de tous côtés , & la Salle retentit d'applaudissemens. Il ne danfa point , le Prince fit de même ; mais ils paroissoient tous deux fort attachés au plaisir de voir danser. Effectivement la manière de danser des Anglois est fort agréable. Ils commencent ordinairement leurs bals par des menuets , & puis viennent les contredanses du païs. Ils se joignent sur deux lignes quinze ou vingt hommes avec autant de Dames ; ils pourroient être en plus grand nombre si les Salles étoient plus grandes , & sans la moindre confusion : ils tournent , sautent , & se croisent en mille façons. Les airs sont d'une vivacité qui émeut l'ame. Les Dames sont les plus intrepides danseuses que j'aye vûes de ma vie. Elles ne paroissent point se lasser quoiqu'elles soient dans un mouvement continu pendant

dant quatre ou cinq heures consécutives. C'est-là qu'elles font briller tous leurs appas ; leurs tailles ont quelque chose de si remarquable , qu'elles frappent un étranger d'admiration ; & cet avantage est si commun parmi elles , qu'on a peine à distinguer celles qui le possèdent au plus haut degré. Leur teint , & leurs yeux , sont des choses ravissantes. Une femme estimée belle en Angleterre est une créature toute divine. Si je n'étois pas né François j'en parlerois avec plus de réserve , pour n'être pas accusé de flatterie. Mais on sçait combien nous sommes prévenus en faveur de nos Dames , de sorte que mes éloges ne doivent point être suspects.

Il étoit environ quatre heures du matin lorsque les Dames de nôtre compagnie proposèrent de se retirer. Je n'avois pu trouver un moment pour lire les lettres de ma nièce , j'en ménageai un avant que de sortir. Elles étoient assés tendres pour une petite personne de son âge. Le stile François étoit un peu Turc , c'est-à-dire qu'il ne s'accordoit pas parfaitement avec les règles de la Grammaire : à cela près tout y étoit fort mesuré , & sentoît la pudeur d'une bonne éducation. Elle avoit même eu soin de se signer du nom de Memiscès , apparemment dans la vûe de trom-

tromper les envieux, pour qui ses lettres n'étoient pas destinées. L'une étoit adressée au Marquis à Calais, en réponse à une des siennes, qu'il lui avoit écrites quatre heures après l'avoir quittée. Il avoit reçu l'autre à Londres. Je les remis toutes deux dans le lieu où je les avois prises, ne voulant pas qu'il eût le moindre soupçon que son intrigue fût connue de moi.

Nous employâmes les jours suivans à parcourir la ville pour en visiter les curiosités. Nous primes la peine de monter sur le Dôme de l'Eglise de Saint Paul, d'où nous pouvions d'un coup d'œil embrasser toute l'étendue de Londres. C'est une ville immense. Sa longueur, qui s'étend au long de la Tamise, surpasse sans contredit celle de toutes les villes connues. Elle est étroite en plusieurs endroits, ce qui fait douter les François qu'elle soit aussi grande que Paris dans sa totalité. Pour moi qui me pique de juger avec impartialité, j'ai peine à prononcer que Paris soit aussi grand, à moins qu'on ne veuille compter pour une partie de sa grandeur l'extrême hauteur des maisons, qui étant pour la plupart de six ou de sept étages, pourroient doubler son étendue si on les supposoit coupées par le milieu. Les places que les Anglois appel-

appellent *squares*, c'est-à-dire les quarrés, font belles & en grand nombre à Londres. Lincoln's Janfield, St. James square, Soho square & quantité d'autres valent bien nos places de Vendôme, des Victoires, & la place Royale, excepté peut-être que les Edifices n'en font pas si magnifiques. Les hôtels des Seigneurs ne font pas non plus si superbes qu'à Paris. Le Palais de St. James où le Roi & la famille Royale font leur séjour ordinaire, est une maison fort simple & qui ne répond point à la Majesté d'un si grand Prince. Le jardin ou plutôt le parc est un grand quarré irrégulier, qui est environné d'allées d'arbres, sans autre ornement que ceux qu'il reçoit de la nature. Il est partagé par un large & long Canal. On y voit en tous tems un grand nombre d'oyes & de canards, dont Mr. de St. Evremont avoit autrefois la surintendance sous le titre de Gouverneur des Canards de St. James. Cet emploi comique qu'il avoit demandé lui-même en plaisantant lui valoit, dit-on, cent guinées. J'eus la curiosité de voir la maison où demuroit ce grand homme : elle étoit dans le Pall-mall qui est une grande rue voisine du Palais. On me dit, qu'il étoit extrêmement mal-propre, ce qui le mettoit sans-cesse en querelle avec son

son hôtesse , à qui il ne vouloit pas laisser la liberté de laver & de nettoyer son appartement aussi souvent que les Anglois aiment à le faire. Il n'étoit pas riche , le fond de son revenu consistoit dans les présens de quelques Seigneurs , & particulièrement du Duc de Montaguë , qui lui faisoit une pension d'environ deux cens guinées. Mais il étoit obligé à fort peu de dépense , étant reçu volontiers tous les jours aux meilleures tables d'Angleterre , où l'on dit , qu'il mangeoit comme quatre. Il a toujours été vû de bon œil à la Cour de Londres , mais sur la fin de sa vie on l'estimoit moins pour ce qu'il étoit , que pour ce qu'il avoit été. Sa mort fut tranquille & l'on ne s'apperçut pas qu'elle fût troublée par les frayeurs de la Religion. Quelques momens avant sa dernière heure il fit appeler auprès de son lit un célèbre Ministre , qu'il pria d'un ton fort sérieux de vouloir bien réciter un de ses sermons , ou lui tenir quelques discours de piété , pour le guérir , lui dit-il , d'une cruelle insomnie dont il étoit tourmenté. C'est ainsi que les plus grands hommes s'aveuglent malheureusement dans l'affaire la plus importante , & qu'après avoir fait paroître un esprit supérieur & des lumières extraordinaires sur des choses indifférentes ,

rentes, ils en manquent pour la seule qui est solide & nécessaire, je veux dire : l'intérêt éternel de leur ame.

Le Parc de St. James sert de promenade publique à Londres. Il est libre à tout le monde de s'y promener, desorte que c'est un spectacle bizarre dans les beaux jours, que d'y voir toute la fleur de la Noblesse & les premières Dames de la Cour mêlées confusément avec la plus vile populace. Tel est le goût des Anglois, & c'est en quoi ils font consister une partie de ce qu'ils appellent leur liberté. Les petits affectent de marquer l'indépendance où ils sont à l'égard des Grands, & les personnes de distinction prennent plaisir à se confondre en mille manières avec le peuple. Cette disposition d'esprit auroit quelque chose de louable, si elle n'étoit pas portée à l'excès, mais elle cause souvent de grands désordres, parce qu'elle autorise le peuple à commettre mille insolences. Qui pourroit s'imaginer, par exemple, que le plus misérable crocheteur disputera le pas dans la rue à un Mylord, dont il connoît la qualité, & que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne pas céder, ils se battront publiquement à coups de poings, jusqu'à ce que le plus fort demeure le Maître du pavé? C'est ce qui arrive assés souvent à Lon-

à Londres. J'ai entendu Mylord H . .
 . . se vanter lui-même d'avoir terrassé un
 porteur de Chaise, quoi-qu'il confessât
 en même tems que c'étoit un vigoureux
 coquin, qui lui avoit fait sentir en plus
 d'un endroit la pesanteur de ses bras.
 On m'a fait remarquer dans plusieurs
 maisons de café un ou deux Mylords,
 un Chevalier Baronet, un Cordonnier,
 un Tailleur, un Marchand de vin & quel-
 ques autres gens de même trempe, assis
 tous ensemble autour d'une même table,
 & s'occupant à fumer & à s'entretenir
 familièrement des nouvelles de la Cour
 & de la ville. Les affaires du Gouver-
 nement sont l'objet du peuple comme
 des Grands. Chacun a droit d'en parler
 librement. On condamne, on approuve,
 on critique, on déchire, on s'emporte
 en invectives de vive voix & par écrit,
 sans que le pouvoir supérieur ose s'y op-
 poser. Le Roi lui-même n'est pas à
 couvert de la censure. Les Cafés & les
 autres endroits publics sont comme le
 siège de la liberté Anglicane. On y trouve
 tous les libelles qui se font pour ou con-
 tre le Gouvernement. On a le droit pour
 deux fois d'en lire une multitude, & de
 prendre une tasse de thé ou de café. On
 donne aussi à lire cinq ou six sortes de
 gazettes, qui contiennent les nouvelles
 de

de l'Europe & particulièrement celles de Londres. Ce dernier article renferme tout ce qui se passe dans la Ville jusqu'au moindre événement, les masques y sont toujours nommés de quelque rang qu'ils puissent être, & l'on en rapporte indifféremment le bon & le mauvais. On y annonce les comédies, les bals, les concerts, les livres qui sortent de la presse, les remèdes des Charlatans, les maisons & les terres à louer ou à vendre, les banqueroutes, l'état des Compagnies de commerce, l'arrivée & le départ des vaisseaux, en un mot tout ce qui peut intéresser le public. L'avidité des Anglois est extrême pour toutes ces nouvelles. Elles se répandent de la Capitale jusqu'à l'extrémité des Provinces, & l'on ne trouve personne jusqu'au moindre matelot, qui n'employe tous les jours deux sols pour satisfaire sa curiosité.

Outre le Parc de St. James il y a à Londres plusieurs autres jardins pour la promenade publique; Gray's Jun & Lincoln's Jun sont des lieux agréables, où se trouvent le soir de fort belles compagnies. Les filles de plaisir s'y rencontrent à chaque pas. C'est une chose digne de compassion de voir les plus charmantes créatures du monde abandonnées à cet infame commerce, & venir s'offrir
sans

sans pudeur à la lubricité de ceux qui veulent les payer. On dit, que le nombre en est incroyable à Londres. Il y a des rues qui en sont entièrement peuplées, & où l'on ne sçauroit passer sans être invité par plusieurs signes ou par des regards lascifs. La plupart des Seigneurs & presque tous les jeunes gens, qui ont du bien, en entretiennent dans des maisons particulières; mais lorsque leurs amans viennent à s'en dégoûter, elles sont contraintes de retourner à l'usage du public. Il se trouve parmi ces misérables victimes quantité de filles de bonne maison, qui ont été débauchées par leurs amans & abandonnées ensuite à leur destinée. Ce qui est singulier, c'est que si elles ont été entre les mains d'un homme de qualité, elles ont l'insolence de porter son nom comme si elles en avoient été les épouses, de sorte que rien n'est plus commun que les Comtesses & les Marquises de cette espèce. On se persuadera aisément, qu'un jeune homme de la figure du Marquis ne pût éviter les attaques de ces filles effrontées. Il fut sollicité en mille occasions. Je ne rapporterai que celle-ci, dont le souvenir me fait rire encore. Nous sortions de la Comédie, & comme la multitude des carrosses empêchoit le nôtre d'avancer, nous

nous fûmes obligés d'attendre sous la voute qui sert d'entrée. Il y avoit plusieurs autres personnes qui étoient dans le même cas que nous. Le Marquis entendit à son côté deux Dames qui se plaignoient en François de ce contretems qui les arrêtoit. Il leur dit quelques mots de civilité. L'embarras & la foule augmentant toujours, nous résolûmes pour être plus au large d'entrer dans un des caffés qui sont sous la voute, & le Marquis proposa la même chose aux deux Dames. Elles se laissèrent conduire sans difficulté. Nous fûmes obligés d'y demeurer environ un quart-d'heure, pendant lequel je m'amusai à lire les papiers de nouvelles, & le Marquis à entretenir les deux Angloises. L'une des deux étoit extrêmement jolie. Nos Valets nous avertirent enfin que le carrosse étoit à la porte. Nous primes congé des Dames. Cette rencontre n'ayant rien eu d'extraordinaire, nous l'oublîâmes en sortant du lieu; cependant trois jours après étant à parcourir ensemble les nouvelles de Londres nous y lûmes cet article : „ Si le „ Gentilhomme François; qui s'entretint „ Lundi avec une Dame au café de . . „ . . en sortant de la Comédie, par- „ loit sérieusement & avec des intentions „ honnêtes, il est prié de se trouver „ encore

„ encore demain à la Comédie , où il
 „ entendra parler d'elle ". Nous nous
 mimes à rire en nous regardant. Seroit-
 il possible , me dit le Marquis , que ce
 fût de moi dont il est ici question. Je
 n'en doute presque point , répondis-je ,
 car je m'imagine que vous avez été assés
 folâtre , pour dire à cette jolie personne
 que vous mouiez d'amour pour elle. Je
 ne me souviens pas trop bien de ce que
 je lui dis , reprit-il ; mais je confesse qu'il
 peut m'être échapé quelque chose de pa-
 reil ; nous retournerons à la Comédie de-
 main , si vous voulez , continua-t-il , &
 nous verrons le dénouement de cette a-
 vanture. Comme j'avois dessein de le
 divertir , je ne fis pas le difficile , nous
 retournâmes en effet. A peine avions-
 nous été une demi-heure dans nôtre lo-
 ge , qu'un laquais vint dire au Marquis ,
 Monsieur , la Dame que vous savez vous
 attend avec impatience ; voici l'adresse du
 logis où vous la trouverez , & il lui don-
 na une carte sur laquelle étoit cette di-
 rection : *Mistress Oldstead, in Southampton*
street au Mr. Derbridge a Jeweller two
pairs of stairs. C'est - à - dire , Madame
 Oldstead , chés Mr. Derbridge Jouailler
 au second étage , rue de Southampton.
 Ayant lû cette adresse , je n'eus garde de
 consentir que le Marquis me quittât pour
 aller

Tome V.

D

aller déterrer son avanturière, non plus de lui offrir de l'y accompagner. Je lui dis de répondre au valet, que nous ne pouvions quitter la Comédie, & que si Madame Oldstead vouloit y venir, nous tâcherions de lui ménager une place dans nôtre loge. Le second acte n'étoit pas fini que nous la vîmes arriver avec sa compagne. Nous la reçûmes honnêtement. Je m'étois figuré jusqu'alors, que ce pouvoit être quelque fille de famille, à qui le Marquis avoit paru assés bien-fait pour lui plaire. Je n'eus pas besoin de lui parler long-tems pour connoître mon erreur, non qu'elle lui proposât rien d'indecent, mais il faut bien moins d'expérience que je n'en ai pour découvrir l'artifice de ces créatures. Cependant j'aurois laissé durer leur entretien jusqu'à la fin de la Comédie, s'il n'eût été troublé fort plaifamment. La plupart des Spectateurs avoient lû comme nous l'article des nouvelles, qui contenoit l'avis de cette fille au Marquis & le lieu de l'assignation étant la Comédie, l'espérance de découvrir quelque chose de ce Mistère y avoit amené plusieurs jeunes gens curieux. Le Marquis étant dans les dernières modes de France, on avoit jugé sans peine à ses habits & à son air, qu'il étoit le Gentilhomme aimé. Mais lorsqu'on vit ar-
river

river la jeune personne, qui parut sans doute assés jolie pour être l'heroïne du Roman, tous les regards se tournèrent sur elle, & l'on se dit à l'oreille ce qu'on en pensoit. Son attention à parler au Marquis l'empêcha d'abord de le remarquer, mais ayant jetté les yeux par hazard sur les assistans & voyant ceux de tout le monde attachés sur elle, toute son effronterie fut déconcertée. Sa rougeur confirma une grande partie de l'Assemblée dans ses soupçons, & l'on ne fit plus que sourire & s'entretenir d'elle en continuant de la regarder. Enfin ne pouvant guères soutenir plus long-tems ce personnage, elle pria le Marquis de la rejoindre à la maison, dont il avoit l'adresse, & elle se leva pour se retirer. Mais ce fut alors que les Anglois, qui sont les plus impitoyables gens du monde à la Comédie, se mirent à siffler & à faire des huées épouvantables. Le trouble où elle étoit l'empêcha de pouvoir ouvrir facilement la porte de la loge, ainsi elle eut le tems d'entendre le bruit qui se faisoit à son honneur, & tout le parterre celui de le redoubler. Je fus incertain, si nous ne devions pas nous retirer aussi, mais les sifflemens s'étant apaisés après sa sortie, je trouvai plus à propos de rester. Mylord Scarboroug étoit

étoit dans une loge voisine , il apperçut le Marquis , & il vint à nous aussi - tôt pour s'informer , si nous connoissions cette Dame. Nous lui racontâmes toute l'Histoire. Il nous invita à souper , & nous passâmes une partie de la nuit avec lui & quelques autres Seigneurs.

Comme je n'ai point entrepris de faire la description de Londres , je ne suis point exact à rapporter tout ce qu'on nous fit voir dans les différentes parties de cette grande ville. J'aurois dû parler néanmoins du monument qui fut élevé en mémoire de l'incendie. C'est une colonne creuse d'environ quatre - cent pieds de hauteur. On y monte en dedans par un escalier tournant qui s'élève jusqu'au sommet. Elle est soutenue sur une base carrée , & sur les quatre faces on lit les différentes Inscriptions , qui font foi du malheur arrivé à Londres , & qui expliquent les circonstances &c. Ce qui me surprit fut d'apprendre , que les Anglois attribuent ce désastre à la malignité des Papistes. J'avois crû jusqu'alors qu'il n'étoit arrivé que par un accident ordinaire. Je ne dois pas omettre non plus l'ingénieuse machine , qui sert à communiquer l'eau de la Tamise dans tous les quartiers de la ville. C'est une haute tour où par le seul secours de la fumée d'un

d'un feu continuel de charbon , on a trouvé le moyen d'élever l'eau jusqu'à une certaine hauteur ; elle entre alors dans des canaux , qui coulent sous les ruës & les maisons , & qui se distribuënt de tous côtés pour l'usage des habitans. Le pont de Londres est beau par sa longueur : elle ne surpasse pourtant pas celle du Pont-neuf à Paris. Pour sa largeur, elle n'égale point celle du Pont St. Michel & de nos autres ponts couverts. Il leur est semblable en tout le reste. Les autres beautés de la capitale d'Angleterre consistent dans les Edifices publics , tels que sont les Hôpitaux , les Eglises , les maisons des Compagnies de Commerce , les Colléges des Advocats & de tous ceux que les Anglois comprennent sous le nom de *Lamymers*. Tous ces bâtimens paroissent l'ouvrage d'un peuple sage & bien réglé , qui en travaillant à s'enrichir au dehors par le commerce , ne néglige rien de tout ce qui peut servir à la commodité , à l'abondance , à la sécurité , & même à la beauté & à la magnificence au dedans.

Dans le tems que nous étions ainsi occupés des plaisirs & des curiosités de Londres , je reçus un paquet de lettres par les mains de Scoti. Il revenoit de France après s'être acquitté de sa commission. Il m'apprit que Mylady R

D 3

s'étoit

s'étoit conduite avec tant de circonspection dans le voyage, qu'on ne s'étoit appercû nulle part de son déguisement; qu'elle étoit arrivée heureusement à la terre de ma fille; qu'elle en avoit été reçûe avec tant de tendresse & d'honnêteté, qu'elle se promettoit mille contentemens dans ce séjour; que toute ma famille jouissoit d'une parfaite santé, excepté Memiscès, qu'il avoit laissé avec la petite Verole. Le Marquis étoit présent à ce récit. Ce fut encore là que j'eus occasion de reconnoître la vivacité de son naturel. A peine avoit-il entendu les dernières paroles de Scoti, qu'il se précipita vers moi pour m'embrasser: ah! Monsieur, me dit-il avec transport, retournons vite en France; voudriez-vous laisser mourir Memiscès sans le voir? Il est peut-être mort depuis le départ de Scoti. Ah! si je le croïois, je ne voudrois pas lui survivre un moment. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude pour ma nièce, je répondis au Marquis en souriant, qu'il étoit un mauvais consolateur, qu'au lieu de me donner des motifs d'espérance & de tranquillité, il sembloit qu'il voulût m'allarmer par ses propres craintes, mais que je jugeois mieux que lui des événemens: Que je ne voyois dans la maladie de Memiscès qu'un accident commun, & ordinairement sans péril;

péril ; que cependant je lui étois obligé de l'intérêt qu'il prenoit à ma famille , & que je le priois seulement de ne pas s'affliger plus que moi. Il parut avoir quelque honte de s'être trahi si visiblement , quoique je n'eusse pas fait semblant de m'en appercevoir. Il parla peu le reste de la soirée. J'ai scû néanmoins qu'il interrogea Scoti sur le danger de ma nièce , & qu'il écrivit une longue lettre avant que de se mettre au lit , mais il ne l'envoya point à la poste. Pour moi je me retirai en particulier pour ouvrir les miennes. Ma fille m'apprenoit aussi la maladie de ma nièce , mais elle n'en paroïssoit pas craindre les suites. Elle s'étendoit fort au long sur Mylady R & elle me remercioit de lui avoir envoyé une compagne si aimable. Je lus ensuite celle que Mylady me faisoit l'honneur de m'écrire. La reconnoissance & la générosité de son cœur l'avoit dictée. Elle me pressoit d'abréger mon séjour en Angleterre , & la plus forte envie sembloit être celle de me revoir.

De quoi nos foibles cœurs ne sont-ils pas capables , pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte par une exacte & continuelle vigilance ! à soixante ans , on peut être foible. J'ai honte de le dire , mais je l'ai éprouvé. La lecture

de la lettre de Mylady R fit sur moi une impression surprenante. Il me sembloit que mon cœur se fût ferré tout d'un coup, & qu'il s'y passât des choses dont j'avois quelque effroi. Je m'apuyai sur ma table, & je tombai dans une rêverie profonde. Je voyois cette charmante Lady devant mes yeux. Je la voyois; mon imagination me représentoit tous ses charmes; mais quoique je sentisse de la douceur à la voir, sa présence & les témoignages que je m'imaginois recevoir de sa reconnoissance, ne me rendoient ni content ni tranquille. Je la regardois avec langueur & sans pouvoir lui sourire; enfin je me trouvai en sortant de cette espèce de songe les yeux humides de larmes & le cœur inondé d'amertume. Je devins aussi triste & aussi rêveur que le Marquis. Nous ne laissâmes pas de nous trouver à souper ensemble. Il prononça à peine quatre mots. J'étois bien éloigné d'interrompre son silence. Nous nous retirâmes en nous souhaitant tristement le bon soir, & nous allâmes chercher dans nos lits un repos, que ni l'un ni l'autre ne trouvèrent guères.

O Dieu! faut-il que les passions aient tant d'empire sur nos malheureux cœurs! Je me couchai sans faire attention à ce qui se passoit autour de moi, ni aux questions

questions de mon valet. Je lui ordonnai de se retirer promptement. Quoi ? m'écriai-je quand je fus seul, je n'aurai pas la force de me rendre maître des mouvemens de mon ame ! je sens le honteux poison qui se glisse dans mes veines & je manquerai de courage pour le repousser ! mais qu'ai-je dit quel poison bon Dieu ! est-ce de moi-même que je parle ! de moi que tout le monde croit sage & vertueux ; de moi qui me charge de former les autres à la vertu & à la sagesse ; de moi dont tous les sentimens & toutes les actions doivent être des modèles ! Voilà donc, ajoutai-je la larme à l'œil, le fruit de mon âge, de mon expérience, de ma religion ; voilà le fruit de soixante ans passés dans les voyes de l'honneur & de la vertu. Ah ! je mourrois de honte & de douleur, s'il falloit perdre mon innocence & ma réputation. Non, non, je ne suis point capable d'une foiblesse qui rende criminel ou qui déshonore ; mon cœur m'en répond. Je m'allarme mal à propos. Ce n'est point une passion que je sens pour Mylady R . . . ce n'est qu'une tendre estime, qui est dûe bien justement à ses malheurs & à celle qu'elle a pour moi. Là-dessus je rappellois pour me fortifier toutes les perfections de mon épouse, & ce que je devois

D 5

étern-

éternellement à sa mémoire. Je me représentois cette chère ombre attentive à toutes mes démarches & me redemandant compte de tous mes sentimens. La moitié de moi-même est au Ciel, continuai-je avec un peu plus de tranquillité, elle n'aura pas à me reprocher de l'avoir avilie par des liaisons indignes d'elle. Je veux qu'elle me retrouve tel qu'elle m'a laissé, tendre, constant, fidèle, avec le souvenir de ses vertus dans l'esprit, & son image toute entière dans le cœur.

Ces dernières pensées calmèrent un peu mon agitation. Je me trouvai moins coupable en m'endormant, & je pris vers le jour quelques heures d'un sommeil assez tranquille. Cependant je laissai encore échaper des soupirs à mon réveil. Mon cœur murmuroit d'être contraint si rigoureusement par le devoir. J'espérai que mes continuelles réflexions le soumettroient entièrement, & je me promis bien du moins de ne laisser rien remarquer de son trouble au Marquis. Pour lui qui n'étoit guères capable de dissimuler, il me laissoit pénétrer jusqu'au fond de son âme. Je lui fis le matin des reproches de ce que ses yeux paroissent chargés & abbatus : Il ne s'en défendit qu'en me disant naturellement, que son inquiétude pour Memiscès l'avoit empêché de

de dormir, & que je n'en devois pas être surpris, sachant combien il lui portoit d'affection. Je fis réponse ce jour-là aux lettres que j'avois reçues. Le Marquis me pria d'inserer dans le paquet un billet de lui pour Memiscès. Il me le donna tout ouvert, je le reçus, mais quoiqu'il ne contint rien qui ne fût dans l'ordre, j'eus l'adresse de le mettre secrètement à l'écart. Il s'imagina néanmoins qu'il étoit parti avec mes lettres, & je vis qu'il en avoit de la joye, parce que cela sembloit l'assurer que je n'avois aucun soupçon de son attachement secret. Nous eumes le même jour la curiosité d'assister à un spectacle fort extraordinaire, & qui n'est connu nulle part hors de l'Angleterre. Je veux dire les combats de gladiateurs. C'est un usage Romain qui s'est conservé dans cette Ile depuis près de deux mille ans. Nous trouvâmes au lieu du combat une foule de personnes de toutes les conditions. Le Théâtre où tous les combattans s'exercent, est au milieu d'une grande Salle, de sorte qu'il est environné de tous côtés par les Spectateurs, qui sont assis sur des bancs élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voute. Le premier combat fut celui du bâton; les Anglois l'appellent Cudgel. Ils s'en servent com-

D 6

me

me on fait d'un fabre , & les coups des combattans font si peu ménagés , que je ne comprends point , comment ils peuvent s'en donner tant sans se casser les bras ou la tête ; car ils combattent tête nue & le corps à découvert. Le vainqueur est celui qui tire le premier du sang de la tête de son adversaire. Après les Cudgels vient le combat des poings. Les deux affaillans sont nuds jusqu'à la ceinture , les coups qu'ils se donnent font si violens , qu'ils leur font quelquefois sortir le sang par la bouche. J'en ai vû tomber quelques-uns & rester quelques momens sans connoissance ; mais leur ardeur se ranime bien-tôt , à l'aide d'un limon ou d'un peu de vinaigre qu'on leur porte au nés. Ils se relevent , embrassent leur ennemi , & recommencent le combat jusqu'à ce que l'un des deux perde entièrement les forces. Il arrive quelque-fois qu'il perd aussi la vie. Cet exercice m'a paru le plus dangereux & le plus violent. Il est suivi de celui de la lutte. Vous voyez deux coquins bien tournés s'approcher doucement & avec précaution , se mesurer quelques momens des yeux , tourner l'un autour de l'autre comme pour reconnoître l'endroit foible , se tâter de tems en tems du jarret qu'ils avancent l'un contre l'autre , s'accrocher

à la

à la fin pour se ferrer & se seconër avec une force & une agilité surprenante. Il se passe quelque-fois bien du tems avant qu'on voye la moindre inégalité. Enfin lorsque la victoire s'est déclarée pour l'un, il tend la main au vaincu, qui se relève & recommence à combattre jusqu'à l'extinction de ses forces. Le dernier combat se fait au sabre. Ce sont ordinairement des Irlandois qui par un défi public & imprimé dans les Gazettes avec un tour de fanfaronnade qui fait rire, s'engagent à venir aux mains avec tous ceux qui auront la hardiesse de s'exposer au tranchant mortel de leur redoutable épée. Ils racontent le malheur des temeraires qui ont péri, ou qui ont été blessés par leurs mains. Ce sont autant de Césars & d'Alexandres. Cependant ils sont presque toujours battus par les Anglois, & sur tout par un certain Figg, qui est l'homme du monde qui se sert le mieux d'un sabre. On m'a assuré que ce Figg a soutenu plus de cent assauts publics, & qu'il n'a presque jamais reçu de blessure. Nous fûmes témoins que s'il n'en reçoit pas il en sçait faire. Son adversaire étoit un Sergent Irlandois arrivé récemment de Gibraltar. Ils parurent tous deux sur le théâtre en chemise, & la tête nue. Ils se firent lier le bras avec un ruban rouge

pour soutenir la manche de la chemise : leur contenance étoit fiere & tranquile. Figg offrit au Sergent le choix de plusieurs sabres qu'on apporta nuds sur le theatre. Leur largeur étoit d'environ deux doigts ; ils étoient sans pointe & quarrés par le bout. J'eus la curiosité d'en manier un ; il me parut bien affilé & extrêmement propre à couper un bras ou une jambe. Les combattans après s'être donnés la main en signe d'amitié & d'estime se mirent en garde, croisèrent leurs armes, & commencèrent une furieuse attaque. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils se ménagent ; tous leurs coups étoient francs, & tomboient avec une vigueur & une rapidité si étrange que cela rendoit le Spectacle terrible. Toute l'assemblée étoit dans un profond silence. Le Sergent porta un coup à Figg, qui lui coupa une pièce assés large de son bas sans blesser nullement la jambe. Figg, dont le sens-froid & le jugement me parurent admirables, sentit le coup ; tu en veux à ma jambe, dit-il à l'autre, prends garde à la tienne ; & dans l'instant même il lui emporta une grande partie du molet qui tomba sur le théâtre. Tout le monde applaudit à un si beau coup en frappant des mains & en criant, *bravo, bravo, ancora, ancora*, qui est une façon

façon d'applaudir qu'ils ont pris des Italiens. Le Sergent ne pouvant plus se soutenir, demeura assis en considérant son sang qui couloit comme un ruisseau. On m'a dit, qu'ils ont pour se guérir des poudres dont l'effet est extrêmement prompt. Nous en vîmes encore combattre quelques-uns, qui se blessèrent en divers endroits. Ce Spectacle ne manqua pas de nous faire faire beaucoup de réflexions. Il est certain qu'il a son utilité. C'est une espèce d'école, où la jeunesse va se former à l'intrepidité & au mépris de la mort & des blessures; mais nous convinmes d'un autre côté qu'il a quelque chose de féroce & de barbare; si l'effusion du sang humain doit être regardée comme un mal lors même qu'elle est juste & nécessaire, il semble que c'est blesser les loix de la nature & de l'humanité que de se faire un amusement de le répandre. Cependant cette coutume est autorisée en Angleterre; & ce n'est pas apparemment sans de fortes raisons, dans un Gouvernement si sage où tout se rapporte au bien public. La saison des eaux minérales de Tumbridge étant arrivée, nos amis nous conseillèrent d'y aller passer quelques jours. Ils nous parlèrent de ce lieu comme d'une des plus agréables choses du monde. Toutes les person-

personnes qui aiment le plaisir ne manquent point de s'y rendre, parce qu'il s'y en trouve de toutes les fortes, & l'on nous fit espérer d'y voir en racourci tout ce qu'il y a de rare & de curieux en Angleterre. De si grandes espérances nous firent prendre avec joye le chemin de Tumbridge. Il n'est qu'à une journée de Londres. Le premier coup d'œil nous en plût infiniment. Ce n'est ni une ville ni un village. C'est une multitude de jolies maisons, qui sont répandues sans ordre de côté & d'autre, & qui sont presque toutes séparées, quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques & d'autres qui ne le sont pas. Les unes sont sur le penchant de plusieurs petites colines, les autres dans le fond où est le puits des eaux minerales. La plupart sont sans jardins, quelques-unes en ont de fort propres avec un petit bois qui les fournit d'ombre. Il se forme de tout cela un paysage charmant, qui surprend d'autant plus, que les abords en sont sauvages & deserts. Ce lieu n'est habité que dans la saison des eaux; ce qui fait que les maisons s'y louent fort cher: nous primes un appartement de trois chambres seulement, qui nous revinrent à quatre guinées par semaine. Il s'étoit déjà

déjà rendu à Tumbridge un nombre infini de personnes de distinction. Nous n'entendîmes en entrant qu'un bruit confus de carrosses, d'instrumens de musique, & de cris de joye qui s'élevoient de toutes parts. Je me répondis bien que la tristesse du Marquis, & la mienne alloient recevoir une grande diminution. Nous reconnûmes les lieux dès le premier soir de nôtre arrivée. Nous nous fîmes conduire à la promenade publique qui est auprès du Puits. C'est une longue rue dans laquelle on entre en montant quelques degrés, elle est pavée de pierres larges & unies, comme l'est une Eglise. Au long des maisons sur la droite est une voute soutenue par des piliers, sous laquelle on se promène à couvert, lorsqu'il fait mauvais tems. Il n'y a point d'autres maisons que des caffés, de grandes salles pour le jeu, des boutiques remplies de bijoux, & d'autres lieux de plaisir, où l'on voit entrer & sortir continuellement une foule de personnes de toutes les conditions. Au milieu de cette rue qu'on appelle le Walk est un orchestre élevé, d'où cinq ou six violons, & quelques hautbois se font entendre depuis le matin jusqu'au soir. Voici l'ordre que les personnes de condition observent à Tumbridge. On vient le matin sur les sept

sept heures en déshabillé pour prendre les eaux, & l'on se promène une heure ou deux sur le Walk. On déjeune ensuite avec du thé ou du chocolat dans les maisons de café : on s'invite les uns les autres à déjeuner. Ce sont les hommes qui régaleront chacun à leur tour les Dames de leur connoissance. La dépense n'est que de six sols par tête. C'est un prix fait. On se trouve quelquefois cinquante ou soixante d'une même bande à déjeuner dans une même salle, parce qu'on n'a pas passé deux jours à Tumbidge, qu'on ne connoisse tout le monde & qu'on n'en soit connu. Après le déjeuner on recommence à se promener, quelques-uns jouent aux jeux de hazard. La prière sonne vers midi, & les dévots vont à l'Eglise, qui est bâtie exprès au bout du Walk. Chacun se retire ensuite à son logement pour s'habiller & pour diner. Vers les quatre heures on voit revenir tout le monde en foule, mais dans un ajustement bien différent du matin. Les Dames sont ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux, & les hommes dans leurs habits les plus riches & les plus galants. On se promène quelque tems pour se faire voir, jusqu'à l'heure de prendre le thé, ce qui se fait avec la même méthode que le déjeuner. Au thé succèdent

céden les jeux de toutes espèces, cartes, dez, &c. toutes les salles sont remplies de tables & de commodités. Ceux qui n'ont pas de goût pour le jeu, se promenant de salle en salle, & jouissent du plaisir d'observer les autres. Plusieurs vont à la Comédie ou à d'autres spectacles, dont la diversité donne lieu de choisir. Il y a trois fois la semaine un bal public dans une grande salle, qui n'est que pour cet usage, là tous les rangs sont confondus, car on y voit les grisettes à côté des Duchesses, sans que personne ait droit de s'informer d'où l'on vient, ni qui l'on est. On danse jusqu'à la pointe du jour. Je ne sçai si cela retarde ou si cela aide à l'effet des eaux minérales; mais on ne les prend pas le lendemain moins régulièrement, & l'on ne remarque pas que personne s'en trouve plus mal. Je m'exposerois à ne pouvoir finir, si j'entreprendois de rapporter toutes les aventures d'amour & de plaisir, qui naissent tous les jours à Tumbidge. Si cet aimable lieu avoit subsisté du tems des Anciens, ils n'auroient pas dit, que Venus & les Graces faisoient leur résidence à Cythère. Nous y demeurâmes quinze jours, dont il ne se passa pas un seul sans quelque nouvelle scène qui diversifioit nos plaisirs. Je ne conseille point aux cœurs tendres

tendres d'aller à Tumbridge , à moins qu'ils ne soient défendus comme moi par la froideur de l'âge. Les belles femmes y sont si communes qu'elles se nuisent ; l'une détruit l'impression de l'autre. Si l'on se fauve de ce dangereux pays , il semble qu'on n'ait plus rien à redouter , après avoir résisté à tout ce qu'il y a de plus enchanteur & de plus séduisant sur la terre.

Je me suis étonné plusieurs fois de l'opinion que les étrangers ont de l'Angleterre , & j'ai cherché quelque cause à laquelle on pût raisonnablement l'attribuer. On regarde communément les Anglois comme un peuple dur & fier , qui n'est propre qu'à la guerre ou à la navigation , qui cultive moins les Arts par goût que par utilité , qui pense & qui raisonne à la vérité solidement : mais toujours dans des vûes d'intérêt , on se le figure sans douceur naturelle , sans délicatesse , & peu capable des sentimens de l'amitié & des tendresses de l'amour. Voilà ce que je suis surpris d'avoir entendu dire à quantité de personnes de mérite dans les Cours étrangères & dans tous les pays que j'ai parcourus. Je m'imagine que cette idée se prend en lisant l'histoire. On y observe que l'Angleterre est un composé de plusieurs nations différentes , qui

qui dans leur origine étoient des Barbares, Danois, Saxons, Normands : Qu'elle a souvent été agitée par des mouvemens furieux, revoltes, fédérations, guerres intestines, on lit les divisions sanglantes des maisons d'York, & de Lancastre; les troubles arrivés pour la Religion; la catastrophe de Charles I. le renversement de la famille Royale des Stuarts, les cabales des Whigs & des Tories; on se forme sur tous ces événemens une idée du caractère de la Nation, & comme il y a peu d'étrangers qui voyagent dans le pays pour le connoître autrement que par ces dehors, on se trouve porté à juger de l'intérieur de l'Angleterre par les apparences historiques. Cependant il me semble que cette règle est très-injuste. Premièrement, il n'y a point aujourd'hui de nation dans l'Europe qui ne doive son origine à des Barbares; sans en excepter les François & les Italiens. C'est ce qu'on ne peut ignorer avec une connoissance médiocre de l'Histoire. La barbarie des Gots, des Alains, des Herules, des Francs & des Normands n'empêche pas que la France & l'Italie ne passent pour des régions polies. En second lieu, si les troubles domestiques, & les événemens funestes étoient des preuves, qui pussent établir

établir le mauvais caractère d'une nation, je demande s'il y a quelque peuple dans l'Univers, dont on dût prendre une plus mauvaise idée que des François. Remontons à la source de nos Annales, & parcourons les jusqu'à nos tems, nous y trouverons des Rois massacrés, des Rois empoisonnés, des Rois déposés. Nous verrons des fils armés contre leur père, & des sujets contre leur maître. Nous verrons des guerres sanglantes produites par la religion, par l'ambition, par la jalousie, par la haine, & soutenues par l'injustice, la cruauté, & la perfidie. Nous lisons, que pour des intérêts d'une bien moindre importance que ceux qui divisent les Whigs & les Toris, pour des questions d'Ecole & des disputes de Philosophie & de Grammaire on en est venu aux massacres & aux incendies; enfin sans parler des divisions du Jansénisme qui prennent le train de s'éterniser, nous verrons, ce qui est sans exemple dans tous les siècles, des Citoyens d'un même Royaume s'entr'égorger de sens froid au son d'une cloche, & un Roi cruel prendre plaisir à animer lui-même ses sujets au meurtre de leurs amis, de leurs parens, de leurs compatriotes, de ceux qui vivoient avec eux sous le même toit & dans le même lit. De tels faits feroient

seroient sans doute l'opprobre d'une nation, s'il étoit vrai qu'on pût les reprocher à tous les particuliers. Mais dans ces grands mouvemens, qui troublent & qui renversent les plus puissans États, combien se trouvera-t-il de personnes qu'on puisse en accuser ? Il ne faut qu'un Scelerat hardi & entreprenant ; un Duc de Guise en France, un Cromwel en Angleterre. La multitude se remuë presque toujours à l'aveugle. Le crime des mouvemens populaires ne tombe que sur celui qui les cause ; & dans ces sortes de convulsions publiques (si j'ose m'exprimer ainsi) où les plus honnêtes gens se trouvent souvent engagés par crainte, ou par d'autres nécessités inévitables, on peut quelque-fois être forcé de commettre des crimes, & conserver toute son innocence.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, qu'il faut attribuer l'injustice qu'on fait au caractère des Anglois, à la fausse idée qu'on prend d'eux dans l'histoire ; pourquoi ne juge-t-on pas aussi mal des François, eux qui de mon aveu n'y sont pas représentés avantageusement ? Si c'est un François qui me fait cette objection, je lui répondrai d'abord, qu'il est peut-être un peu la dupe de sa vanité, lors qu'il s'imagine que tous les étrangers ont de lui
une

une aussi avantageuse idée qu'il en a lui-même. Mais il est aisé d'ailleurs de satisfaire à cette difficulté, & ma réponse servira même à confirmer mon opinion.

J'avouë donc, que quelque préjugé qu'on pût former au desavantage des François sur la lecture de leur histoire, on n'a pas absolument d'eux les fâcheuses idées que cette lecture peut inspirer. Cela vient de ce que le fond de leur caractère est comme de la plupart des Etrangers. Ils sont au milieu de l'Europe, & cette situation les expose à être visités continuellement par les voyageurs. On les voit, on les fréquente, on reconnoît qu'à la légèreté & à la vanité près, ils sont d'un caractère aimable. On leur rend justice. Les Anglois n'ont pas le même avantage. Ils sont séparés du continent par une mer dangereuse. On voyage rarement chés eux, on ne les connoît point assés. On demeure donc sur leur compte dans le préjugé historique, & sur une trompeuse apparence on se fait d'eux un portrait qui ne leur ressemble pas. Pour m'expliquer en un mot, c'est en Angleterre qu'il faut venir prendre le droit de juger des Anglois. C'est là que je les ai reconnus humains, affables, généreux, capables de tous les sentimens qui font les bons naturels & les grandes ames.

Les

Les honnêtes gens d'Angleterre sont tels que je souhaite que soient mes enfans & toutes les personnes qui me sont chères : Pour ce qui regarde les Dames, je trouve que celles qui sont aimables, dont le nombre est très-grand, le sont infiniment plus qu'en nul autre país du monde ; & si je ne sçavois d'où j'amenois autre-fois ma chère Selima, je m'imaginerois que cette chère épouse étoit née en Angleterre.

Je m'apperçois que mes digressions sont longues. C'est un défaut de ma vieillesse. Je veux mériter le pardon du lecteur par le récit d'un événement, qui ne lui causera point d'ennui. La veille de nôtre départ de Tumbridge étoit un jour de Bal. Nous y étions allés avec un Gentilhomme Suédois, d'un mérite extraordinaire, qui se nommoit le Baron de Spalding. C'étoit une connoissance que le Marquis avoit faite à Londres, & dont je l'avois félicité. Tandis qu'ils étoient tous deux dans la chaleur de la danse, on vint avertir le Baron, qu'une Dame demandoit à lui parler à la porte. Il sortit aussi-tôt que cela fut possible, & ne revint point. Une demi-heure après il nous envoya son laquais avec un billet pour le Marquis, par lequel il nous prioit, si nous étions toujours résolus de partir le lendemain au matin, de ne pas

Tome V.

E

nous

nous retirer chés nous sans passer à son logis. Il n'étoit pas loin du nôtre, nous y allâmes vers minuit. Nous n'y trouvâmes point le Baron; mais bien un second billet de sa main, par lequel il nous faisoit ses excuses d'avoir demandé nôtre visite & de n'avoir pû l'attendre. Il conjuroit le Marquis par l'amitié qu'ils s'étoient jurée, de ne point partir de Tumbridge qu'il n'eût en l'honneur de le voir. Les procédés mistérieux ne m'ont jamais plû; cependant connoissant la sagesse de Mr. de Spalding, je suspendis le jugement que j'en aurois pû faire. Le lendemain matin nous reçûmes de lui un nouveau billet, qui étoit une pressante invitation d'aller dîner chés lui. Y étant allés nous le trouvâmes qui nous attendoit avec un homme que nous ne connoissions point, & une jeune Dame de dix-huit ou dix-neuf ans, qui nous parut belle comme un Ange. Il étoit dans un transport de joye qui se lisoit dans ses yeux. Vous me voyez le plus content des hommes, nous dit-il, j'en étois hier le plus malheureux. Voici, ajouta-t-il, en nous montrant la jeune Dame, celle qui causoit hier ma peine, & qui va faire maintenant tout le bonheur de ma vie. Nous lui marquâmes quelque envie d'en apprendre davantage, il nous raconta ce qui suit.

En

En voyageant en France j'étois arrivé, nous dit-il, à Marseille, je balançois si je ne m'embarquerois point pour l'Italie. Comme j'étois dans l'hôtellerie, une Dame se fit amener à moi avec une bourse à la main, dans laquelle elle me pressa honnêtement de mettre quelques pièces d'argent par aumône. Je lui demandai, à quel usage elle destinoit cette charité? Elle me dit, que c'étoit pour subvenir aux frais du voyage d'une pauvre jeune Angloise, qui se trouvoit sans bien & sans suport à Marseille, & qui vouloit absolument retourner en Angleterre. Cela piqua ma curiosité. Je priai la Dame de m'apprendre ce que c'étoit que cette Angloise, & comment étant si jeune elle se trouvoit seule à Marseille. Elle me raconta qu'elle y étoit depuis plusieurs années; Qu'un vaisseau Anglois, sur lequel elle étoit avec sa mère, ayant été pris par un Corsaire François, la mère & la fille étoient tombées en partage au Capitaine qui étoit un Marseillois; qu'il avoit pris tant de soin de l'une & de l'autre, qu'elles avoient peu senti la perte de leur liberté: mais que ce bon Patron étant venu à mourir, & leur ayant laissé de quoi vivre honnêtement, elles avoient eu des démêlés avec l'héritier principal, qui prétendoit que le mort n'avoit pu

E 2 dispo.

disposer de ce qu'il leur avoit donné ; qu'ayant plus de crédit que deux pauvres étrangères , il s'étoit mis en possession de ce qui leur appartenoit , & les avoit reduites à la dernière misère ; que la mère en étoit morte d'affliction tout récemment ; que la fille se voyant privée de toute consolation , étoit résoluë de retourner dans sa patrie , & que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Marseille s'unissoient dans le dessein de lui faire une somme considérable , qui pût la mettre en état de faire le voyage avec douceur , & sous la conduite de quelques personnes d'honneur , qu'on chargeroit de cette commission. Cette hîstoire me toucha assés pour me faire souhaiter de connoître cette malheureuse étrangère. Je mis deux écus dans la bourse. J'affectai ainsi de ne pas paroître trop liberal pour prévenir le soupçon de mon dessein. Je m'informai de sa demeure : on me dit que depuis la mort de sa mère , une Dame l'avoit retirée chés elle par charité. Je conçus qu'il me seroit difficile de m'introduire dans cette maison. Cependant comme je sçai parfaitement la langue Angloise , je résolus de m'y présenter sous la qualité d'un Anglois qui s'intéressoit au malheur d'une personne de son païs. Je fus reçu de bonne grace avec ce titre. Je vis la char-

mante

mante personne qui est à mes côtés , car c'est elle-même que vous voyez , ajouta le Baron , je l'adorai au premier moment que je la vis. Je la priai de m'expliquer ses peines , & de me dire comment je pourrois me rendre propre à les adoucir. Sa manière généreuse de répondre acheva de me rendre passionné. Je lui jurai dans le fond de mon cœur un respect éternel. Cependant je pris le dessein de ne lui en rien témoigner. Je lui promis seulement mes services ; & pour commencer à lui en rendre de réels , je m'informai de ce que c'étoit que le lâche , qui en avoit si mal usé avec elle ; son crédit ne m'effraya point : je pris des avis sur les moyens de l'attaquer , je lui intentai un procès en forme , résolu de le pousser jusqu'au Conseil du Roi , s'il étoit plus heureux que moi dans les tribunaux inférieurs. Le Ciel se mit du côté de l'innocence , nous eûmes une pleine victoire , & Mademoiselle Perry fut remise en possession de tout ce qu'elle avoit injustement perdu. Je lui demandai ensuite , si elle pensoit toujours à retourner en Angleterre. Elle me fit connoître que c'étoit son dessein. Je lui offris de l'y conduire moi-même sous prétexte que mon dessein étoit d'y voyager ; car je ne lui avois point caché que j'étois Suédois , & pour

ménager sa délicatesse , je priai la Dame qui lui avoit donné une retraite de consentir , à nous tenir compagnie. Elle avoit conçu tant d'amitié pour Mademoiselle Perry , qu'elle accepta cette proposition avec joye. Nous quittâmes Marseille , nous traversâmes la France , & nous touchâmes enfin le port de Londres après une route des plus heureuses. Je n'avois pas fait pendant ce tems - là la moindre ouverture de mes sentimens à Mademoiselle Perry ; mon respect & l'assiduité de mes soins m'avoient servi seuls d'interprètes. Je ne lui avois pas même demandé , quelle étoit la situation de ses affaires à Londres. Cependant je pris la liberté de m'informer d'elle , où elle vouloit se faire conduire , & s'il me seroit permis de la revoir quelque - fois. Elle me dit avec une franchise charmante , que sa fortune étoit dérangée ; que son Père , qui avoit été un des plus riches négocians de Bristol , s'étoit trouvé contraint par diverses pertes d'abandonner le commerce & de se retirer avec le reste de ses biens ; qu'il s'étoit embarqué pour le Levant avec sa famille , dans l'espérance d'y réparer le désordre de ses affaires : mais qu'ayant été attaqué par le Marseillois , il avoit péri en se défendant , de sorte que cet infortuné voyage lui avoit coûté

coûté la perte de son père, de sa mère, & de toutes ses espérances. Qu'il lui restoit une tante à Londres, chés laquelle elle se promettoit de trouver un azile, & que c'étoit à sa maison qu'elle alloit se faire mener. Je pris le soin de l'y conduire moi-même. Mais quel fut son étonnement & son affliction, en apprenant que cette tante étoit morte depuis deux ans, & qu'il lui restoit par conséquent moins de protection encore en Angleterre qu'elle n'en auroit trouvé à Marseille; je crus pouvoir lui proposer en ce triste état ce que je n'avois osé jusqu'alors. Je lui offris ma bourse jusqu'à ce qu'elle eût le tems d'écrire à ses parens à Bristol, & de mettre ordre à ses affaires. Elle n'écouta point volontiers ma proposition. Dites plutôt, Monsieur, que je ne fus pas long-tems à l'accepter, interrompit Mademoiselle Perry; & ne vous ôtez point la gloire de votre générosité; comme vous avez déjà fait en cachant l'excessive dépense, où vous engagea le procès de Marseille, & celle que vous fîtes en nous défrayant malgré nous sur la route. Je me charge, continua-t-elle, de finir le récit de notre aventure, car je prévois que votre modestie vous fera renoncer au caractère d'Historien fidèle.

Mademoiselle Perry prit donc la parole

au lieu du Baron , & poursuivit ainsi son histoire. Il est vrai , que je fis d'abord quelque difficulté d'accepter les offres de Mr. le Baron. Je n'avois déjà que trop de confusion des peines & de la dépense où sa compassion pour mes malheurs l'avoient engagé ; mais ses instances continues & le conseil de Madame Doublet (c'étoit le nom de la Dame de Marseille , qui les avoit accompagnés) me firent résoudre à lui avoir encore cette obligation. Il loua pour cette Dame & pour moi un appartement fort propre , il le meubla avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à l'état de ma fortune , il me donna une femme de chambre & deux domestiques ; enfin il me mit dans une abondance , que je n'avois connue que les premières années de ma vie. Madame Doublet , qui est une femme fort sage , n'approuvoit point cette excessive libéralité. Quelles sont ses vûes , me disoit-elle , que prétend-il par cette dépense ? s'il n'a dessein que de vous rendre service , un peu plus de modération conviendrait davantage. Nous pourrions vivre honnêtement à moins de frais : que je crains , ajouta-t-elle , qu'il n'y ait du poison caché sous ce beau dehors , & que Mr. de Spalding n'en veuille à vôtre innocence ! Ce discours me déplût. J'avois

J'avois remarqué tant d'honneur & de modestie dans la conduite & les sentimens de Mr. le Baron, que je ne pouvois le soupçonner d'une lâcheté. Cependant j'avois peine à me rendre raison à moi-même des excès de sa générosité. Est-ce compassion, disois-je, est-ce amour? Il ne s'est jamais expliqué sur ses motifs. Il en use avec moi comme il feroit avec une sœur chérie. Il est impossible que je devine les principes qui le font agir. Madame Doublet observoit ses moindres actions : il vous aime, me disoit-elle quelque-fois, j'en suis sûre, voyez ses regards timides, sa façon d'agir tendre & respectueuse, cette crainte de se rendre trop familier; ce n'est point là le langage de l'indifférence. Il seroit plus libre avec vous, si l'amour ne le tenoit pas dans cette réserve! mais quelle apparence, répondois-je, qu'il ait pour moi les sentimens que vous dites! puisqu'il ne m'en a jamais témoigné la moindre chose? C'est-ce qui me le fait craindre, reprenoit-elle, j'appréhende ses intentions. On ne cache point si soigneusement ce qu'on peut découvrir sans honte ou sans reproche.

Cependant Mr. le Baron me donnoit sans-cesse de nouvelles marques de sa générosité, tantôt c'étoit un présent con-

fidérable, qu'il trouvoit toujours quelque moyen adroit de faire recevoir, tantôt c'étoient des fêtes & des parties de plaisir; il faisoit tout d'un air désintéressé, & sans affectation. Ses visites même quoique fréquentes ne l'étoient pas assés pour donner lieu à la médifance; & il prenoit soin de ne me les rendre que dans les tems, où il étoit assuré, que Madame Doublet se trouvoit avec moi. Des manières si nobles & si charmantes ne pouvoient manquer de me toucher jusqu'au fond du cœur. Je ne regardois Mr. de Spalding qu'avec admiration. J'ai souhaité cent fois, non d'être assés heureuse pour faire naître son amour, je sentoie trop la distance qu'il y avoit de lui à moi; mais d'être née avec tout ce qu'il falloit pour lui plaire, pour élever sa fortune, & pour le rendre heureux. Je ne pouvois entrer dans les défiances de Madame Doublet. Je ne trouvois dans mon cœur que des sentimens d'estime & de reconnoissance, & souvent plus de trouble & de tristesse que je n'en laissois paroître. Pendant ce tems-là j'avois écrit à Bristol, pour y découvrir ce qui me restoit de Parens. Il s'y en trouvoit encore quelques-uns, mais si éloignés que j'avois peu de secours à attendre d'eux. Madame Doublet qui

vît

vit ma tristesse, m'offrit de me reconduire avec elle à Marseille, & de m'y donner pour toute ma vie une retraite dans sa maison. J'aurois peut-être pris ce parti, si je n'avois point eu d'autre inquiétude que celle de ma fortune; je tenois à l'Angleterre par d'autres liens. Le sentiment des bontés de Mr. de Spalding occupoit entièrement mon cœur. Je m'affligeois de ne pouvoir rien pour les reconnoître; je me flattois même quelquefois, que mon absence l'avoit chagriné; & quoique je n'osasse m'arrêter à cette pensée, je sentoient qu'elle faisoit toute la douceur de ma vie. Il arriva qu'un jeune homme de mon voisinage, qui m'avoit vuë passer souvent vis-à-vis de sa porte, prit pour moi une si vive inclination qu'elle lui fit naître l'envie de m'épouser; il avoit un bien honnête, & il pouvoit disposer de lui. Il s'adressa à Madame Doublet, que tout le monde prenoit pour ma mère, & lui ayant expliqué sans détour les sentimens qu'il avoit pour moi, il demanda d'elle son consentement pour me voir. Madame Doublet m'aporta cette nouvelle avec joye. C'en étoit une dans le fond fort avantageuse pour une fille telle que moi, qui ne subsistoit que par les liberalités d'autrui. Cependant je n'en fus point touchée. Mr. le

Baron m'étant venu voir dans le tems que nous étions occupés de cet entretien, je craignis que Madame Doublet ne lui en fit l'ouverture, & je me sentis tremblante sans savoir pourquoi : elle lui en parla néanmoins, croyant que cette affaire ne devoit point être cachée à une personne à qui nous avions tant d'obligation. J'étois pâle & interdite pendant le récit ; il l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Lors qu'elle eut cessé de parler & de relever les avantages qu'il y avoit pour moi dans ce parti, il répondit d'un air assés froid, que personne ne s'interessant plus que lui à mon bonheur, il se réjouissoit sincèrement de cet effet extraordinaire de mon mérite ; que c'étoit à moi-même à me consulter dans cette occasion, & que quelque résolution que je pussè prendre, il estimeroit très-heureux celui que je rendrois le maître de mon cœur & de ma personne. Il fit tomber ensuite la conversation sur un autre sujet : elle fut courte & sa visite aussi. Il se retira sur le prétexte d'une affaire pressante.

Je ne veux point cacher ici, ajouta alors Mademoiselle Perry en adressant la parole au Baron, ce que je n'ai point encore eu l'occasion de vous raconter à vous-même. Votre retraite & le discours que vous aviez tenu à Madame Doublet furent

furent un coup mortel pour moi. J'entrai seule dans mon cabinet, mes larmes se firent bientôt un passage malgré moi, & je m'abandonnai aux plaintes les plus douloureuses. O Ciel! m'écriai-je, se peut-il rien de plus étrange que ma fortune! par où ai-je mérité que le sort me traite si cruellement? J'ai été malheureuse avant que de pouvoir connoître ce que c'est que de devenir criminelle; j'ai perdu mon père, & ma mère, mes biens & la liberté; j'ai vu mon honneur & ma vie en péril, dans une region étrangère, au pouvoir d'un Corsaire; j'ai souffert plus de chagrins que je ne puis compter de jours dans toute ma vie, & toutes mes infortunes passées n'étoient rien en comparaison de celle où je retombe. Quoi? j'aurai connu le plus aimable de tous les hommes, j'en aurai été traitée avec une douceur, & une générosité sans exemple; je me serai flattée qu'il entroit un peu de tendresse dans ses soins; je lui aurai donné toute la mienne, & je passerai à ses yeux dans les bras d'un autre, sans qu'il paroisse même s'apercevoir de mes peines! Hélas! demandois-je d'être aimée de lui? je découvre trop bien le peu que je vau; mais si la compassion a pu le toucher autrefois en ma faveur, pour quoi en manque-t-il aujourd'hui pour le

plus cruel de tous mes maux ? m'a-t-il crû assés insensible pour n'être pas touchée de ses bienfaits ? s'il est généreux , pour-quoi me croit-il incapable de l'être ? ou s'il a de mon cœur l'opinion que je ne mérite que trop qu'il en ait , pourquoi ne me plaint-il pas lorsqu'il me cause des peines plus insupportables , que celles dont il m'a délivrée. Je demeurai dans ce trouble pendant quatre jours. Je puis dire même qu'il augmenta beaucoup par l'absence de Mr. le Baron , qui laissa passer tout ce tems sans me voir & sans me donner de ses nouvelles. Enfin je le vis venir au cinquième ; son air étoit aussi froid & plus embarrassé que la dernière fois qu'il m'avoit quittée. M'ayant trouvée avec Madame Doublet , il demanda la liberté de m'entretenir un moment sans témoins. Elle ne fut pas plutôt éloignée qu'il se jeta à ses genoux. Il prit une de mes mains qu'il baïsa quelque-tems sans parler , & je ne pensai pas même à la retirer dans la surprise où son action me jeta. Je vois , Madame , me dit-il , qu'il n'est plus tems de se taire. J'ai eu besoin d'une force infinie pour me faire cette violence depuis le premier moment que je vous ai connue à Marseille , & plus encore depuis trois mois que nous sommes en Angleterre ; mais tout mon respect

respect cede à la crainte que vous m'avez donnée de vous perdre. Là-dessus Mr. le Baron me fit un récit passionné de toutes les peines qu'un trop long silence lui avoit causées, il me dit, qu'il s'étoit retenu par deux motifs : l'un étoit la crainte que ses services ne me parussent intéressés, & l'autre le respect qu'il devoit à son oncle qui lui tenoit lieu de père, parce que n'ayant jamais eu que des vûes légitimes, il n'auroit osé me proposer de m'épouser sans son aveu; que son oncle étant actuellement Résident pour le Roi de Suède à Paris, il y avoit déjà deux mois qu'il lui avoit écrit pour ménager son consentement; que quoiqu'il en eût reçu des réponses honnêtes, elles étoient si peu concluantes, qu'il n'avoit osé en prendre droit de me faire encore l'ouverture de ses sentimens; mais que le dessein où étoit Madame Doublet de me marier l'avoit si fort allarmé, qu'il avoit pris la poste après m'avoir quittée la dernière fois; qu'il s'étoit rendu à Paris avec une diligence extraordinaire; qu'il y avoit vû son oncle, & qu'il en avoit obtenu après beaucoup de difficultés, si-non l'entière liberté de m'offrir sa main, du moins celle de m'ouvrir son cœur & de travailler à gagner mon estime; que son oncle avoit été si touché

de

de la conduite soumise qu'il avoit tenue à son égard , qu'il ne doutoit point d'en obtenir un consentement plus absolu , que c'étoit donc de moi que le succès de son amour dépendoit , & qu'il attendoit de ma bouche en tremblant la décision de sa félicité.

Je fus si frappée de ce que j'avois entendu , continua Mademoiselle Perry , que je demeurai long-tems sans rien répondre. Je trouvai tant de noblesse & de vraie grandeur dans tous les procédés de Mr. de Spalding , que toute occupée d'admiration j'oubliai pour quelques momens les intérêts de mon cœur. Cet excellent naturel dans le respect qu'il portoit à son oncle , cette bonté excessive de descendre ainsi jusqu'à moi , cette franchise à m'expliquer si naturellement ses dispositions , tout cela joint au souvenir toujours présent de ses autres faveurs , fit sur moi une impression que je ne pus pas soutenir : je me mis à répandre une abondance de larmes. Trop généreux ami , lui dis-je , modérez cet excès de bonté pour une malheureuse qui n'en est pas digne. Vous oubliez qui je suis : songez que c'est cette infortunée que vous avez rachetée des fers à Marseille , que vous avez sauvée à Londres de l'extrémité de la misère , & qui ne doit

doit se regarder que comme vôtre servante ou vôtre esclave. Je ne respire que par vous, & je suis bien éloignée sans doute de vous disputer le moindre droit sur ce qui vous appartient si justement. Mais je dois arrêter cette prodigue effusion de bienfaits, lorsque vous n'y mettez pas de bornes. Contentez-vous de m'avoir fait ce que je suis, vous perdriez trop de ce que vous êtes en faisant pour moi davantage. Je ne vous défavoüerai pas, que je suis glorieuse & contente de l'ouverture que vous m'avez faite. Oui, j'ai souhaité d'être aimée de vous. Votre froideur à la proposition, que Madame Doublet vous fit de mon mariage, me pénétra d'une vive douleur; mais je deviens trop heureuse aujourd'hui pour m'en plaindre. Je le suis plus que je ne l'ai souhaité, & ce que je viens d'entendre me suffit pour l'être toute ma vie. Mr. le Baron n'écouta pas mon discours avec tranquillité: Il prétendit que le nom d'excess convenoit moins à ses bienfaits qu'à ma reconnoissance; si je l'en eusse crû, je lui aurois accordé qu'il m'éroit redevable, pour avoir donné à sa générosité une occasion de s'exercer. Il répondit à l'objection de l'inégalité par des raisons que son amour lui firent paroître très-fortes, & le mien, car il ne faut plus en faire

faire mystère, m'empêcha de lui en faire sentir la faiblesse. Il fut si pressant, qu'il n'eut pas de peine à se faire obéir d'un cœur, qui étoit depuis long-tems tout à lui. J'acceptai les premiers vœux de son amour, & je lui fis les miens sans autre restriction que celle, que la volonté de son oncle y pourroit mettre. Je le priai de faire entrer Madame Doublet dans notre confiance; elle me tenoit lieu de mère par sa tendresse & par ses soins, je desirois d'être approuvée d'elle, sans compter le plaisir que je me faisois de la guérir des injustes soupçons qu'elle avoit toujours eu de mon cher bienfaiteur.

Tous les jours, qui ont succédé à cet heureux éclaircissement, ont été tranquilles & pleins d'agréments pour moi. Mr. le Baron me combloit des marques de son estime & de son affection, tandis qu'il agissoit fortement auprès de son oncle par des lettres continuelles, où il le pressoit de donner le dernier consentement à notre bonheur. Lorsque la saison des eaux fut arrivée, il me conseilla de venir les prendre à Tumbridge; il me loua une maison commode à quelque distance de celle qu'il prit pour lui-même. J'en suis peu sortie, mais il m'y est venu voir souvent, sa vûe me tient lieu de tout. Hier sur les dix heures du soir

soir un inconnu vint frapper à ma porte. Il dit au domestique qui la lui ouvrit, qu'ayant à parler à Mr. le Baron de Spalding, & l'ayant cherché inutilement à sa maison, son valet l'avoit envoyé chés moi comme au lieu, où il se trouvoit le plus ordinairement. J'entendis ce discours de ma chambre, & étant bien assurée, que Mr. le Baron ne se retireroit point sans m'avoir souhaité le bon soir, je fis dire à cet étranger, qu'il pouvoit l'attendre chés moi. Il entra. Je le reconnus pour un Suédois. Je lui demandai s'il demuroit en Angleterre. Il me répondit naturellement qu'il ne faisoit que d'y arriver, qu'il étoit l'Intendant de Mr. De . . . oncle du Baron de Spalding, & qu'il avoit à lui parler pour des affaires d'importance. Madame Doublet, qui s'imagina quelque chose du sujet de cette députation, eut tant d'impatience d'en avertir Mr. le Baron, qu'elle se fit conduire elle-même à la salle du bal où elle se douta qu'il devoit être : elle nous l'amena. Il reconnut l'Intendant de son oncle, & se retira à l'écart pour l'entretenir. Un moment après il revint à nous, les yeux baignés de larmes. Je suis perdu, me dit-il, l'esprit de mon oncle est entièrement changé au sujet de nôtre mariage. Il me fait dire, qu'il me défend abso-

absolument d'y penser. Sa douleur étoit si vive, que loin de m'affliger moi-même comme j'en avois tant de raison, je fis mes efforts pour le consoler. Je lui répondis, que rien du moins ne pouvoit m'ôter son cœur, que c'étoit l'unique bien dont je fusse jalouse; que son oncle avoit raison de s'opposer à une alliance si peu proportionnée, que je n'étois que trop heureuse d'en avoir eu pour quelques tems l'espérance, & cent autres choses de cette nature, qui loin de le consoler paroissent augmenter son affliction. Il demanda une plume & de l'encre avant que de retourner chés lui, & il vous pria par un billet, nous dit Mademoiselle Perry, de passer à sa maison pour vous y raconter son malheur & vous demander conseil comme à ses meilleurs amis. Cependant l'Intendant de son oncle qui le suivit, n'eut pas le courage de le voir long-tems dans cette violente situation: il lui découvrit, lorsqu'il fut de retour à sa maison, que tout ce qu'il avoit fait par l'ordre de son oncle n'étoit qu'une feinte & un jeu; que Mr. le Résident étoit lui-même en Angleterre, qu'il seroit le lendemain à Tumbridge; qu'il l'avoit envoyé d'avance pour nous annoncer qu'il ne pouvoit consentir à notre mariage, mais que l'air dont il l'avoit chargé de
cette

cette commission, & le dessein qu'il avoit de nous venir voir sans être attendu, le rendoit presque certain que ses intentions ne s'accordoient point avec ses ordres. Ces nouvelles & sur-tout l'arrivée de Mr. le Résident en Angleterre firent prendre à Mr. de Spalding une meilleure opinion de nos affaires. Il revint sur le champ à ma maison après s'être excusé à vous de son absence par un autre billet qu'il laissa chés lui. Il me trouva dans un abattement incroyable, mais vous vous figurez aisément, qu'il dura peu lorsqu'il m'eut appris ce qu'il venoit d'entendre. Nous admirâmes le changement inespéré de nôtre fortune, & je commençai à croire, que je n'étois pas haïe du Ciel, puisqu'il me destinoit à une si parfaite félicité. Mr. le Résident est arrivé ce matin. Nous ne l'avons pas plutôt sçu, que nous nous sommes rendus à la maison qu'il occupe. Je n'ai pas crû blesser la bienséance en me laissant conduire par celui que je regarde déjà comme mon époux. Il est entré le premier dans la chambre de son oncle. Je suis demeurée dans l'antichambre. Il a plaidé sans doute éloquemment nôtre cause; car j'ai vû Mr. le Résident venir au devant de moi un quart-d'heure après, me tendre la main tendrement & me
combl

comblent des plus honnêtes caresses. Nous ferons liés bientôt, m'a-t-il dit, par des nœuds plus étroits que ceux de l'estime; je souhaite, - Madame, que mon neveu puisse contribuer à votre bonheur, comme il a su me persuader, que vous êtes seule capable de faire le sien. Il a désiré néanmoins, ajouta Mademoiselle Perry, que pour prévenir tous les reproches d'imprudence & de précipitation, nous lui donnions des preuves de la vérité de notre aventure de Marseille, de l'honnêteté de ma conduite, & de l'avantage que j'ai d'être d'une famille qui tient à quantité de personnes de distinction. Il nous est si aisé de le satisfaire là-dessus, que le retardement ne sauroit être long; ainsi nous sommes à la fin de nos peines, nous dit-elle agréablement, & si Mr. de Spalding est aussi content que moi, il a eu raison de vous dire qu'il l'est infiniment. Elle acheva ainsi son histoire, nous y primes toute la part que deux si aimables amans méritoient, nous dinâmes avec eux, & nous remîmes notre départ au lendemain.

Cependant si nous quittâmes Tumbridge ce fut pour le revoir bientôt. Etant partis le matin pour Londres, nous nous arrêtâmes pour dîner dans un Bourg, qui est environ la moitié du chemin.

Nous

Nous vîmes arriver en descendant à l'auberge, un carrosse à six chevaux, suivi de plusieurs personnes à cheval, avec toutes les apparences d'un équipage de distinction. Comme nous étions encore à la porte, nous nous avançâmes pour offrir la main à deux Dames, qui sortirent du carrosse & qui n'avoient point d'hommes avec elles. L'une étoit déjà avancée en âge; nous scûmes que c'étoit la vieille Duchesse de Marlborough; l'autre étoit sa petite-fille Mylady Diane Spencer. Nous nous retirâmes après les avoir conduites civilement à la chambre où elles devoient dîner: mais la Duchesse ayant considéré attentivement le Marquis, le trouva sans doute d'une physionomie agréable. Elle se fit informer qui nous étions; nos valets, qui n'avoient point d'ordre de se taire, déclarèrent le nom & la qualité du Marquis; nous reçûmes aussi-tôt une députation des Dames, pour nous inviter de nous joindre avec elles à dîner. Nous allâmes les saluer sur le champ. La Duchesse fit mille civilités au Marquis. Elle lui dit, qu'elle avoit connu Mr. le Duc son père dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre, qu'elle avoit admiré son mérite, & qu'elle étoit charmée de n'en appercevoir pas moins dans le fils. Elle nous demanda

demanda si nous allions à Tumbridge, ou si nous en étions de retour, & elle témoigna du chagrin d'apprendre que nous nous en retournions à Londres. Le Marquis, qui étoit d'un caractère sensible & naturel, parut prendre un peu trop de goût à ses caresses & à ses flatteries. Elle s'en apperçut & en femme habile elle le tourna si bien, qu'elle lui fit promettre de reprendre le chemin de Tumbridge avec elle. Je ne fus nullement satisfait de cette résolution, cependant je n'eus garde de donner au Marquis le déplaisir de se voir contredire en public. Nous montâmes avec les Dames dans leur carrosse, & l'on fut surpris à Tumbridge de nous voir reparoître au soir sur le Walk. Je ne pûs m'empêcher de témoigner mon mécontentement au Marquis, & d'appeler nôtre retour une faute de jeunesse. Il s'excusa sur les instances de la Duchesse, & sur la crainte qu'il avoit eu de la désobliger par un refus incivil. Telles sont, lui dis-je, les idées de la plupart des jeunes gens. Ils s'imaginent que leur honneur est intéressé à ne refuser rien aux Dames. De là ce nombre infini de fautes, dans lesquelles ils se précipitent par un excès de considération pour elles. Je ne condamne point, continuai-je, une complaisance raisonnable que leurs charmes

mes s'attirent naturellement, & dont on ne peut se dispenser sans brutalité ; mais de se porter aveuglément à tout ce qu'une femme désire par la seule raison qu'elle est d'un sexe aimable, auquel on craint de déplaire, c'est une foiblesse qui déshonore le nôtre. Il y a des manières de refuser, qui font perdre au refus ce qu'il a de dur & d'offençant par lui-même : la politesse consiste proprement dans l'art d'accorder ou de refuser avec grace, car dans la société humaine tous les discours & toutes les actions se réduisent presque à ces deux choses. La plupart se trompent dans l'idée qu'ils se forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politesse à la bonne grace des actions & à la disposition extérieure du corps & des manières : c'est une erreur. L'essence de la politesse consiste dans le sentiment de l'ame & dans les termes par lesquels il s'exprime. Un Paralitique peut être souverainement poli, tandis qu'un maître à danser ne sera qu'un homme grossier & brutal. Comptez donc, mon cher Marquis, ajoutai-je, qu'avec un tour d'expressions honnête & naturel, vous résisterez, si vous voulez, aux plus grandes importunités, sans offenser l'importun qui les fait. La Duchesse de Marlborough ne vous a pas forcé de la suivre à Tum-

Tome V.

F

bridge :

bridge ; elle vous a pressé seulement par ses prières ; c'étoit à vous à lui faire appercevoir civilement plus de force dans les raisons que vous aviez d'y résister , qu'elle ne prétendoit d'en mettre dans ses instances.

Nous eussions été quittes à bon marché , si cette rencontre de la Duchesse n'eût point eu d'autre suite que nôtre retour à Tumbridge ; mais comme elle aime excessivement le jeu , je prévis que le Marquis , à qui elle ne permettoit pas de s'éloigner un moment d'elle , s'y laisseroit engager infailliblement ; c'étoit néanmoins une passion vers laquelle je ne lui avois jamais vû de panchant Je tâchai par quelques avis de lui en inspirer de l'horreur ; il se flatoit lui-même d'être assez précautionné contre le danger , cependant il s'y précipita comme j'avois prévu. Il est vrai , qu'il fut favorisé d'abord par la fortune : elle ne l'abandonna pas un moment pendant les trois premiers jours. Il n'osa point me communiquer ses succès la première fois , car j'avois tâché de lui donner autant d'éloignement pour le gain du jeu que pour ses pertes. Je sçus qu'il avoit remporté ce soir - là environ cent guinées ; mais en ayant gagné le lendemain plus de cinq cent , le transport de sa joye lui fit trahir son secret.

cret. Il entra vers minuit dans ma chambre avec son chapeau plein de guinées, & il le répandit sur le plancher d'un air satisfait. Cinq cens quinze guinées aujourd'hui, dit-il en riant, & hier cent douze, c'est, si je ne me trompe, six cens vingt-sept. Il me regarda ensuite pour attendre ma réponse. J'étois à lire dans ma chaise, je ne levai mes yeux de dessus mon livre que pour lui dire froidement; vous riez, Monsieur, vous nagez dans la joye, & le malheureux que vous avez dépouillé, se livre peut-être à l'heure qu'il est aux blasphêmes & au désespoir. Il y auroit peu d'honnêtes gens qui vous enviaissent un tel bonheur. Cette courte morale le rendit sérieux. Il ramassa néanmoins son argent, & s'étant approché de moi il me dit, qu'il n'avoit pû trouver de bonnes raisons pour se dispenser de jouer, que la Duchesse de M. & toute la compagnie l'en avoit prié; qu'il avoit crû devoir se rendre par honneur autant que par complaisance. Je sçai, lui dis-je, qu'il y a des occasions dans lesquelles un homme tel que vous ne peut se défendre de lier une partie de jeu. L'usage le demande, & l'usage est quelque-fois le tyran de la sagesse; mais il me semble qu'il y a des règles en jouant dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La

première & la plus nécessaire est de savoir se borner dans le gain comme dans la perte. Il est également contraire aux loix du devoir de perdre & de gagner trop. Une perte excessive altère vòtre fortune & vòtre humeur ; un gain immodéré fait le même tort à celui qui perd en jouant contre vous. Le jeu est un exercice cruel : il blesse également le victorieux & le vaincu ; l'un par le mal qu'il cause, & l'autre par celui qu'il reçoit. Une seconde règle qui ne convient guères moins au caractère d'un honnête homme, c'est l'égalité d'ame dans les faveurs & dans les disgraces de la fortune. Un joueur qui ne se possède plus après avoir perdu ou gagné cinquens guinées m'inspire du mépris, sa lâcheté me fait pitié. Il estime donc une somme d'argent plus que son repos & son honneur. Il l'aîmoit donc avec toutes les ardeurs de l'avarice, puisqu'il devient furieux après l'avoir perduë ; ou bien il le désirait avec une avidité criminelle, puisqu'il ressent cette joye déréglée de l'avoir acquise. Le Marquis gagna encore le lendemain une somme considérable. Il m'en parla le soir avec plus de modération qu'il n'avoit fait la veille, mais son bonheur expira avec ce jour-là, car il perdit les jours suivans tout ce qu'il avoit gagné. Quoi-

Quoiqu'il parût peu touché de sa perte, je m'apperçus qu'elle avoit refroidi son ardeur pour le jeu. Il me proposa même de quitter Tumbridge, pour éviter de perdre davantage. J'en pris occasion de lui reprocher, que c'étoit donc le gain qui l'avoit attaché, puisqu'il perdoit le courage avec la fortune. Non, Monsieur, lui dis-je; il faut demeurer encore quelques jours à Tumbridge & continuer de jouer, comme vous avez fait jusqu'ici; mais il faut que vous vous souveniez en même tems des deux règles, que je vous ai données pour le jeu, & que vous tâchiez de les pratiquer. C'est ainsi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité. La fortune ne lui fut pas plus favorable les autres jours; il perdit environ cent cinquante guinées; mais je crus, qu'il avoit gagné beaucoup par l'impression que cette aventure fit sur lui. Nous vîmes peu Mr. le Baron de Spalding & Mlle. Perry. Ils partirent pour Londres deux jours après nôtre retour à Tumbridge. Nous eûmes le plaisir de les rejoindre, & de les trouver mariés six semaines après, lorsque nous eûmes fini un petit voyage que je jugeai à propos de faire faire au Marquis. Nous les retrouvâmes plus heureux que jamais, comme je le rapporterai plus bas, par de nouveaux avantages dont le Ciel récompensa leur vertu.



LIVRE SECOND.

LE voyage dont je parle fut celui de quelques provinces d'Angleterre. Il ne suffisoit pas pour prendre une parfaite connoissance des Anglois de les avoir vûs dans leur capitale ; nous visitâmes toutes les parties meridionales de l'Isle en commençant par Rye. C'est un petit port, qui n'a rien de considérable que de servir de passage à ceux, qui veulent arriver en France par Dieppe. Nous vîmes de là les débris de Winchelsei qui en est à deux lieuës. Cette ville qui n'est plus aujourd'hui qu'un tas de mazes paroît avoir été autrefois considérable. Le pavé des anciennes ruës subsiste encore. Elles étoient régulières & fort longues. Nous allâmes le même jour à Battel. Ce lieu est célèbre en Angleterre par la victoire qui assûra la conquête de cette Isle à Guillaume le Conquerant. Il y éleva une Abbaïe, dont tous les bâtimens sont encore entiers, & servent

servent de demeure à un Gentilhomme. Tel a été le sort de tous les Monastères après la Réformation. Nous parcourumes ensuite les côtes de la mer, qui sont charmantes dans cette partie de la Province de Suffex. Hastling, Born, Lewis, sont de petites villes agréables & bien peuplées. On nous fit remarquer sur les Dunes de Suffex le grand nombre & la beauté des moutons, qui s'y engraisissent d'une herbe excellente, & qui passent pour les plus délicats d'Angleterre. On prend sur les mêmes Dunes aux environs de Born une espèce d'oiseaux, que les Anglois appellent *Whitewar*, qui ne le cèdent en rien à nos Ortolans. La manière de les prendre est singulière. Ces oiseaux qui voltigent en grand nombre sur les Dunes, craignent la vûe des nuées, sur tout dans les beaux jours; & lorsqu'ils apperçoivent la moindre diminution de lumière par le passage d'une nuée au-dessus de leurs têtes, ils se cachent dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Les Bergers font exprès des trous qu'on voit à chaque pas, & par le moyen d'un lacet qu'ils mettent à l'entrée, ils prennent une multitude de ces petites bêtes. Chichester est une ville Episcopale. La Cathédrale est belle & pleine d'anciennes tombes & de monumens,

numens , tels que nous en vîmes dans la fuite un grand nombre à Salisbury , à Wells , à Bristol & dans la plûpart des villes d'Angleterre ; mais les descriptions feroient ennuyeuses , & par consequent peu convenables à ces Mémoires. Je n'ai pas même dessein d'entrer dans le détail de toutes les Villes que nous visitâmes. Ce pourroit être la matière d'un ouvrage particulier , si le peu de tems qui me reste à vivre me permet de l'entreprendre.

Nous vîmes à Chichester la belle maison de l'Evêque. Ce Prélat , qui se nomme Mr. Edouard Wadington , nous ayant apperçûs dans sa cour , s'empressa de nous venir montrer lui-même ses appartemens & ses jardins , & lorsque nous nous préparions à le quitter , il nous engagea par ses instances à dîner avec lui. Nous eûmes à table la compagnie de son épouse & de ses filles , qui nous parurent d'une sagesse & d'une modestie digne du sang Episcopal. Pour lui c'est son mérite qui l'a élevé à cette dignité. On m'a dit , qu'il en est de même de tous les autres Evêques de l'Eglise Anglicane , la brigue & la faveur ont peu de part aux Elections , le Roi se fait un honneur de choisir les sujets les plus dignes , sans égard pour la naissance : de sorte que les digni-

dignités Ecclésiastiques font toujours la recompense de la doctrine & de la vertu. Cette conduite des Anglois n'est pas imitée par tous leurs voisins.

Standstead & Goodwood font deux belles maisons que nous visitâmes entre Chichester & Portsmouth. La première appartient à Mylord Scarborough, & l'autre au Duc de Richemont. Les Seigneurs Anglois ont moins de magnificence dans leurs Hôtels de Londres que dans ce qu'ils appellent leurs *Countri Seats*, c'est-à-dire, leurs maisons de Province. Elles sont ordinairement dans leur principale terre, ils n'épargnent rien pour les embellir. Nous en vîmes un grand nombre dans nôtre voyage, telles que celle de Mylord Pembroke à Wilton proche de Salisbury, celle de Mylord Leyminton à Down Hasband proche de celles du Duc de Bolton à Hackwood proche de Basingstoke, de Mylord Weymouth à Longlate proche de du Duc de Beaufort à Badminton auprès de Bath, & une infinité d'autres, soit aux environs de Londres, soit dans les Provinces éloignées. C'est là qu'ils se retirent dans la belle saison, ou lorsqu'il leur arrive d'être las ou mécontents de la Cour. Les particuliers mêmes qui s'enrichissent, comme rien n'est plus commun en Angleterre,

tâchent d'acquérir un bien de campagne pour y bâtir une maison, qu'ils appellent leur *Seat* & leur *Estate*. Le fond de leurs revenus consiste en actions dans les diverses Compagnies de Commerce; de sorte que vous y voyez un nombre infini de personnes qui sont riches, de cinq, six, & sept mille livres sterling de rente ou davantage, & qui ne possèdent pas un pied de terre hors l'enceinte de leur maison de campagne. Les Parcs des Seigneurs sont vastes pour l'ordinaire, mais ils ne les environnent point de murs de briques ou d'autres pierres comme c'est l'usage en France: ce ne sont que des palissades qui suffisent à peine pour arrêter le gibier. Les bêtes fauves y foisonnent, sur tout les Biches, les Cerfs, & les Chevreuils; on les engraisse avec soin, & soit le climat du pais, soit la nourriture qu'on leur fait prendre, elles y sont d'un goût excellent. Aussi les mange-t-on plus communément qu'en France, où cette sorte de viande est fade, & ne peut être mangée qu'avec beaucoup d'affaisonnemens.

Nous continuâmes notre route vers Portsmouth; c'est un des principaux ports d'Angleterre, qui n'est séparé de l'Isle de Whigt que par un détroit de deux lieus, & l'espace qui est entre deux
forme

forme une vaste retraite pour les vaisseaux. Nous passâmes à Southampton & de là à Winchester & à Salisbury. Les deux dernières villes nous arrêterent quelques jours. Nous vîmes à Winchester un magnifique château commencé par le Roi Charles II. & demeuré imparfait. On nous montra dans une grande salle, qui est voisine & qui sert aux assemblées de justice, la célèbre table qui donna le nom à l'Ordre des anciens Chevaliers de la table ronde. Je ne pus avoir d'autre preuve de la réalité de ce fait que la tradition populaire. La table est ronde comme le porte son nom : elle est clouée contre le mur quoiqu'elle soit grande & pesante. On lit dessus au long des bords, différens noms en vieux caractères, qu'on prétend être ceux des premiers Chevaliers. Winchester est une assez jolie ville. Quoiqu'il semble en sortant de Londres qu'on ne doive point s'attendre à voir ailleurs d'aussi charmantes femmes, que celles qu'on a vû dans cette capitale, on est surpris de ne pas trouver une seule petite ville de Province qui n'en présente un grand nombre. La politesse même & le bon goût des choses ne sont pas des vertus étrangères dans ces lieux éloignés. Il y a des assemblées, de danse & de jeu, où tous les honnêtes gens se rendent

régulièrement à certains jours. Nous y assistâmes à Winchester : on nous y reçut avec mille égards de civilité. Nous éprouvâmes la même chose dans toutes les villes de quelque nom pendant le reste de nôtre voyage. Salisbury est plus grand que Winchester. On nous y fit remarquer beaucoup de restes curieux de l'antiquité. Wilton, qui est la maison de Mylord Pembrok dont j'ai déjà parlé, en pourroit fournir seul un volume. C'est une des plus curieuses collections de marbres, de statues antiques & de peintures, que j'aie vû dans tous mes voyages. Blandford & Dorchester sont deux bonnes villes. Nous vîmes à deux milles de celle-ci un ancien Amphithéâtre des Romains qui s'est fort bien conservé. Un peu plus loin sur le haut d'une montagne est un reste de champ Romain, que le peuple du païs nommé *Maiden Castel*. Il s'en trouve de semblables en plusieurs endroits d'Angleterre. L'on prétend même que toutes les villes, dont les noms finissent en *Chester* comme *Dorchester*, *Winchester*, &c. tirent de là leur origine, le mot de *Chester* venant affés naturellement de *Castrum*. On voit encore aux environs de *Dorchester* une quantité de tombeaux, sur lesquels on ne s'accorde point ; les uns prétendant qu'ils sont Romains ;

Romains ; les autres , Saxons ou Danois ; ce font de grands tas de terre , dont la figure est ronde , & qui font à peu de distance les uns des autres. On en a ouvert plusieurs en différens tems ; on y a trouvé des ossemens & quelque - fois des armes. Les Anglois les appellent Barrows. Comme l'Angleterre a été dans tous les tems un théâtre de guerres sanglantes , il y a peu de campagnes , où l'on ne trouve des monumens de camps & de batailles. Weymouth , qui est un petit port de mer , n'étant qu'à quatre ou cinq milles , nous y allâmes pour passer de là dans l'Isle de Portland. Le corps de l'Isle est éloigné de la côte environ trois milles : elle est extrêmement haute & escarpée de tous côtés , excepté vers l'Angleterre , où elle s'abaisse assés pour former une petite plaine. On aborde là dans une misérable ville composée de cent maisons pauvres & mal - bâties. Un peu plus haut sur le penchant de la montagne est un petit village , qui contient vingt maisons : toutes les autres parties de l'Isle sont désertes : elle a sept milles de tour. Il n'y a ni arbres ni buissons , mais elle est couverte d'herbe semblable à celle des Dunes de Suffex. Comme la seule propriété du lieu est de produire les plus belles pierres d'Angleterre ,

il y a quantité de carrières où l'on travaille fans-cessé. Elles se tirent au profit des propriétaires , excepté que le Roi prend trois sols sur chaque tonne. Il a lui-même une carrière qu'on appelle King's-Carrer, ou la carrière du Roi. Il fait pénétrer différentes couches de mauvaises pierres pour parvenir jusqu'aux plus belles. Nous y trouvâmes quantité de coquillages pétrifiés. A l'Oüest de l'Isle est une maison avec deux tours, sur lesquelles on allume la nuit des flambeaux, pour la sûreté des vaisseaux, qui ne peuvent s'en approcher sans péril.

Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact. Nous nous rendîmes à Excester par Abbotsbury, Bridport, Assinister, & Hunnyton : Excester est une des meilleures villes d'Angleterre. Elle est grande, belle & bien peuplée. Le commerce y est florissant, quoiqu'elle soit à quelque distance de la mer, la rivière qui y passe est assés forte pour porter de larges barques jusqu'à Topsham, qui n'est éloigné que de cinq milles, & où les vaisseaux peuvent aborder. Nous visitâmes toutes les manufactures & les curiosités de Topsham & d'Excester, & après nous être un peu répandus dans la campagne, pour y voir le château de Poderam & quelques autres belles maisons, nous pri-

mes

mes le chemin de Plymouth par Newton , Bushel & par Totness. Cette dernière place nous plut extrêmement par la netteté de ses rues & la propreté de ses maisons, qui sont toutes couvertes d'ardoises. Nous arrivâmes enfin à Plymouth.

Ce fameux port est à l'extrémité de Devonshire: nous n'eûmes pas besoin de moins de huit jours pour en observer les diverses beautés. La ville en elle-même n'a rien d'extraordinaire, mais ses trois ports, sa citadelle, ses magasins, ses arsenaux, le Dok; c'est-à-dire, le lieu où se construisent les vaisseaux, le quartier des officiers de mer &c. sont autant de choses qui méritent l'attention des voyageurs. Il y a auprès de Plymouth une ville, nommée *Stanehouse*, qui n'est peuplée que de pauvres François Réfugiés. Ils y vivent doucement par la générosité d'un Gentilhomme Anglois, nommé Mr. Hedgecombe, à qui ce lieu appartient. Il n'exige presque rien d'eux pour le loyer des maisons, & l'on m'a dit, qu'il les soulage par ses continuelles libéralités. Sa maison n'en est point éloignée: elle est dans une des plus belles situations d'Angleterre. Nous allâmes à l'assemblée & au bal à Plymouth, comme nous avions fait dans toutes les autres villes. Nous y trouvions par tout
les

les mêmes coutumes ; car il y a beaucoup d'uniformité dans les manières des Anglois.

Il nous restoit à parcourir la Province de Cornwall , pour avoir pénétré jusqu'au fond de cette partie Occidentale de l'Angleterre. Le Marquis ne paroïsoit pas disposé à aller plus loin. Il me pressoit même souvent de reprendre la route de Londres ; & quoiqu'il ne m'en apportât nulle raison , je découvrois aisément celle qui lui faisoit souhaiter nôtre retour. L'image de ma nièce le suivoit sans - cesse. Les plaisirs de Tumbridge & les distractions du voyage l'avoient si peu guéri , qu'il n'en étoit ni moins rêveur ni moins mélancolique. Je parle du moins des momens où il étoit seul , car il prenoit assés sur lui-même , pour éviter de paroître triste en public ; mais à moi qui le connoissois par une si longue habitude , il ne m'échappoit rien de ses moindres mouvemens ; & j'appercevois sa tristesse à la violente même qu'il se faisoit pour la déguiser. Cependant j'affectois de le croire tranquille ; toute mon attention étoit à le tenir sans - cesse occupé , soit de plaisir , soit de lectures , & de conversations. Je le pressai si fortement d'entrer en Cornwall , qu'il ne pût refuser de me suivre. Nous en visitâmes toutes les parties en commençant par Loo jusqu'à

qu'à Truro, Falmouth & Landsend. C'est un païs qui n'a rien de la beauté des autres Provinces d'Angleterre; ses mines de cuivre & d'étain font le seul avantage qu'il ait de la nature: on sçait qu'elles fournissent le plus bel étain de l'Europe. Nous descendîmes dans plusieurs mines pour en admirer les richesses. L'étain dans la mine n'a rien qui frappe extraordinairement. Ce sont des pierres communes, à peu près de la couleur de nos pierres à détacher les habits: mais les mines de cuivre, sur tout celles que nous vîmes auprès de Tavistock, nous causèrent de l'admiration. Les veines du métal étoient aussi brillantes que l'or, & sembloient n'avoir pas besoin d'être fondues pour devenir plus pures. Nous ne nous lassions point d'observer ces ouvrages de la nature; & pour me servir des termes de Mr. de Fontenelle, nous fûmes charmés de la prendre ainsi sur le fait. Nous revînmes par *Lidford* & *Killington*, d'où nous prîmes nôtre chemin vers *Somersetshire* par Tavistock, Lidford, Bidifort, & Barnestable, qui est une des plus agréables villes du païs. Nous continuâmes de voir Taunton, Bridgewater, Wells, & Glassembury, & nous nous rendîmes enfin à Bristol. Le lecteur s'apperçoit bien que j'omets à dessein

dessein les remarques que nous fîmes dans toutes les villes que je viens de nommer. Elles ne satisferoient que des Antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelque étonnement de ce qu'un país si agreable & si rempli de choses curieuses est négligé par les voyageurs.

Il tarδοit extrêmement au Marquis d'être arrivé à Bristol, parce que c'étoit nous rapprocher de Londres. Son impatience & ses agitations me touchoient de pitié. Enfin malgré la résolution que j'avois prise de ne pas lui parler de sa tristesse, je lui dis un jour ; Qu'avez-vous donc ? pourquoi cette humeur sombre qui vous rend si différent de vous-même ? vous n'agiriez pas avec moi plus froidement & avec plus de reserve, si j'étois un inconnu, ou du moins un homme qui vous fût indifférent. Il me répondit sur le champ, & d'un ton qui me fit juger que sa réponse étoit préparée ; En vérité, Monsieur, votre étonnement m'en cause plus que je ne sçaurois dire. Vous me demandez ce qui me rend triste, comme si vous pouviez l'ignorer ; mais je consens à vous l'apprendre, puisque vous faites semblant de ne le pas sçavoir. J'ai deux raisons d'être triste, qui sont bien justes : l'une est le doute où je suis de la santé de Memiscès,

cès, pour qui vous sçavez que j'ai la plus tendre amitié ; l'autre qui ne m'afflige guères moins, est vôtre propre indifférence pour l'état où il peut être. Je ne reconnois point la cette bonté d'ame que vous m'avez tant prêchée, & je ne vois pas trop bien le fond que je puis faire sur vos assurances d'amitié, lorsque vous en manquez pour vôtre propre neveu. Le Marquis avoit assurément dessein de m'embarasser par ce reproche. Je le reconnus à son air ; mais il fut fort surpris de voir sa harangue produire un effet tout contraire. Effectivement je la trouvai si aimable & si bien tournée, que je ne pus m'empêcher de l'embrasser aussi-tôt. Je lui dis d'un visage riant, que quelque injustes & quelque mal-fondées que fussent les deux causes de sa tristesse, j'avois trouvé beaucoup de plaisir à les entendre ; qu'elles étoient pour moi une nouvelle preuve de la bonté de son naturel, & qu'elles méritoient bien que je prisse la peine de me justifier : qu'il devoit donc être sans inquiétude pour Memiscès, parce-qu'il étoit sans doute hors de danger ; que la raison que j'avois de le croire me disculpoit de l'indifférence dont il m'accusoit ; que c'étoit le soin que j'avois eu d'écrire à ma fille avant mon départ de Londres, pour la
prier

prier de me donner de ses nouvelles au moindre péril de Memiscés , & l'ordre que j'avois laissé à Scoti , qui étoit demeuré à Londres avec le gros de nôtre bagage , de m'envoyer sur le champ toutes les lettres qu'il recevroit pour moi ; que lui ayant écrit de tems en tems , pour lui apprendre les villes où nous devions passer , j'aurois reçu infailliblement des nouvelles de lui s'il en avoit eu à m'envoyer. Vous voyez donc , lui dis - je , que je ne suis pas coupable & que vous l'êtes un peu de m'avoir accusé , nous fîmes la paix aisément. Il devint tranquille sur ma parole , & je le vis reprendre la gayeté ordinaire de son humeur.

Mais par une bizarrerie incroyable de mon étoile , sa joye devint la cause de ma tristesse , ou pour m'exprimer plus juste , elle me fit appercevoir que j'étois moins tranquille que je ne croyois l'être. J'avois jugé de moi jusqu'alors par comparaison. La mélancolie du Marquis aiant paru depuis nôtre départ de Londres plus visiblement que la mienne , je m'étois flatté d'avoir retrouvé mon repos , sur cette seule raison , qu'il ne paroissoit pas que je fusse aussi troublé que lui. Cependant lorsqu'il eut repris son humeur enjouée & ses manières badines , je ne sentis que trop

trop par l'impossibilité où j'étois d'y prendre goût, que mon cœur n'étoit pas encore remis de ses agitations. Je recommençai à juger de son état par une triste comparaison de mon abattement avec la nouvelle vivacité du Marquis. La honte d'apercevoir cette continuation de ma foiblesse redoubla encore mon affliction. Je devins morne & pensif jusqu'à en perdre l'appetit. Le Marquis ne tarda point à le remarquer. Il m'en fit la guerre à son tour ; mais voyant que j'étois trop sérieux pour goûter une raillerie, il s'emploia avec toute la tendresse de son cœur pour me consoler. Il fit mille efforts pour tirer de moi le secret de mes douleurs. S'il eût été d'un autre âge, je n'aurois pas balancé à lui faire cette confidence, car rien n'est si violent que d'être affligé sans oser communiquer ses peines. Sa jeunesse, mon âge, & plus encore la pensée que j'aurois peut-être à combattre un jour, son inclination pour ma nièce, me défendirent contre toutes les instances. J'eus recours à mes armes ordinaires, c'est-à-dire, à mes réflexions au souvenir de mon épouse & à tous les lieux communs de l'honneur & de la vertu.

Nous demeurâmes peu de jours à Bristol, pendant lesquels je ne laissai pas de prendre une belle idée de cette ville. Elle
tient

tient le premier rang en Angleterre après Londres. Je ne la trouvai guères moins grande que Rouën. Le commerce y est florissant; elle n'a pas néanmoins la commodité d'une grande rivière. Celle qui y coule se décharge à deux ou trois milles de là dans la Saverne; & quoiqu'elle puisse recevoir des vaisseaux de cinq ou six cens tonneaux avec la marée, ils demeurent presque à sec lorsque la mer se retire. Les ruës de Bristol sont belles, la grande place qu'on appelle Queens-square est magnifique. La salle publique des Marchands est une des plus belles choses que j'aie vû en ce genre: l'inscription qui est sur le frontispice m'a paru exprimer heureusement de quelle source part l'ardeur infatigable des Marchands. Elle est prise de la première Ode d'Horace. La voici.

Indocilis pauperiem pati.

Il y a aux environs de Bristol de fort belles maisons de campagne, que nous n'oubliâmes pas de visiter, non plus que le puits d'eau chaude & minerale, qui est dans un fauxbourg de la ville, & qui commençoit alors à s'accréditer. Il n'y a pas d'apparence néanmoins, que ce puits atteigne jamais à la réputation de ceux

ceux de Bath, où nous allâmes en for-
tant de Bristol. Bath n'en est éloigné que
de dix ou douze milles. C'est une petite
ville si l'on ne considère que l'étendue de
ses murs, mais quand on a observé le
nombre de ses habitans, & sur tout ce-
lui des personnes du dehors, qui vien-
nent y prendre les eaux dans toutes les
saisons, on la regarde comme une des
plus agréables & des plus belles villes
d'Angleterre. On y comptoit au tems
que nous y arrivâmes environ huit mille
étrangers. Les maisons s'y loient com-
me à Tumbridge, c'est-à-dire chèrement;
l'on y garde aussi à peu près le même
ordre dans les promenades, le jeu, le
tems des repas, les spectacles & les bals.
Plusieurs personnes de qualité nous de-
mandèrent, lequel nous goûtions plus
de Bath ou de Tumbridge. Je ne ba-
lançai point à me déclarer pour Tum-
bridge. Il y a peut-être plus de magni-
ficence & plus de commodité à Bath, mais
rien n'égale à mon gré la gayeté & les
agréemens de Tumbridge.

Nôtre dessein étant assés bien rempli
par le long tour que nous venions de
faire, nous ne pensâmes plus qu'à nous
rapprocher de Londres. Nous ne tinmes
pas néanmoins de route assurée, nous
informant à chaque pas de ce qu'il y
avoit

avoit de rare & de curieux à droite & à gauche. Nous ne manquâmes point de visiter la fameuse Université d'Oxford, & contre l'ordinaire des voyageurs nous trouvâmes après l'avoir vûë, qu'elle surpassoit l'idée qu'on nous en avoit fait prendre à Londres, quoiqu'elle eût suffi pour exciter nôtre curiosité. Rien n'approche en effet de la beauté, de l'ordre, & du revenu de ses Colléges. C'est là que les Muses ne se plaignent point de la pauvreté; mais j'ai remarqué, que ce n'est peut-être pas un avantage pour Oxford qu'elles y soient si fort à leur aise. Elles s'endorment dans l'abondance, je veux dire, que parmi tant de personnes qui ont de riches prébendes dans les Colléges, il y en a très-peu qui s'appliquent à l'étude. Les bons livres qui nous viennent d'Angleterre sortent rarement d'Oxford: ils viennent de Londres, & quoique ceux qui les composent ayent pour la plûpart quelque degré dans cette Université ils ne sont point du nombre de ceux qui sont payés largement pour y faire leur résidence.

Il nous restoit à voir auprès d'Oxford la belle maison du Duc de Marlborough, qu'on appelle *Blenheim*, du nom de la bataille de Hochstet ou de Blenheim, qui lui acquit tant de gloire. C'est une
des

des plus belles maisons de l'Europe. Elle fut bâtie aux frais du Public par un ordre particulier du Parlement, qui voulut éterniser la reconnoissance de la patrie pour les services de ce grand Général. De Blenheim nous reprîmes par Windsor, c'est une maison royale. Nous n'oublîames point Hamptoncourt ni Kensington, ni quantité d'autres belles maisons. Il s'en présenta de tous côtes sur la route; enfin nous revîmes les tours de Londres après un voyage de deux mois, où nous avions goûté beaucoup de satisfaction. Comme nous avions toujours été dans nôtre chaise, nous nous trouvâmes si peu fatigués, que le lendemain nous fûmes en état de paroître en Public. Nous rendîmes visite à tous nos amis, & nous nous fîmes informer de tout ce qui étoit arrivé à Londres pendant nôtre absence.

La paix n'y régnoit pas encore. La Cour, le Parlement, & le Peuple avoit leurs inquiétudes : on continuoit de craindre à la Cour les suites de la revolte d'Ecosse. Les Comtes de Marshall & Southesk s'y étoient rendus plus redoutables que jamais par la jonction de toutes leurs troupes. On apprenoit tous les jours qu'ils faisoient de nouveaux progrès, & que partie par force, partie par adresse, ils avoient enlevé quantité de places

Tome V.

G

aux

aux troupes Royales. Le Parlement étoit divisé sur un point qui paroissoit d'une importance générale pour toute la nation : il s'agissoit de la durée de leurs Assemblées. Les uns vouloient qu'elles fussent septennales, d'autres en plus grand nombre, & suivant l'opinion commune Jacobites en secret, demandoient qu'elles continuassent d'être triennales. La chaleur avec laquelle on prenoit parti pour & contre faisoit craindre un éclat dangereux. On ne se ménageoit ni dans les termes ni dans les actions, & plusieurs Seigneurs s'étoient expliqués si brusquement en pleine Chambre, qu'on ne pouvoit bien juger de leurs intentions secrètes. Le peuple de son côté se livroit à toutes les alarmes que les divisions des Grands ne manquent point de causer à la multitude. Le parti des Jacobites étoit si fort à Londres, qu'ils s'assembloient quelquefois dans les ruës en grand nombre, & dans un transport de zèle pour le Prétendant, ils crioient : Vive la haute Eglise, le Duc d'Ormond, & le légitime héritier de la couronne. On envoyoit inutilement des gardes pour les dissiper ; ils s'apercevoient assés que le Gouvernement les ménageoit, & cette opinion les rendoit plus téméraires. Je ne doute point, que s'ils eussent trouvé un chef résolu, ils n'eussent

n'eussent jetté la Cour dans un extrême embarras. Nous fûmes témoins de leur hardiesse dans une entreprise fort difficile. Le Brigadier Mackintosh étoit renfermé dans la Tour de Londres avec un grand nombre d'autres rebelles, qui avoient été pris en Ecosse, & à Preston. Leurs amis ayant appris, qu'ils devoient être jugés au premier jour, résolurent de tout entreprendre pour les délivrer. Ils gagnèrent pour cela deux sentinelles, qui promirent de favoriser leur évasion, moyennant la somme de cinq cens guinées, dont ils reçurent une partie par avance. Mais ces traîtres en avertirent la veille le Secrétaire d'Etat. La garde de la Tour fut changée & redoublée; & pour finir cette affaire, on résolut de procéder le lendemain au jugement des criminels. Les partisans de Mackintosh voyant, qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, prirent une résolution désespérée. Ils s'attroupèrent pendant la nuit aux environs de la Tour: on n'a pas sçu, comment ils avoient communiqué leur dessein aux prisonniers assés juste pour agir de concert; mais sur les onze heures du soir le Geolier étant allé trouver le Brigadier Mackintosh & les principaux qui mangeoient avec lui dans une salle basse, pour les faire retirer chacun dans leur chambre,

ils se faïsirent de lui & de son domestique qui avoit les clefs ; ils blessèrent même ce dernier , & lui aiant enlevé ses clefs ils allèrent ouvrir les portes à quarante autres prisonniers , les exhortant à se sauver & à se défendre. Le Brigadier ouvrit ensuite la porte de la rue , força la garde avec le secours de ceux qui étoient aux environs pour le soutenir , & s'enfuit avec quatorze de ses complices. Les quarante profitèrent mal de cette occasion de liberté. Ils n'avoient pas été prévenus sur ce qui devoit arriver. L'incertitude de ce qu'ils avoient à faire les ayant arrêtés un moment pour délibérer , un Guichetier eut la présence d'esprit de fermer la porte en dedans , pendant que Mackintosh & ses compagnons étoient aux mains dehors avec les gardes. J'ai dit , que nous fûmes témoins de cet événement , parce qu'ayant été invités à souper par un de nos amis , qui demouroit auprès de Tower-hill , nous vîmes le combat des fenêtres de sa maison. Un autre chef des rebelles , nommé Mr. Forster , s'étoit aussi sauvé quelques jours auparavant des prisons de Newgate. Cependant tous ces troubles s'appaisèrent environ trois semaines après par les nouvelles inespérées qu'on apporta d'Ecosse. Le Colonel Chomondley venant d'Edimbourg assûra , que
la

la rebellion tendoit à sa fin, qu'un grand nombre de Gentilshommes Ecoffois révoltés s'étoient embarqués pour passer en Suède, & que les chefs même se voyant sans ressource, parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de guerre, avoient pris la route de France sur un vaisseau parti des Isles de l'Oüest. En effet, on reçut au bout de quelques jours des avis certains, que les Comtes de Marshall & de Southesk, le Marquis de Tullibardine, le Vicomte de Killieck & environ trente autres chefs des rebelles avoient mis pied à terre sur les côtes de France. Toute la ville de Londres entra dans l'ordre à cette nouvelle : on n'y entendit plus parler de différence de parti. Nous admirâmes le genie de la populace Angloise, que le moindre événement soulève ou rend tranquile. Le Roi ayant communiqué à son Parlement le dessein qu'il avoit de profiter de cette tranquillité, pour faire un voyage dans ses Etats d'Allemagne, nous prîmes la résolution de quitter aussi l'Angleterre au tems de son départ.

Entre les amis que nous avions vû depuis nôtre retour à Londres, on s'imagîne bien que nous n'avons pas oublié Mr. & Madame de Spalding. Ils s'étoient mariés après avoir donné à Mr.

le Résident la satisfaction qu'il avoit exigé. Pour lui, il étoit retourné à Paris immédiatement après le mariage : ce qui l'avoit privé de la vûe d'un événement des plus agréables & des plus avantageux pour son neveu. Ce fut Mr. de Spalding, qui nous le raconta en présence de son épouse dès le premier moment de notre visite. C'est la coutume de Londres d'annoncer dans les nouvelles publiques le mariage de toutes les personnes qui sont au-dessus du commun. Le Gazetier ne consulte pas même là-dessus les parties intéressées. Il est informé sans doute par les Ministres de chaque paroisse de ce qui doit se faire dans leurs Eglises. Le mariage de Mr. le Baron de Spalding fit donc un Article de la gazette, & non seulement on y ajouta le nom de son épouse, mais encore son aventure de Marseille, & la plupart des circonstances de son bonheur. Mr. Perry, père de cette Dame, n'étoit pas mort comme tout le monde l'avoit crû. Il étoit à Londres depuis plus de dix ans, c'est-à-dire, environ depuis le tems de son infortune de Marseille. Ayant été blessé & laissé pour mort par le Corsaire, il avoit trouvé de la compassion dans un matelot à l'aide d'une somme d'argent, qu'il lui avoit mis entre les mains, & s'étant adroitement caché

caché par son secours, il avoit évité la mort & la captivité. Il s'étoit fait guérir ensuite secrètement à Marseille. Sa femme & sa fille étoient pendant ce tems-là au pouvoir du Corsaire, qui en usa généreusement avec elles. Mr. Perry se procura le moyen de voir son épouse; mais étant dépourvu de tout, il ne pût rien entreprendre pour sa liberté. Comme sa situation n'étoit pas tout-à-fait malheureuse dans la maison du Corsaire, il convint avec elle, qu'il l'y laisseroit sous la protection de la providence, & qu'il retourneroit en Angleterre pour y trouver du remède à sa misère. Sa fille étoit trop jeune pour être mise dans le secret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoitre dans cet état à Bristol; il y avoit changé de nom, & s'étant bientôt fait connoître de quelques Marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du Commerce, il avoit trouvé si heureusement à s'employer en qualité de Facteur & de Commissionnaire, qu'en peu d'années il se vit dans les mains des sommes considérables. Il profita habilement de ce commencement de fortune, en un mot, il n'acquit guères moins de richesses en dix ans, qu'il n'en avoit perdu par tous ses malheurs. L'unique reproche, dont on pouvoit le charger,

étoit d'avoir laissé passer tant de tems sans donner de ses nouvelles à son épouse. Il s'excusoit sur la difficulté qu'il y auroit eu de le faire sans que le Corsaire en eût eu connoissance, & par conséquent sans rendre la rançon de sa femme plus précieuse & plus difficile. D'ailleurs il étoit bien-aise de prendre assés de tems pour se mettre tout-à-fait dans l'abondance, & pour offrir ensuite tout d'un coup à son épouse & à sa fille une fortune d'autant plus douce qu'elles ne s'y feroient point attenduës. Telles furent ses raisons; mais quoi qu'il en pût être, il ne vit point le nom & les aventures de Mademoiselle Perry dans la gazette sans y reconnoître sa fille. Il découvrit bientôt le lieu de sa demeure, & s'étant présenté à elle, rien ne pût être plus agréable pour cette vertueuse personne que de retrouver son père. Mr. le Baron de Spalding eut presque autant de sujet qu'elle d'être satisfait de cet heureux retour de fortune. Ce n'étoit plus une fille malheureuse & sans biens, dont il devenoit l'époux, c'étoit une personne presque aussi riche que lui, & qui possédoit tout ce qui peut rendre une femme aimable aux yeux d'un honnête homme. Nous entretenmes une liaison étroite avec cet heureux couple pendant le reste de nôtre séjour à Londres.

Le

Le Marquis m'ayant fait souvenir , que nous devions une visite à Madame la Duchesse de Marlborough , nous la lui fîmes à son hôtel , où elle étoit revenue de Tumbridge. Elle nous pria de lui rendre compte de tout ce que nous avions remarqué dans nôtre voyage , & sur tout dans sa belle maison de Btenheim. Une question , qu'elle me fit , lorsque je m'y attendois le moins , me causa le dernier embarras. A propos, Monsieur, me dit-elle , on m'a dit , que vous pourriez peut-être m'apprendre quelque chose de Myladi R . . . qui a disparu depuis quatre mois. On assure , qu'elle vous entretint en secret cinq ou six jours avant son évasion. Vous découvrit elle quelque chose de ce qu'elle alloit devenir ? Je fis un effort pour assurer ma contenance. Je ne suis pas mieux informé que le public , lui répondis je , des desseins de cette Dame , ni de la situation de ses affaires. Je l'ai connue si peu de tems , qu'il n'y a pas d'apparence , qu'elle m'ait choisi pour ses confidences. Cependant , reprit la Duchesse , Mylord R . . . en a quelque soupçon ; il s'est même donné du mouvement pour en découvrir davantage. Je l'ai vû fort animé contre vous , continua-t-elle , & je doute , s'il est tout-à-fait revenu de l'opinion que vous avez eu

part à la fuite de son épouse. Les opinions sont libres, lui dis-je, mais elles sont injustes quand elles sont sans fondement. Je m'étonne, que Mylord R . . ne revienne point de ses soupçons, puisque vous me dites, Madame, qu'il a fait des recherches qui devoient me justifier dans son esprit. Je tâchai ainsi de tenir le milieu entre la vérité & le mensonge pour sortir d'embarras. Ce personnage me coûta extrêmement, mais il réussit bien. La Duchesse me dit quelques jours après, qu'elle avoit vu Mylord R . . . & qu'elle l'avoit détrompé entièrement sur mon sujet. Je n'avois rien découvert au Marquis de ce qui m'étoit arrivé avec l'épouse de ce Seigneur. Quelques mots qu'il avoit entendu de Scoti à son retour de France, n'avoient pas suffi pour l'en instruire, & sa discrétion l'avoit empêché de m'interroger là-dessus; mais la Duchesse de Marlborough . . . m'ayant parlé si clairement, il me pria le soir de lui apprendre la vérité de cette aventure; je le satisfis sans difficulté. Il saisit cette occasion de me presser de retourner en France pour rendre à Myladi R . . tous les services dont nous serions capables. Je lui promis de partir quand il voudroit, nous y fûmes d'ailleurs déterminés par une lettre que je reçus de ma fille la semaine

maine suivante. Elle m'apprenoit le retour d'Amulem, & l'impatience que toute ma famille avoit de me revoir: nous fixâmes le jour de nôtre départ au 24. de Juin.

Je ne puis finir la relation de nôtre voyage d'Angleterre sans donner place ici à une aventure fort risible dont l'illustre Brissant fut le héros. J'ai déjà dit, qu'il étoit d'une figure prévenante, quoi-qu'un peu effrontée. Il sçavoit se donner des airs de petit Maître & d'Homme à bonnes fortunes, & le Marquis aimant d'ailleurs à le voir mis proprement, il y avoit peu de valets à Londres, qui fussent sur un meilleur pied. Je ne doute point, que ses conquêtes ne se soient étenduës bien loin parmi les grisettes. Cependant il en trouva quelques-unes qui n'eurent point assés de goût pour respecter son mérite. Un soir on m'apporta un billet de lui, par lequel il m'apprenoit qu'il étoit à Newgate. C'est une des prisons de Londres. Il ne me disoit rien de ce qui l'y avoit fait mettre. Il me conjuroit seulement d'avoir pitié de lui, & de le tirer de là promptement. Je résolus néanmoins de l'y laisser toute la nuit, me figurant bien, qu'il n'y étoit pas sans l'avoir mérité, & étant bien-aise d'ailleurs de lui laisser prendre cette

leçon de sagesse, dont il avoit eu besoin plus d'une fois dans sa vie. Le lendemain j'envoyai Scoti pour s'informer de sa conduite & obtenir sa liberté. Il coûta peu pour l'élargir. Scoti nous le ramena, mais dans un état à faire rire un homme mourant. Il étoit sans chapeau & sans Just-au-corps. Sa veste déchirée en plusieurs endroits, sa chemise n'étoit pas plus entière, & ses cheveux qu'il avoit naturellement fort beaux, étoient si mêlés & si dérangés, que cela lui donnoit un air de fou ou de furieux. Je lui dis d'aller s'ajuster mieux, & de nous venir raconter son malheur. Peut-être ne l'auroit-il pas fait fidèlement, mais Scoti, qui s'en étoit informé, nous apprit tout ce qu'il sçavoit. Brissant avoit une maîtresse fort jolie, qu'il avoit cultivée avec beaucoup de soins depuis trois ou quatre mois. Il l'avoit vûe deux jours auparavant pour la préparer à son départ, & pour ménager sa douleur il ne lui avoit appris cette nouvelle qu'avec de grandes précautions. Cette Princesse avoit fait l'inconsolable; cependant pour adoucir autant qu'il étoit possible la rigueur d'une si cruelle séparation, elle lui avoit fait promettre de venir souper le lendemain avec elle. Brissant n'y manqua point. Elle avoit invité avec elle deux

ou

ou trois de ses amies. Ces friponnes avoient formé entre elles le dessein de l'enyvrer & de le dépouiller de tout ce qu'elles trouveroient propre à leur usage. Elles s'y prirent fort bien pour sa montre & sa bourse. Brissant m'a juré, qu'il ne s'apperçut nullement du vol. Comme elles avoient dessein de ne lui rien laisser, elles lui proposèrent de se mettre au lit. Ce n'étoit pas sans doute une proposition nouvelle. Il consentit à tout; mais à peine avoit-il quitté ses habits qu'il s'aperçut, que sa montre lui manquoit. Le vin ne l'empêcha pas d'ouvrir les yeux. Il vit bien-tôt que sa bourse étoit passée aussi en d'autres mains, & ne doutant plus qu'on ne le trompât, il voulut faire le terrible. Les deux amies prétendues de sa maîtresse avoient déjà disparu avec la bourse & la montre. Il se jeta sur sa Princesse, & la maltraita cruellement. Celle-ci se mit d'abord à pleurer, en lui reprochant tendrement l'ingratitude dont il payoit une passion si belle & si constante. Cependant Brissant, qui n'entendoit pas raillerie, lui demandoit sa montre & sa bourse. Elle jura qu'elle ignoroit ce qui s'étoit passé; & que s'il avoit perdu quelque chose, elle étoit trompée elle-même par ses amies, qu'elle avoit prises jusqu'alors pour des person-

nes d'une vertu reconnuë. Le fier Brissant rugissoit de se voir le jouët d'une fille. Il recommença à frapper sa belle & il blessa même son beau visage. Les Archers vinrent au bruit. Ils séparèrent les combattans, & les conduisirent tous deux à la prison. Une autre scène y attendoit le malheureux Brissant. Newgate est une grande prison, qui est toujours remplie d'une multitude de coquins, qu'on n'y renferme pas pour leurs bonnes actions. C'est l'usage du lieu, que les nouveaux-venus fournissent quelque monnoye pour traiter les autres. Brissant se défendit en vain sur ce qu'il ne lui restoit pas un sou. On le menaça de lui ôter son justaucorps, & on se mit en disposition de l'exécuter; il donna des coups, il en reçut. Il fit des prodiges de valeur; mais le nombre l'emporta à la fin, & on nous le mit dans l'état que j'ai rapporté. Il ne pouvoit s'empêcher d'en rire lui-même en nous repetant son Histoire: mais c'étoit un ris fier & d'un Héros irrité, qui gémissoit de ne pouvoir demeurer à Londres assés long-tems pour se vanger. Je ne laissai pas de le rendre sérieux en lui disant, que ces sortes d'exploits nocturnes n'étoient ni du goût du Marquis ni du mien, & qu'aussi-tôt que nous mettrions le pied en France, nous lui donnerions

nerions la liberté de chercher un autre Maître. Je pris quelques mesures pour lui faire retrouver sa bourse & montre, mais ce fut inutilement, comme je l'avois prévu.

LIVRE TROISIÈME.

ETant satisfaits de ce que nous avions vû à Londres & dans les autres parties d'Angleterre, nous ne pensâmes plus qu'à retourner en France. Nos adieux se firent régulièrement. La civilité de nos amis se soutint jusques à la fin, plusieurs s'embarquèrent avec nous, pour nous conduire jusqu'à Gravesend, où nous devions prendre la poste. Ils se firent accompagner de quelques instrumens pour adoucir, nous disoient-ils, le regret qu'ils avoient de nous voir partir: nous trouvâmes à Gravesend un magnifique souper qu'ils avoient envoyé préparer. La meilleure partie de la nuit se passa dans la joye, & un reste fort court à dormir. Enfin nous les quittâmes au matin après mille embrassemens, & nous nous mîmes dans nôtre chaise. Nous fûmes en peu d'heu-

res

res à Cantorberi, où nous dinâmes, & nous arrivâmes à Douvres avant le soir. Le vent se trouva si peu favorable, que nous fûmes obligés d'y passer la nuit, quoique le bâtiment qui devoit nous porter fût prêt par les soins de Scoti, qui étoit parti de Londres avant nous. Le tems étant devenu plus commode, nous nous mîmes en mer le lendemain matin; en un instant nous fûmes éloignés du rivage. Cependant nos yeux y demeuroient encore attachés: Heureuse Isle? dis-je au Marquis, trop heureux habitans, s'ils sentent bien les avantages de leur climat & de leur situation! que leur manque-t-il de ce qui peut rendre la vie agréable & commode? prenons-les du côté de la nature: la chaleur de leurs étés n'est point excessive, ni le froid de leurs hyvers immodéré: leurs terres produisent abondamment ce qui suffit pour leur usage. Ils pourroient se passer des biens de leurs voisins; cependant ils ajoutent à leurs propres biens ce qui se trouve de plus rare & de plus précieux dans tous les autres païs du monde. Il semble, qu'ils aient mis tout l'univers à contribution. Londres est aujourd'hui une espèce de centre, où les richesses du monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce: elles se distribuent avec proportion.

portion dans toutes les parties de l'Isle. Ce n'est point la force ni l'autorité ni la naissance qui réglent cette distribution. Chacun y participe autant qu'il en est capable, & qu'il sçait les attirer vers lui par son industrie, ses soins, & son travail. Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral ? ils ont sçu conserver leur liberté contre toutes les atteintes de la Tirannie. Elle est établie sur des fondemens qui paroissent inébranlables : leurs loix sont sages & d'une explication facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne se rapporte au bien public : & chés eux le bien public n'est point un vain nom qui serve de masque à l'injustice & à la violence de ceux qui ont l'autorité en main : chacun y connoit l'étendue de ses droits : le peuple a les siens, dans lesquels il sçait se conserver, comme les Grands ont leurs bornes, au-delà desquelles ils n'osent rien entreprendre. La Religion n'y est pas moins libre. Les Anglois ont reconnu, que la contrainte est un attentat contre l'esprit de l'Evangile ; ils sçavent, que le cœur des hommes est le domaine de Dieu, que la violence ne produit que des changemens extérieurs, qu'un Culte forcé est un culte sacrilège, qui perd celui qui l'exige & celui qui le rend ; & sur ces principes ils ouvrent leurs Temples à
ceux

ceux qui veulent y entrer ; sans s'irriter lorsqu'on les abandonne. Aussi la vertu ne consiste-t-elle jamais parmi eux en grimaces & en démonstrations affectées. Tout y est solide & répond au caractère de leur génie. Les Catholiques ne leur rendent point assés de justice de ce côté-là : ils s'imaginent fausement , que la Religion est négligée en Angleterre. Mais s'ils sçavoient qu'il n'y a point de país au monde , où le service de l'Eglise se fasse avec plus de décence & de modestie , où les enfans soient élevés plus chrétiennement , où les vices scandaleux soient moins soufferts , où les Vérités de l'Evangile soient prêchées plus solidement , ils reviendroient sans doute de cette opinion. On y a détruit les Abbaïes & les Monastères , vous trouverez peu de Catholiques , qui ne se persuadent là-dessus , que c'étoit pour enrichir le monde des dépouilles de l'Eglise : ils ignorent , que les Anglois y ont substitué des établissemens sans comparaison plus utiles. On ne voit en Angleterre dans les villes & dans les plus simples villages que des hôpitaux pour les malades , des maisons de Charité pour la retraite des pauvres , des asiles pour les Vieillards de l'un & l'autre Sexe , des Ecoles pour l'instruction des Enfans , enfin mille monumens de piété , & de zèle

zèle pour la Religion & la patrie. Quel est l'homme de bon sens, qui ne préférât point ces sages & religieuses fondations à nos Couvents & à nos Monastères, où l'on ne sçait que trop, que la fainéantise & l'inutilité s'honorent du nom de haine du monde & de contemplation des Vérités célestes.

Le Marquis interrompit cette effusion de mon estime pour les Anglois, je gage, me dit-il en riant, que les discours de Mr. l'Evêque de Chichester vous ont rendu Protestant, car tout ce que vous me dites là sent un peu l'esprit de la Réformation. Je suis, lui répondis-je, ce que je crois devoir être en matière de Religion. Ce n'est ni le nom de Catholique ni le nom de Protestant qui me détermine, c'est la connoissance de la Vérité que je crois avoir acquise, il y a long-tems, par la faveur du Ciel & par mes réflexions. Mais fusse-je Evêque Italien, c'est à-dire livré aux plus excessives préventions, je n'aurois pû m'empêcher en voyageant en Angleterre d'ouvrir les yeux sur ce qui s'y présente, & par conséquent de reconnoître ce que j'en ai dit, & ce que je ne craindrai jamais de repeter. Cet entretien dura si long-tems, qu'au lieu des côtes d'Angleterre que nous avions perduës de vûe, nous commençâmes

çâmes à découvrir celles de France : le vent continua d'être favorable , nous arrivâmes en fort peu de tems à Calais. L'impatience du Marquis lui faisoit souhaiter de partir sur le champ ; mais sous prétexte de voir les fortifications de la Ville , je le priai d'y passer le reste du jour & la nuit. J'avois dessein de prendre quelques momens pour méditer sur la conduite que j'allois tenir avec lui. Ce n'est pas que j'eusse différé si tard à y penser , mais le projet même que j'avois formé demandoit que nous ne nous pressassions pas de partir. J'avois d'abord supposé comme une chose nécessaire , que je ne menerois point le Marquis à la terre de ma fille ; s'il n'étoit pas guéri de sa passion pour ma nièce , il étoit du moins accoutumé en quelque sorte à ne la pas voir. C'étoit un commencement de guérison , que je ne voulois pas rendre inutile en le rapprochant d'elle : mais la difficulté étoit d'imaginer des prétextes. Je ne pouvois le mener à Paris : Mr. le Duc son père m'avoit déclaré , qu'il ne souhaitoit pas qu'il y parût avant la fin de nos voyages. Il me vint à l'esprit de le conduire au château que Mr. le Duc avoit auprès de l'Abbaïe , où j'avois passé quelques années dans la retraite. Je lui fis enten-

entendre, qu'étant au milieu de la belle saison il y avoit apparence que nous le trouverions là, & je lui persuadai, que nous ne pouvions pas avec bienséance manquer de lui aller rendre nos respects en rentrant dans le Royaume, après quatre ou cinq mois d'absence. Comme je parlois de l'accompagner il n'eut rien à m'opposer à cette proposition. J'écrivis en sa présence une lettre à ma fille pour lui marquer nôtre retour en France, & j'ordonnai à Scoti de partir en poste pour la lui porter. Mais j'en écrivis une autre en secret à Mr. le Duc, par laquelle, en lui donnant avis de nôtre arrivée, je le priois de se rendre dans sa terre, où nous l'irions joindre en peu de jours, & où je remettois à lui communiquer les raisons qui m'obligeoient à lui faire cette prière. Je donnai secrettement ordre à Scoti de passer par Paris avant que d'aller chés ma fille, & de rendre cette lettre en mains propres à Mr. le Duc. Nous partimes de Calais le lendemain. Je trouvais moyen sans affectation d'allonger nôtre route sur divers prétextes, de sorte que n'étant arrivés que le fixième jour dans les terres de Mr. le Duc, nous apprimes, qu'il y étoit dès le jour auparavant. Je lui découvris ce qui m'avoit amené, dans le premier entretien particulier

culier que j'eus avec lui. Il tomba d'accord de la nécessité de retenir le Marquis pendant que j'irois chés ma fille. La raison la plus spécieuse fut celle de lui faire voir une partie de ses parens, avant que de recommencer de nouveaux voyages. Je passai trois jours avec eux, au bout desquels je me disposai à partir. Le Marquis parut fort affligé de demeurer après moi : cependant comme il ne se doutoit nullement de la cause de nôtre séparation, il la supporta plus patiemment dans l'espérance de venir me rejoindre aussi-tôt qu'il auroit vû sa famille. Il s'y prit fort adroitement pour écrire à ma nièce avant mon départ. J'étois sans valet aiant fait partir Scoti de Calais avec ordre de m'attendre chés ma fille. Mon dessein étoit de prendre là le carrosse public. Le Marquis représenta en secret à Mr. le Duc, qu'il ne seroit pas civil de me laisser partir dans la voiture commune, & qu'il falloit me donner un carrosse ou une chaise de la maison. Mr. le Duc, qui n'y avoit pas fait attention, entra dans toutes ses vûes, & il fut le premier à me faire honnêtement cette proposition. J'acceptai la chaise avec quelque résistance. Ce fut Brillant qui fut nommé pour la suivre à cheval, car j'ai oublié de dire, que malgré la menace que je lui avois

avois faite à Londres de le congédier en arrivant en France, il avoit obtenu de nous son pardon par ses prières & par des assurances d'une meilleure conduite. Etant arrivé le soir à la première ville où je devois passer la nuit, & réfléchissant sur les affaires du Marquis & sur les miennes, il me tomba dans l'esprit, que Brissant n'étoit pas sans quelque secrète commission de son maître. Il se fit presser si long-tems, que je ne doutai point, qu'il ne fût engagé au silence par de grandes promesses. Enfin lui ayant fait entendre, que si je découvrais qu'il m'eût trompé, il ne demeureroit pas un quart-d'heure davantage avec nous; il tira de la poche une lettre qu'il avoit envelopé avec beaucoup de soin & il me la présenta. Je lui dis, que j'étois content de lui & qu'il pouvoit se retirer. J'ouvris la lettre. Voici ce qu'elle contenoit, je la copie mot à mot.

„ Trop Chère, mais trop cruelle ou
 „ trop inconstante Nadine, (c'étoit
 „ comme j'ai dit le nom de ma nièce)
 „ est-ce de vôtre rigueur ou de vôtre
 „ changement que je dois me plaindre !
 „ j'étois parti de France avec l'opinion
 „ d'être aimé de vous, vous m'aviez
 „ permis de le croire ! quelles espérances
 „ ne formois-je point sur une permission
 „ si

„ si douce & si flatteuse ! avez - vous ou-
„ blié l'excès de ma joye ? ne vou ré-
„ pondoit-il pas de celui de ma tendresse ?
„ cependant par une cruauté que je ne
„ puis comprendre , ou par un oubli qui
„ me cause encore plus de douleur , vous
„ avez rendu miserable pendant quatre
„ mois un cœur , dont vous aviez com-
„ mencé la félicité & qui n'en a plus
„ à espérer , s'il est vrai , qu'il vous re-
„ trouve dure ou infidelle. A quoi faut-
„ il que j'attribuë vôtre silence ? ce n'est
„ point à la colére du Ciel , qui ne
„ scauroit condamner la sincérité de mes
„ sentimens , & l'innocence de mes desirs.
„ Ce n'est pas non plus à la trahison de
„ nôtre correspondant , qui s'étoit enga-
„ gé par serment de m'être fidelle. Ce ne
„ doit donc être qu'à vous - même. Si
„ cette triste conjecture est certaine , il
„ ne me reste plus qu'à mourir prompte-
„ ment , car la vie va devenir pour moi
„ un fardeau , que je ne me sens point
„ la force de supporter. Apprenez - moi
„ du moins ce qu'il faut que je pense de
„ vous. Mon valet vous servira fidèle-
„ ment. Vous scaurez de Mr. de Renon-
„ court la raison , qui m'empêche de me
„ rendre auprès de vous avec lui. C'est
„ un nouveau malheur , qui achevera de
„ me perdre , si vous ne me consolez
„ par

„ par un mot de réponse. Souvenez-
 „ vous de vos promesses & mes sermens.
 „ Souvenez - vous de vos bontés, de vos
 „ charmes, de ma tendresse infinie, de
 „ mon respect, de ma fidélité, & son-
 „ gez si je puis perdre l'espérance d'être
 „ aimé de vous, sans mourir. Adieu
 „ Chère cruelle.

Je fus fâché de voir, après avoir lû
 cette lettre, que je n'avois point de parti
 à prendre qui pût m'être agréable. Je
 ne trouvois point de milieu entre ces
 deux choses, ou de renvoyer seuls Amulem
 & ses enfans en Asie, si je voulois
 continuer de prendre soin de la conduite
 du Marquis dans ses voyages; ou de rompre
 entièrement les engagemens que j'avois
 avec Mr. le Duc son père & avec lui, si je
 voulois jouir quelque tems de la présence
 d'Amulem & l'accompagner ensuite à son
 départ, comme je m'étois proposé de le
 faire pendant une partie de sa route. Ce
 qui me chagrinoit le plus étoit de me
 voir obligé de prendre promptement une
 résolution; car je ne voulois point tromper
 Mr. le Duc par une fausse espérance de me
 voir retourner avec son fils. D'ailleurs je
 n'aurois pû abandonner le Marquis sans une
 peine extrême; il m'étoit devenu si cher,
 que je ne mettois plus de différence en-

tre lui & ma fille. Je continuai à marcher dans ces irrésolutions. Elles me caufoient une inquiétude si visible, que toute ma famille s'en aperçut à mon arrivée; je reçus néanmoins leurs caresses avec un retour égal d'affection. J'étois charmé de me retrouver au milieu de tant de personnes, dont je pouvois m'assurer d'être aimé tendrement. Mylady R parut extrêmement touchée du plaisir de me revoir. Je ne pus me défendre aussi d'en ressentir beaucoup, & quoique je me fusse armé de toute ma force contre le pouvoir de ses charmes, je continuai de sentir, qu'il n'est point d'âge ni de réflexions qui puissent arrêter les mouvemens du cœur. Je l'aimerai, dis-je en moi-même, je vois bien qu'une plus longue résistance seroit inutile: mais je sçaurai du moins régler tellement mon amour & le tenir même secret, qu'il ne fera ni scandaleux ni criminel.

J'avois à m'éclaircir de tant de choses avec ma fille, que je ménageai le plutôt qu'il me fut possible un entretien particulier avec elle. Comme cette chère fille étoit la meilleure partie de moi-même, je lui communiquois sans réserve mes pensées. Elle avoit un sens droit & un jugement solide, qui la rendoit capable de

de me donner un bon conseil. Elle étoit avec cela dans une situation d'esprit tranquille ; car elle menoit une vie très-heureuse , & rien ne paroissoit devoir l'affliger que les infortunes de son père. Je commençai par lui demander ce qu'elle pensoit de ma nièce Nadine , & si elle n'avoit rien découvert de son intrigue avec le Marquis. Elle me dit , que cette aimable petite créature avoit toujours été mélancolique pendant nôtre absence, qu'elle avoit cherché la solitude , & que malgré les divertissemens qu'on avoit tâché de lui procurer , elle s'échapoit souvent pour se promener seule dans le bois pendant des heures entières. Ma fille me dit aussi , qu'après avoir reçu ma lettre de Londres , elle avoit fait appeler son Baillif; qu'elle l'avoit forcé d'avouer la promesse qu'il avoit fait au Marquis de recevoir ses lettres pour Nadine & celles de Nadine pour lui ; que l'aïant menacé de son ressentiment s'il ne lui apportoit pas toutes celles qu'il recevoit , il lui en avoit mis en main trois du Marquis en différens tems , mais qu'il n'en avoit reçu aucune de ma nièce. Que ferons-nous donc , dis-je alors , pour les guérir de cette inclination qui peut avoir des suites fâcheuses ? Ma fille me répondit , qu'elle n'y voyoit pas tant de

difficulté : Que Nadine étant sage & bien élevée, il ne falloit rien craindre d'elle qui pût nous faire déshonneur ; que par précaution néanmoins il seroit à propos de l'éloigner du Marquis, & de leur ôter toutes les occasions de se voir. C'est la difficulté, repliquai-je, car le Marquis s'attend, que nous exécuterons le projet du voyage d'Allemagne, pour conduire Amulem & ses enfans jusqu'à Vienne. Ma fille m'apprit alors, qu'elle eseroit retenir Nadine en France ; qu'elle croyoit avoir ébranlé Amulem par ses raisonnemens, & par ses instances, & que pour peu que je voulusse la seconder par mes prières, elle ne doutoit point qu'il ne consentit à nous la laisser. Je lui ai représenté, me dit-elle, que s'il aime sa fille, il doit souhaiter de la voir heureuse ; qu'il est impossible qu'elle le soit jamais dans un ferrail après avoir goûté nos manières de France ; qu'il ne perdra pas plus à me la donner qu'à la reconduire en Turquie, où elle ne sera pas plutôt mariée, qu'il se verra privé de sa vûe pour toujours ; qu'il ignorera même si son époux Turc en usera bien avec elle ; au lieu qu'en la laissant entre mes mains il fera assuré, qu'elle est avec de chers amis qui l'aimeront tendrement, qui lui donneront quelque-fois de ses nouvelles & qui

qui ne manqueront point de lui trouver un établissement honnête & avantageux, qui la rendra plus heureuse que la Maitresse favorite du Grand-Seigneur. Nous l'obtiendrons donc de mon oncle, continuait-elle, & nous la mettrons pour quelques années dans un Couvent, elle achevera de prendre nos manières, & elle aura le tems d'oublier le Marquis. J'embrassai ma fille pour la remercier d'un expédient si heureux. Je lui demandai ensuite, comment elle avoit reçu Mylady R . . . & quelle opinion elle avoit de cette belle Dame: elle m'assura, qu'elle étoit charmée de ses manières & de sa conduite. Dans les premiers jours de son arrivée, me dit-elle, je la trouvai sombre & réservée; elle parloit peu & elle sembloit nous examiner avec attention: mais lorsqu'un peu d'habitude nous eût rendus plus familières, elle m'ouvrit son cœur d'un air si naturel & si charmant, que je l'ai chérie depuis comme une sœur. Elle m'a raconté tous ses malheurs, ajouta ma fille; elle ne m'a pas même caché l'inclination violente qu'elle s'est sentie pour vous, & qu'elle conserve encore si bien, qu'elle m'en entretient tous les jours. J'interrompis ce discours que je n'aurois pû entendre long-tems sans rougir. Je tâchai de faire prendre un

H ;

autre

autre tour à notre conversation ; mais je ne le fis pas assés habilement pour tromper ma fille. Que je serois contente, mon cher Père, interrompit-elle tout d'un coup, si je ne me trompe pas dans mes conjectures ! Si ce que je pense est vrai, je donneroïs ma vie pour Mylady R Que voulez-vous dire, lui répondis-je en rougissant ; je ne conçois rien à ce discours ni à vôtre exclamation. Je vous demande pardon mille fois, reprit-elle en m'embrassant, mais si vous aimez un peu vôtre chère fille, vous ne lui cacherez point les sentimens de vôtre cœur. Pour moi je ne vous déguiserai pas les miens. Je serois charmée que la tendresse de Mylady pût vous causer un peu d'émotion, & qu'elle vous fit perdre cette impatience de retourner dans la solitude, dont vous m'avez entretenuë depuis deux ans dans toutes vos lettres. Je demeurai quelque tems en silence à la fin de ce discours. Je tenois les yeux baissés, & dans la confusion des mouvemens, qui se passoient dans mon cœur, je ne sçavois quels termes je devois choisir pour m'exprimer. Ah ma fille, lui dis-je enfin ! quel souhait faites-vous pour vôtre père ! songez-vous que dans peu de jours il vous faudra penser aux apprêts de ma sepulture ? vous ne voyez que trop que je commence à
pefer

peser sur la terre. Comment pouvez-vous me parler d'amour, & d'autres émotions de cœur que celles que la crainte de la mort me doit causer ? Au lieu de devenir plus sérieuse par ma réponse, elle se mit à rire & à m'assurer, que j'avois si peu l'air moribond, que Mylady R . . . ne parloit qu'avec extase de ma bonne mine. J'avouë que je ne pûs m'empêcher de sourire moi-même à cette plaisanterie. Cependant je n'étois pas moins ému au fond de l'ame. Je repris d'un ton aussi triste que le premier ; non, ma chère fille, il ne convient plus à vôtre père de penser aux folies de l'amour. Les sources de la joye & du plaisir sont taries dans mon cœur. Je vois vôtre mère qui me tend les bras & qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le sourd lorsque le Ciel m'accordera de la suivre. Cependant comme j'ai trop de confiance en vous pour vous rien cacher, je vous avoüerai, que les charmes séduifans de Mylady R . . . m'ont causé de l'inquiétude. Vous m'avez vu rougir au commencement de vôtre discours, c'étoit du reproche que mon cœur se faisoit de sa foiblesse. Je ne vous fais pas cet aveu pour être flatté ni encouragé ; au contraire je veux prévenir par là vos sollicitations. Si vous avez à prendre parti pour

quelqu'un, il faut que ce soit pour vôtre père. Ne me parlez de Mylady R. . . que comme d'une personne qui mérite l'estime de tout le monde. Quand vous me demanderez des sentimens moins généraux pour elle, je me plaindrai que vous manquez d'amitié pour moi, ou bien je vous accuserai de m'en donner de fort mauvaises marques. Ma fille m'entendant parler si sérieusement craignit de m'avoir déplû: elle me fit connoître cette crainte. Je l'embrassai avec toute la tendresse de mon cœur. Vous m'êtes trop chère, lui dis-je, pour rien faire dont je puisse jamais me tenir offensé. Je suis bien-aise même que vous m'ayez donné cette occasion de m'expliquer comme j'ai fait. J'en tirerai la consolation de pouvoir continuer à vous découvrir mes sentimens par rapport à Mylady R. . . ; & si j'avois le malheur de me trouver plus foible que je ne dois, je suis bien sûr que mes foiblesses ne peuvent être déposées plus fidèlement que dans le sein de ma chère fille. Avant que de finir cette longue conversation, je lui demandai si Mylady ne s'étoit jamais ouverte à elle sur ses desseins d'établissement, ou sur le lieu qu'elle vouloit choisir pour sa retraite dans la suite de sa vie. Elle me dit, que si les protestations de

de cette Dame étoient sincères, elle ne chercheroit point d'autre retraite que le lieu où elle étoit, & où elle juroit qu'elle se croyoit plus heureuse que parmi les plaisirs de la Cour.

La manière, dont nous passâmes le tems pendant quinze jours dans la terre de ma fille, fut une des plus charmantes époques de ma vie. La santé, la joye, l'amitié, l'ouverture & la communication de cœur, l'empressement de s'obliger & de contribuer à la satisfaction commune, enfin tout ce qui peut rendre agréable & amusante une société de personnes qui s'estiment & qui s'aiment, parut se réunir en nôtre faveur sans la moindre interruption. Je reçus de Mylady R . . . cent témoignages d'estime, & d'une honnête affection. Je ne lui en donnai pas moins de mon respect, mais sans entrer dans un détail particulier de sentimens que j'étois résolu d'éviter. Je trouvois assurément de la douceur à l'entretenir, j'admirois ses charmes; mais soit que mon cœur fût occupé de la satisfaction d'être auprès d'elle, soit que mes efforts l'eussent rendu plus soumis, je n'y remarquai point de mouvemens que le devoir m'obligeât de combattre. & de reprimer. Pour elle je trouvai dans toutes ses manières cet air de modestie,

H 5

qui

qui relève les charmes de la beauté, & dont il lui avoit été pardonnable de s'écarter un peu dans la violente situation où je l'avois vüe à Londres. Amulem & ses deux enfans s'exprimoient si aisément en François, qu'on ne s'appercevoit presque point qu'ils fussent Turcs. Ils s'étoient mis à la Françoisse. Nadine étoit toujours dans son déguisement sous le nom de Memiscès. Mylady même ne la connoissoit pas autrement. Nous résolûmes néanmoins ma fille & moi de lui ôter ce masque & de lui faire prendre les habits qui convenoient à son sexe; mais ce ne fut qu'après avoir fait un nouvel effort pour obtenir d'Amulem, qu'elle nous restât après son départ. Il eut beaucoup de peine à se laisser vaincre. Son consentement ne se donna même qu'avec des larmes. Il l'accorda pourtant à condition que le Marquis mon gendre, & ma fille lui tiendroient lieu de Père & de Mère, & qu'ils en prendroient même le nom. Nous fîmes cette cérémonie avec éclat. Tous les voisins de mon gendre furent invités. Nadine parut si brillante sous sa nouvelle parure, qu'elle fit d'abord plus d'une conquête. Nous en eûmes une trop bonne preuve trois semaines après, par l'ardeur de deux jeunes Gentilshommes, qui la demandèrent
en

en mariage presqu'en même tems , & par les funestes suites de cette demande.

Pendant que j'étois si agréablement occupé , je reçus une lettre de Mr. l'Abbé du Bois , que nous avons vû depuis Cardinal & premier Ministre , par laquelle il me marquoit de la part de S. A. M. le Duc d'Orleans de me rendre incessamment à Paris. Un ordre de cette nature me surprit beaucoup , moi , qui ne me croyois connu que de très-peu de personnes , & qui prenois si peu de part aux affaires de l'Etat , qu'à peine lisois-je quelque-fois la Gazette. Je consultai ma famille sur cet événement. Nous convinmes qu'avant que de me rendre à Paris je passerois chés Mr. le Duc de . . . dont les avis & la protection m'étoient assurés. Je pris la poste pour faire plus de diligence. Mr. le Duc ne parut point surpris de la Lettre que j'avois reçûe Il m'expliqua le Mistère. J'ai parlé de vous , me dit-il , à l'Abbé du Bois comme d'un homme d'esprit , qui m'avez fait le plaisir d'accompagner mon fils en Angleterre , & qui y avez passé quatre ou cinq mois avec lui. Vous verrez que cet Abbé , qui est destiné *in petto* par Son A. R. à l'Ambassade de Londres , est bien-aise de vous consulter sur les affaires de ce pais-là. Je partis le lendemain pour Paris.

Après y avoir pris quelques heures de repos à mon arrivée, je me rendis au Palais Royal, où Mr. l'Abbé du Bois faisoit sa demeure. Je me fis annoncer, on ne tarda point à m'introduire. Mr. l'Abbé me reçut honnêtement, & sans s'arrêter plus d'une minute avec moi, il me pria de l'accompagner chés Mr. le Duc Régent. Nous trouvâmes ce Prince avec deux Dames : l'une étoit comme j'ai sçu depuis, Madame la Comtesse de Parabere, & l'autre Madame la Marquise de Flavacourt. Elles demeurèrent avec nous. S. A. R. aiant sçu de l'Abbé qui j'étois, me fit dire de m'approcher. Vous êtes, Monsieur, me dit-il, un homme d'expérience qui avez voyagé récemment en Angleterre; m'apprendrez-vous quelque chose de nouveau qui concerne ce pais-là? Je répondis, que mes observations s'étoient moins attachées aux affaires d'Etat, qu'au caractère des Anglois & aux Coûtumes du pais. Mais enfin, reprit S. A. R. vous y avez été témoin de tant de grands événemens, qu'il est difficile que vous n'y avez pas porté vôte attention. Que pensez-vous des affaires d'Ecosse & des divisions du Parlement? Je m'expliquerai avec liberté, Monseigneur, repartis-je, puisque V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger. Je ne crois

crois pas que ce soit l'histoire de la revolte d'Ecosse dont elle me demande le récit, elle en est sans doute bien informée. Pour ce qui regarde la disposition présente des Esprits, je ne vous cacherais pas, Monseigneur, que je la crois toute différente de ce qu'on s'imagine en France. Le Prince Prétendant a trouvé de la facilité à soulever l'Ecosse & quelques Provinces d'Angleterre. Il auroit fait d'abord beaucoup davantage, si le courage ou l'adresse ne lui eût pas manqué; mais par sa faute, ou par celle de son conseil, il a porté la guerre où il importoit peu qu'elle fût, & il a négligé le seul endroit d'où dépendoit tout le succès de son entreprise, je parle de la capitale. C'étoit là qu'il avoit besoin d'un chef résolu pour mettre en mouvement cent mille braves Jacobites, qui étoient prêts à répandre leur sang pour sa querelle. J'ai vu des effets surprenans de leur zèle, & je sçai par des informations certaines que le nombre en étoit incroyable; mais leurs dispositions sont bien changées. Ils rejetteroient maintenant le Prince Prétendant, si la maison d'Hanover lui cédoit la Couronne. J'ai vu ce changement, continuai-je, arriver par degrés. Ils furent indignés d'abord, qu'il n'y eût point parmi les partisans de ce Prince un

homme de marque assés dévoué à son service, pour oser s'introduire à Londres, & venir y tenter un soulèvement. Ils apprirent bien-tôt après, que sur un petit avantage remporté en Ecosse, il s'amusoit à se faire couronner dans une bicoque, & cela sans s'expliquer sur la Religion ni sur les privilèges, quoiqu'il eût fait espérer à cet égard les plus belles choses du monde dans ses manifestes; cette nouvelle leur inspira tout à la fois le mépris & la défiance. Comment leur affection se feroit-elle soutenue pour un Prince, qui entendoit si mal ses intérêts, & qui paroissoit faire si peu d'attention à ceux de ses serviteurs! Ajoutez à cela sa prompte retraite ou plutôt sa fuite, tandis que tant de braves gens se sacrifioient pour lui à Preston, & qu'il lui restoit en Ecosse un corps d'armée considérable, dont il vint publier lui-même la liste en France & à Avignon. Toutes ces fautes de prudence ou de courage ont fait sur les Anglois une impression, dont ils ne reviendront jamais: de sorte qu'il n'est pas vrai, Monseigneur, comme on se l'imagine ici, qu'il reste au Prince Prétendant un si grand nombre de partisans en Angleterre.

Pour ce qui concerne le Parlement, S. A. R. doit se persuader que ses débats, & ses

& ses divisions peuvent être quelque - fois préjudiciables aux loix du païs, à l'Eglise, au Commerce, à la tranquillité de la nation, mais qu'elles ne lè feront jamais à sa sûreté. Je veux dire, que le Genie des Anglois est de se déchirer intérieurement, lors qu'ils sont tranquilles au dehors, de se diviser en factions & en partis qui ne se ménagent point, & qui n'épargnent rien pour se supplanter; mais à quelques excès qu'ils puissent porter leurs haines domestiques, il n'arrive jamais que leurs voisins en profitent. Ils ressemblent aux chiens de la fable C'est toujours l'interêt le plus pressant, qui les détermine. Ils suspendent leurs animosités particulières, lors qu'il est question de la sûreté publique. Ils se hâtent tous ensemble de se défaire de l'ennemi commun, pour se procurer la liberté de se battre entre eux sans être interrompus.

Mr. le Duc d'Orleans me répondit en souriant, que des gens de ce caractère devoient être ménagés. Il est vrai, Monseigneur, continuai-je, que les Anglois sont de redoutables voisins, mais je suis trompé si leur amitié est aussi utile à la France, que leur haine lui peut être dangereuse. Ils sont en état de nous incommoder beaucoup, cela est sans contredit,

redit, mais de quel avantage nous est leur amitié ? nos vins, nos huiles, & nôtre sel trouvent assés à se débiter sans eux. Ils les achètent même de nous beaucoup plus cher en tems de guerre. De nôtre côté nous ne tirons rien de leur país à la reserve du tabac ; & qui nous empêche de le tirer directement comé eux de nos plantations d'Amerique ? Les autres marchandises, qui nous viennent d'Angleterre, nuisent à nos manufactures, & ôtent le pain à nos Ouvriers. S'il est donc vrai, comme le pense V. A. R. que les Anglois sont à ménager, c'est moins pour le bien que nous en tirons que pour le mal qu'ils peuvent nous faire. J'ai pour principe, reprit le Prince, que la haine ou l'amitié des Anglois n'est point une chose indifférente à la France ; & pour peu qu'ils veuillent entendre raison, je n'épargnerai rien pour vivre en bonne intelligence avec eux. Je pris la hardiesse de lui dire, que S. A. R. venoit de leur en donner une preuve éclatante en obligeant le Prince Prétendant de s'éloigner du Royaume. J'ai fait, dit-il, jusqu'à présent pour ce malheureux Prince beaucoup plus que je ne devois ; mais puis qu'il use si mal de ses avantages, je n'ai plus rien à lui offrir que de la compassion. Je passai ainsi plus d'une

d'une heure à satisfaire aux diverses questions de ce Prince. Ensuite s'étant tourné tout d'un coup vers Madame de Parabere, qu'il embrassa sans formalités, il lui dit, qu'il aimoit les Anglois, parce qu'il les avoit toujours reconnus gens de bon sens, & parce qu'ils avoient secoué mieux qu'aucun autre peuple du monde le joug de la bigoterie & de la superstition. Je ne sçai, ajouta-t-il, quand nous amènerons là nos François. Mr. l'Abbé du Bois lui demanda, s'il avoit autre chose à m'ordonner? il lui répondit que non, mais qu'il lui conseilloit de tirer de moi tous les éclaircissèmens qu'il pourroit touchant l'Angleterre.

Nous nous retirâmes. Mr. l'Abbé me pria de retourner avec lui à son appartement. Nous y eûmes une longue conférence sur les mœurs & les usages d'Angleterre. Je le trouvai homme d'esprit, mais sans autres lumières que celles que donne l'usage du monde. Il falloit qu'il fût très-peu savant pour me paroître tel, à moi qui n'ai jamais fait d'étude profonde & appliquée. Je remarquai deux choses dans sa conversation; l'une, qu'il lui échappoit souvent de jurer le nom de Dieu d'une manière toute profane; l'autre qu'il n'étoit pas ennemi du beau sexe. Il me fit un grand nombre de questions sur la beauté

beauté des Dames Angloises , avec une curiosité qui s'étendoit jusqu'aux minuties. C'est dommage , Mr. l'Abbé , lui dis - je un peu malicieusement , que vous soyez d'une condition , qui vous exclut des faveurs de ces aimables Dames. Il me répondit avec une naïveté qui me fit rire , Oh ! la condition n'y fait rien en Angleterre , puisque c'est l'usage que les Ecclésiastiques y soient mariés. Il est vrai , repartis - je , qu'on doit se conformer aux coutumes du País où l'on est. Il me fit l'honneur de m'inviter à souper. Je m'y trouvai en fort bonne compagnie. Toute la conversation roula sur les femmes. Je fus instruit en trois ou quatre heures de toutes les aventures amoureuses de Paris , mais je ne m'arrêterai point ici à les rapporter , n'ayant pas dessein de faire une chronique scandaleuse de ces Mémoires. Ce qui me fut le plus agréable dans ce repas fut d'apprendre que le Prince Dom Manuel de Portugal étoit arrivé à Paris. Je m'informai de sa demeure : il s'étoit logé chés le Comte de Ribeira , qui avoit loué l'Hôtel de Bretonvilliers. J'y allai le lendemain matin pour rendre mes respects à ce Prince. Je le trouvai qui descendoit de son appartement pour monter en carosse. Il me reconnut , & il eut la complaisance de retourner un moment dans

dans sa chambre , pour m'accorder l'honneur de l'entretenir. Il me demanda des nouvelles du Marquis , & il parut fâché de ne le pas trouver à Paris. Je remarquai à l'air content qui brilloit dans ses yeux , que le souvenir de Donna Clara de Bermudez ne l'occupoit plus si fortement. Il ne m'en parla point : je n'eus garde de lui en renouveler la mémoire. Dom Tellez de Sylva l'accompagnoit tous-jours. Le Comte de Ribeira donna quelques jours après une fête , dont la magnificence fut admirée : ce fut à l'occasion de la naissance du Prince Dom Carlos. S. A. R. lui fit l'honneur d'y assister avec Madame la Duchesse de Berry , tous les Princes & tous les Ministres étrangers. Dom Tellez eut la bonté de m'y faire donner une place avantageuse. J'eus peine à reconnoître Madame la Duchesse de Berry , qui me parut grosse prodigieusement. Je l'avois vûe cinq ou six ans auparavant , & j'avois admiré la délicatesse de sa taille & de ses traits. Une Dame doit être extrêmement passionnée pour les plaisirs , lors qu'elle les achète ainsi aux dépens de sa beauté & de ses agrémens. Ce ne fut pendant quelques jours que fêtes & divertissemens à Paris. Mr. le Comte de Stairs , Ambassadeur d'Angleterre fit aussi un festin
des

des plus splendides à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Roi son maître. Il donna presque en même tems deux bals fort extraordinaires; l'un au bois de Boulogne à la clarté de la Lune & d'une infinité de flambeaux; l'autre de Masques aux champs Elisées vis-à-vis du jardin des Thuilleries. Je n'étois point assés dans le goût des plaisirs pour assister à ces divertissemens. Je m'en procurai un plus conforme à mon âge & à mon humeur; ce fut d'aller aux Camaldules, où l'on m'avoit dit que le Maréchal de Tessé venoit de se retirer, pour y passer le reste de sa vie. Le monde, qui donne un tour empoisonné aux plus saintes actions, n'avoit pas manqué d'interpréter mal les motifs de cette retraite.

On prétendoit, que c'étoit le chagrin de se voir négligé par Mr. le Régent, qui avoit inspiré cette haine du monde au Maréchal, & le dépit qu'il avoit eu de perdre l'emploi de Général des Galères, que S. A. R. l'avoit engagé à ceder au Chevalier d'Orleans son fils naturel. Il y a peu d'apparence, puis qu'il fut bien recompensé de cette démission par une somme de trois ou quatre cent mille livres, qu'il reçut en argent comptant; mais la meilleure preuve de la droiture de ses intentions étoit la tranquillité qui paroissoit

paroissoit sur son visage, lorsque j'eus l'honneur de le saluer. Je n'avois point celui d'être connu de lui, cependant nous liâmes une conversation de deux heures, où je me fortifiai plus que jamais dans le mépris du monde & dans l'inclination pour la retraite. Je me souviens qu'il me dit entre mille choses, qu'il ne s'étonnoit pas, que la legereté du premier âge & la chaleur des passions dérobaient pour quelque tems aux yeux des hommes la vûe des vérités terribles de la Religion; mais qu'un vieillard, continua-t-il, qu'un homme de mon âge ne revienne pas du désordre, & ne pense point aux intérêts d'une autre vie, c'est ce que je regarde comme le dernier excès de folie & d'aveuglement. Il me disoit encore; considérons les choses dans le sens le plus favorable au vice; je suppose l'éternité incertaine; je la suppose même contradictoire & impossible; mais je n'ai pas la moindre raison de croire, que cette vie ne fera pas suivie d'une autre, où je me trouverai bien-tôt sans pouvoir m'en défendre, comme je me suis trouvé dans celle-ci sans y avoir contribué: j'accorde que ce sera peut-être une vie courte, périssable, semblable à celle-ci; mais je suis à la veille d'y entrer. Je suis convaincu par l'exemple de six mille ans, que

que ma translation est très-prochaine. Serois-je sensé de ne pas employer le peu de momens qui me restent à y penser ? Je me compare à un homme , qui est prêt à changer de maison , & qui s'occupe volontiers à demeubler celle qu'il quitte pour s'en préparer une nouvelle. Ainsi , ajouta le Maréchal , loin de me repentir de ma retraite , je crains seulement , qu'elle ne soit trop l'effet de ma raison , & que la Religion n'y ait moins de part que de simples vûes d'amour propre , qui veille à son bien-être dans un avenir obscur & inconnu. Le Maréchal me pria en finissant nôtre entretien de lui faire connoître qui j'étois. Je lui répondis , que je ne méritois point cette obligeante curiosité , & que ce que j'avois de plus estimable étoit une grande ressemblance de mes sentimens avec les siens. Je revins à l'hôtel de Mr. le Duc de . . . où j'avois pris mon logement par son ordre. Le portier m'apprit , qu'il étoit arrivé depuis une heure ou deux. J'allai le saluer à l'instant & lui faire le récit de ce qui s'étoit passé au Palais Royal. Il me demanda , si j'avois dessein de demeurer long-tems à Paris ? Comme je n'avois plus rien qui dût m'y retenir , je lui répondis , que je comptois de partir le lendemain si ses ordres ne m'arrêtoient pas

pas plus long-tems. Il me dit, que loin de m'arrêter, sa pensée étoit de me prier d'aller joindre le Marquis; qui s'ennuioit sans doute à la campagne, & de lui tenir compagnie pendant huit jours, au bout desquels il retourneroit lui-même en Province. Je pris le lendemain le chemin de ses terres. J'arrivai le soir en poste, me faisant un plaisir de surprendre agréablement le Marquis; mais je fus fort étonné de ne l'y pas trouver. On me dit, qu'un moment après le départ de Mr. le Duc, il s'étoit fait feller un cheval, & que sans autre suite que Brissant il étoit disparu, & n'avoit instruit personne du dessein de son voyage: je conjecturai aussitôt la vérité. Je repris la poste de grand matin, & je me rendis avec diligence chés ma fille, où je ne doutois presque point de le trouver. Il y étoit effectivement. Sa rougeur en m'apercevant me fit juger qu'il ne m'attendoit pas si-tôt. Il vint pourtant m'embrasser, & pour prévenir mes reproches il m'avoüa qu'il craignoit d'avoir fait une faute, en partant de chés lui sans en avoir donné avis à Mr. son père ou à moi; mais qu'étant chés ma fille il ne lui sembloit pas qu'il eût changé de maison, puisque ma famille lui étoit aussi chère que la sienne. Le mal étant sans remède, j'affectai de lui marquer beau-

beaucoup de joye de le voir. Je ne fis pas même semblant toute la soirée de remarquer son empressement pour Nadine : il badina ingénieusement sur l'ignorance, où il prétendoit avoir été de son sexe, & il se plaignit de moi pour l'avoir tenu si long - tems dans cette erreur. J'aidai moi-même à son badinage, & je m'imagine qu'il se retira fort content de moi & de lui-même. Je pris ma fille en particulier, pour l'entretenir de cet accident, qui dérangeoit toutes nos vûës. Elle me confessa, qu'il lui paroïssoit d'autant plus embarrassant, que la passion du Marquis sembloit s'être accruë depuis qu'il avoit vû Nadine dans les habits de son sexe. J'ai observé tous leurs mouvemens, me dit ma fille, elle a paru le regarder froidement à son arrivée; mais il a trouvé malgré mes soins le moyen de l'entretenir en particulier, & je remarque que depuis ce tems - là ils ont la même ardeur pour se voir & pour se parler. Je crois, ajouta - t - elle, que le tems de mettre votre nièce dans un Couvent est arrivé. Il faut seulement que vous preniez le soin d'éloigner le Marquis. Je lui promis que dans six jours il seroit avec Mr. le Duc qui devoit retourner dans ses terres. Avant que de me coucher je fis appeller Brissant. Je lui demandai de quel tour

tour il s'étoit servi pour cacher à son maître l'interception de sa lettre. Il me dit, qu'à l'aide de quelques mensonges il s'étoit tiré adroitement d'affaire, qu'il avoit fait croire au Marquis, que sa poche s'étoit percée en frottant le long de la selle & qu'il l'avoit si bien persuadé, que non-seulement il avoit perdu la lettre, mais quantité d'autres choses précieuses avec elle, qu'il en avoit obtenu deux Louis - d'or pour se consoler de sa perte. Je lui fis des reproches de ce qu'un homme d'esprit comme lui avoit eu besoin de recourir au mensonge pour une bagatelle. Hélas ! Monsieur, me répondit cet effronté, vous ne savez pas que dans notre condition nous sommes obligés de mentir souvent. C'est la seule chose d'importance que nous soyons capables de faire pour le service de nos Maîtres. Je me mis au lit; mais il me fut impossible de reposer un moment. Je fus surpris de me sentir dans une si mauvaise disposition. Je ne voyois rien qui dût absolument me troubler jusqu'à l'insomnie; il me sembloit au contraire que depuis un certain tems je n'avois eu nul sujet de me plaindre de la fortune: je la croïois reconciliée avec moi, sur tout depuis mon retour d'Angleterre. Cependant ni ma lassitude ni cette réflexion ne purent

me procurer un moment de sommeil. O Ciel ! m'écriai - je en me levant , suis- je menacé de quelque nouveau malheur ? je me souviens que c'est la voye que vous avez toujours prise pour m'en avertir. Epargnez ma fille & le Marquis , & si vous me préparez quelque nouvelle épreuve , donnez moi la force de la supporter. Il étoit tard lorsque je sortis du lit , je ne quittai ma chambre qu'à l'heure du dîner. Je trouvai dans la sale cinq ou six Gentilshommes voisins , qui étoient venu voir mon gendre & qu'il avoit retenus à dîner. On s'entretint avec honnêteté , & l'après midi l'on s'occupa diversément , comme on fait à la campagne pour éviter l'ennui. Parmi les six étrangers il y en avoit deux qui étoient du même âge que le Marquis , & qui paroissoient à leurs manières être aussi pleins de vivacité que lui ; c'étoient les mêmes dont j'ai parlé plus haut. Tous deux avoient conçu une vive passion pour ma nièce Nadine , ils avoient laissé passer peu de jours , pendant mon voyage de Paris , sans lui en donner des marques ; & quoiqu'ils fussent Rivaux , ils gardoient assés bien les dehors , pour faire croire qu'ils étoient amis. La vûe du Marquis & son attachement continuel auprès d'elle leur fit naître des sentimens moins pacifi-

pacifiques. Ils connoissoient néanmoins son nom & sa qualité ; mais l'amour ne respecte rien ; & la plupart des Gentilshommes de campagne sont d'ailleurs si fiers dans leur Province, qu'ils ne s'y croient inférieurs à personne. Lors qu'ils se furent donc appercûs, que non-seulement le Marquis étoit sans-cesse auprès de Nadine, mais qu'elle n'avoit d'attention que pour lui, ils prirent ensemble la brutale résolution de le mortifier par quelques insultes aux yeux même de ma niée. L'occasion s'en présenta dans le jardin, où ils l'attirèrent insensiblement avec elle. Ils lui dirent à brûle-pourpoint quelques paroles outrageantes, où il n'entroit ni sel ni bon sens. Vif comme étoit le Marquis, il y auroit eu sur le champ du carnage s'ils avoient eu leurs épées ; elles étoient demeurées dans la salle : il se contenta de leur répondre, qu'ils étoient des brutaux à traiter à coups de bâton ; & sans en paroître plus ému il nous ramena Nadine à l'autre côté du jardin. Il la pria en marchant de ne rien découvrir de ce qu'elle venoit d'entendre, elle lui promit tout ce qu'il voulut, parce qu'ignorant nos manières, elle ne prévoyoit pas les suites de cette querelle. Le Marquis s'étant promené encore quelques minutes avec nous, nous quitta sans affectation :

tation : il rejoignit les deux Gentilshommes , qui étoient retournés à la salle , & leur ayant déclaré qu'il falloit se battre , ils convinrent ensemble du tems & du lieu. Il leur promit d'avoir un second. On aura peine à croire sur qui il jetta les yeux pour cela. Ce fut sur Brissant , dont le lecteur peut se souvenir qu'il avoit éprouvé le courage en Espagne. Brissant ne démentit point l'idée que son Maître avoit de lui. Je dois avertir qu'il ne portoit point la livrée. Le Marquis avoit eu cette considération pour lui , parce qu'il étoit d'une honnête famille. Ils se rendirent au lieu du combat vers les sept heures du soir. Ils furent assés heureux , si ces funestes accidens peuvent porter le nom de bonheur , pour tuër chacun leur homme : le Marquis ne reçut point de blessure , Brissant eut la cuisse percée d'outre en outre. J'étois appuié sur une fenêtre qui donnoit sur la cour , & bien éloigné sans doute de rien soupçonner de cette tragédie , lorsque je les apperçus de loin , qui s'avançoient lentement l'un auprès de l'autre. Le Marquis avoit le bras passé sous celui de Brissant pour l'aider à marcher. Une situation si familière me déplaisoit , & je me proposois bien de lui en faire un reproche. Ils entrèrent dans la cour : l'air

pâle

pâle de Brissant, quelques traces de sang que j'aperçus sur ses bas, & la posture du Marquis, qui étoit toujours la même, me firent naître des idées fâcheuses. Enfin je fus tristement éclairci par le discours du Marquis, qui me tira en particulier pour me raconter son aventure. Je ne pouvois presque me la persuader. Je lui en fis repeter les circonstances, & ma surprise augmentoit chaque fois. Ce n'étoit point une affaire à cacher dans la famille. Nous tinmes conseil en commun sur la conduite qu'il nous falloit tenir. Voici le parti auquel il me parut que nous devions nous arrêter. J'envoyai quérir le Bailli du lieu, & sur la déposition du Marquis & le témoignage de Nadine nous lui fîmes faire un écrit que nous signâmes tous, pour attester les circonstances du fait. Il y paroïssoit manifestement, que le Marquis n'étoit point l'agresseur, qu'il avoit été insulté sans raison avec la dernière brutalité, & que la vengeance avoit été tirée sur le champ. En effet la distance n'avoit pas été assés grande entre l'insulte & le combat, pour rendre cette petite altération criminelle. Je fis partir sur le champ Scoti en poste avec une lettre pour Mr. le Duc, où je renfermai cet écrit, & dans laquelle je m'expliquois

encore plus exactement. Je ne doutai point, que le crédit de Mr. le Duc joint aux témoignages que je lui envoyois en faveur du Marquis, n'assoupît tout d'un coup cette affaire. Cependant pour ne rien négliger, je partis le soir même avec le Marquis & je pris le chemin de la Chartreuse, où mon Père étoit mort. Je choisis cet asile parce que l'endroit est écarté, & si proche de la frontière, que nous pouvions sortir du Royaume en moins d'une heure; outre que j'étois assuré d'y être reçu avec tous les égards possibles, & d'y pouvoir demeurer longtemps sans que le Marquis fût exposé à être reconnu. Je n'avois communiqué le lieu de nôtre retraite qu'à mon gendre, à ma fille & à Scoti.

Nous arrivâmes sans obstacle à la Chartreuse: le Père Prieur & tous les Religieux furent charmés de me revoir. Je ne leur découvris point nôtre embarras, je leur dis seulement, que nous passerions quelques jours avec eux, & que pour ne pas troubler leurs pieux exercices nous vivrions comme eux dans la solitude & dans la paix. La vûe de cette sombre retraite, où mon cher père avoit expiré dans la pénitence, reveilla toutes les idées de mon premier âge. Je menai le Marquis sur sa tombe, & je ne craignis

craignis point de lui laisser voir que ce spectacle me touchoit encore assés pour me faire verser des larmes. Il fut attendri de ma douleur jusqu'à en répandre lui-même. Je m'apperçus qu'il s'efforçoit pour les cacher. N'ayez point de honte, lui dis-je, de ces marques de tendresse & de compassion; elles sont honneur à vôtre bon naturel. Les cœurs durs & cruëls ne sentent point de douleur à pleurer: des larmes répandues avec bienfaisance & avec modération sont la preuve d'un caractère sensible & généreux; elles ne déshonorent jamais. Il me demanda, par quelle raison mon Père avoit pû choisir un genre de vie aussi extraordinaire que celui de Chartreux, je lui promis de lui raconter toute l'histoire de ma vie, dont il n'avoit jamais entendu qu'un petit nombre de circonstances détachées. J'exécutai ma promesse quelques jours après, & ce récit le toucha si vivement, qu'il fondit en larmes en plusieurs endroits de ma narration. Je lui dis en finissant; voilà, mon cher Marquis, ce que vous désiriez d'entendre; croyez-vous maintenant vôtre curiosité bien payée? Il me répondit avec une ardeur & une tendresse que je n'oublierai jamais; Mr. de Renoncourt, mon cher père, je vous ai chéri jusqu'à présent par

inclination, & parce que je ne pouvois manquer sans une extrême ingratitude d'avoir ce retour pour vos bontés & pour vos soins ; mais j'ai le cœur si pénétré de tendresse & d'admiration par votre récit, que votre père ni votre épouse n'ont jamais eu pour vous plus d'affection que moi, & je prie le ciel de ne m'être propice qu'autant que je conserverai toute ma vie ce sentiment. Je l'assûrai, qu'il auroit peine à m'accorder tant d'amitié, qu'elle pût surpasser celle que j'avois pour lui. C'est de quoi je suis trop persuadé, reprit-il en m'embrassant, & c'est ce qui doit servir encore d'un nouvel éguillon à la mienne. Je pris ce moment d'ouverture & d'effusion de cœur pour lui parler de la chaleur inconsidérée avec laquelle il s'étoit engagé dans une démarche aussi criminelle & aussi dangereuse que l'est un duél. Je ne lui en avois pas fait encore le moindre reproche, n'ayant pas voulu d'abord augmenter le trouble que cette action avoit dû lui causer. Il ne manqua point de raisons pour l'excuser ; & dans le fond j'étois embarrassé moi-même à lui prouver qu'il eût eu tort. Cependant je lui représentai vivement l'énormité d'un combat si sanglant, & je le fis convenir du moins qu'il auroit dû m'avertir de sa querelle, pour

pour chercher ensemble tous les tempéramens que l'honneur auroit pû permettre avant que d'en venir aux remèdes extrêmes. Le retour de Scoti nous fit sortir bientôt d'inquiétude. Il revint le sixième jour après nôtre arrivée à la Chartreuse, avec une lettre de Mr. le Duc, qui nous marquoit que nous pouvions reparoître sans crainte. Nous ne tardâmes point à quitter nôtre retraite. Le Marquis s'attendoit que nous retournerions à la terre de ma fille. Je lui dis, qu'il ne falloit plus penser à se faire voir dans un lieu, où sa vie ne feroit peut-être pas en sûreté; qu'il étoit à craindre que les parens des malheureux, qui avoient péri par sa main, ne conservassent d'autant plus de ressentiment, qu'ils perdoient l'espérance d'être satisfaits par les voyes ordinaires, & que si son honneur sembloit justifier le premier péril, auquel il s'étoit exposé, la sagesse & la Religion devoit lui en faire éviter de nouveaux. Je lui fis prendre presque malgré lui le chemin des terres de Mr. le Duc. La tristesse où il fut plongé continuellement pendant la route me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. C'étoit l'absence de Nadine qui le tourmentoît, & la crainte de ne jamais la revoir, s'il ne lui étoit plus permis de paroître dans la terre de ma

I 5 fille.

filles. Ma nièce n'avoit pas manqué de lui apprendre, que son père la laisseroit en France; je ne sçais quelles espérances il fondeoit là-dessus, mais il me demanda le premier soir après nous être mis en chemin, si c'étoit une chose bien sûre, qu'Amulem consentit à nous laisser sa fille. Comme j'affectois d'ignorer sa passion pour elle, je lui répondis naturellement que c'étoit une affaire résolue, & que je m'imaginois qu'il n'en étoit pas fâché, lui qui avoit eu tant d'amitié pour elle lorsqu'il la croyoit Memiscès. Je fis une faute considérable en lui donnant cette occasion de me déclarer ses sentimens; car soit qu'il trouvât quelque chose qui flattoit sa passion dans la manière dont je m'étois exprimé, soit qu'il cherchât de longue main un moment favorable pour me la découvrir, je n'eus pas achevé de parler qu'il reprit ainsi la parole: Il n'est que trop vrai, que j'ai conçu la plus violente affection pour votre Nièce, tandis que je ne la prenois que pour Memiscès, mais croyez-vous, me dit-il en me regardant tristement, qu'elle soit éteinte depuis que j'ai connu son sexe? Je crois, lui répondis-je, que l'amitié que vous avez pour moi s'étend jusqu'à ma Nièce, & je vous remercie de cette bonté qui fait beaucoup d'honneur à ma famille.

Une

Une petite fille Turque , continuai - je , pour lui ôter l'envie de s'expliquer davantage , qui va se trouver privée de son père , & qui perdrait tout si elle venoit à me perdre , fera peut - être un jour fort heureuse d'avoir la protection d'un homme tel que vous. Je pense , ajoutai - je , à la faire entrer à St. Cyr , ce seroit une fortune pour elle d'y obtenir une place pour toute sa vie. Mon dessein est d'employer pour cela le crédit & la bonté de Mr. le Duc , & je me flatte que vous voudrez bien interceder pour cette pauvre petite étrangère. Mon discours l'embarassa quelques momens. Il poussa un profond soupir : ah ! Monsieur , me dit-il , que je suis malheureux si vous faites semblant de ne pas m'entendre ! Pourquoi ne voulez - vous pas reconnoître , que j'aime éperduëment vôtre charmante Nièce , & que du caractère dont je suis il est impossible que je cesse jamais de l'aimer ? Ce n'est pas une passion née d'aujourd'hui , ce n'est point un emportement de jeunesse , tel que ceux dont j'ai peut-être été capable par le passé ; je sens que c'est la plus importante & la plus sérieuse affaire de ma vie. Vous sçavez bien vous - même , qu'après l'affaire de Donna Diana , je ne songeois guères à prendre de nouveaux engagemens. J'aurois juré que l'amour

ne me feroit jamais rien : cependant vous pouvez vous souvenir que j'ai aimé vôtre Nièce sans le vouloir , & bien long - tems avant que de la connoître. Comment puis-je expliquer cela , si - non comme un coup du Ciel , qui veut que je m'attache à elle pour toute ma vie ? Serai - je le seul homme du monde qu'on obligera toujours de faire violence à son cœur , & de renoncer à toutes ses affections ! pourquoi condamneriez-vous une inclination que je n'ai pas cherché à faire naître , qui n'offense personne , & qui s'accorde avec le plus sévère devoir. Ne m'avez - vous pas dit mille fois , que l'amour n'est point une passion criminelle , quand il est réglé par l'honneur & par la vertu ? vous ne me répondez rien , continua - t - il , dites-moi du moins si je me trompe , ou si c'est vous qui m'avez trompé.

Mon attention étoit partagée pendant le discours du Marquis entre le soin de l'écouter & celui de lui préparer ma réponse ; son esprit s'étoit si formé dans nos voyages , que je crus devoir m'expliquer avec lui comme j'aurois fait avec une personne d'un âge plus avancé. Je lui répondis donc tranquillement , que loin de l'avoir trompé je pouvois l'assurer , qu'il ne s'égarerait jamais en suivant les maximes que j'avois tâché de lui inspirer ;
que

que pour ce qui regardoit l'amour en particulier, il avoit raison de croire, que l'honneur & la vertu n'en produisent jamais de criminel; qu'il ne devoit donc point craindre mes reproches, s'il avoit suivi deux si bons guides, & qu'il n'en avoit point à se faire à lui-même, mais que pour reconnoître s'il ne se trompoit pas, il falloit avoir recours à l'examen de la raison. Vous aimez ma Nièce, lui dis-je, & tous les sentimens de votre passion sont honnêtes & vertueux; cela est dans l'ordre, mais vous supposez, que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, & c'est ce qui avoit d'abord besoin de preuve. Vous ressemblez à un homme, qui feroit un usage honnête du bien d'autrui: il ne seroit pas précisément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il sçauroit en user, mais pour avoir pris injustement le droit d'en faire usage. Quelque innocence que vous supposiez dans votre passion pour ma Nièce, quelles ont pû être vos vûes en prenant ces sentimens pour elle? Est-ce seulement de l'aimer comme vous dites avec honneur & avec vertu? si cela est possible, à la bonne heure, j'y consens, Nadine sera trop honorée de votre affection: Mais si vous n'ignorez pas vous-même, qu'un amour si métaphisique est une chi-

mère, que ne convenez-vous qu'il est impossible que vous vous arrétiez dans ces bornes ! Cependant je ne vois que des précipices de tous côtés si vous en forcez. Le moins dangereux pour vous sera peut-être la honte de ma nièce : c'est à vous de voir, si vous me préparez cette triste recompense pour tous les soins que j'ai pris de votre jeunesse, & pour la tendre amitié qui m'attache à vous si fîcèrement. Reconnoissez donc, mon cher Marquis, que si vous avez bien retenu mes principes vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos sentimens, je l'accorde ; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour nécessairement, l'honneur même & la vertu, sur lesquels vous vous retranchez si fort, étoient ce qui devoit vous les faire éteindre, ou vous empêcher de les laisser naître. Que pouvez-vous opposer à des raisons si fortes ?

Une seule réponse, me dit-il, qui les détruit toutes. C'est que bien loin de prétendre m'arrêter à cette chimère que vous appelez un amour métaphysique, je me propose d'épouser votre nièce si vous y consentez. C'est ce que j'ai eu dessein de vous faire comprendre par les termes de vertu & d'honneur, dont je

je vous ai dit que toutes mes vûes sont remplies. Si vous étiez encore un enfant, repliquai-je, je vous pardonnerois un désir si plein d'indiscretion; mais je vous avouë, que je ne le comprends pas à votre âge, & que j'en suis même irrité. Je serois au désespoir que Mr. le Duc sçût jamais que vous m'avez fait une telle proposition, & que je l'aie écoutée avec tant de patience. Non, non, Monsieur, continuai-je en me levant de ma chaise avec quelque émotion, n'esperez pas de me mettre de moitié avec vous dans vos petits désordres; vous avez jusqu'ici mal connu mes principes. Je périrois plutôt que de trahir en quoi que ce soit la confiance de Mr. votre père. Sçavez-vous de quoi vous allez être cause? Je me priverai pour vous rendre plus sage, de la satisfaction de voir ma nièce en la renvoyant en Asie avec son père. Je n'avois jamais parlé au Marquis d'une manière si vive. L'impression que mon discours fit sur lui, jointe au mauvais succès de son amour, & à la crainte de perdre Nadine, lui causa un chagrin si violent, qu'il en répandit des larmes: il s'appuya sur la table en cachant ses yeux de son mouchoir. J'affectai plus de dureté que je n'en avois, pour ne lui laisser aucune espérance

rance de me trouver jamais la moindre facilité pour ses desseins. Je me retirai , en l'exhortant à prendre un peu plus de pouvoir sur lui-même ; & à tirer quelque fruit de son expérience & de ses Avantures passées.

Mr. le Duc n'étoit point encore dans ses terres lorsque nous y arrivâmes. Il y vint deux ou trois jours après. Je remarquai , que loin d'être mécontent du combat du Marquis , il avoit de la joye qu'il eût eu cette occasion de faire connoître son courage & sa fermeté avant que d'avoir paru dans le monde. Comme je lui marquois le chagrin que j'avois ressenti de n'avoir pû prévenir cette querelle , il me dit , j'avouë que les rencontres fâcheuses doivent toujours être évitées , mais ce n'est point absolument un mal pour un jeune homme , quand il s'en est tiré heureusement. Il me parut qu'il en embrassoit le Marquis avec plus de tendresse. Lui aiant entendu dire , qu'il passeroit un mois ou six semaines dans la Province , je le priai de trouver bon que je retournasse pour quelque tems chés ma fille. J'arrétai de nouveau avec lui nôtre départ pour l'Allemagne : l'automne n'étoit pas encore commencé. Nous pouvions nous rendre à Vienne avant l'hiver & le passer dans cette ville. Amulem

lem avoit le même dessein ; je comptois toujours d'entreprendre ce voyage avec lui. Le jour que je quittai Mr. le Duc , le Marquis vint le matin dans ma chambre ; il me pria d'un air timide de ne pas exécuter la menace que je lui avois faite de renvoyer Nadine en Turquie. Je lui dis , que c'étoit à moi-même à le prier de ne pas m'y contraindre ; que ma nièce m'étant extrêmement chère je ne me priverois pas volontiers d'elle ; mais que j'avois aussi tant d'amitié pour lui , qu'il n'y avoit rien que je ne sacrifiasse pour le retenir dans son devoir , & pour assurer le fruit de mes instructions. Il me promit tout ce que je lui demandai , à la réserve de cesser d'aimer. Nadine. Je ne prévoiois pas en retournant tranquillement chés ma fille que j'allois y trouver de nouvelles peines. La première nouvelle qu'on m'aprit à mon arrivée , fut la mort de Mylord R . . . dont son épouse avoit été informée deux jours auparavant par des lettres particulières de Londres ; j'allai saluer cette Dame & lui faire des complimens sur sa perte. Il étoit naturel de juger , que je ne la trouverois pas dans une extrême affliction ; je me figurois même qu'elle auroit besoin de tous les motifs de la bienfaisance pour dissimuler sa joye : Cependant

pendant je lui trouvai toutes les marques d'une profonde tristesse. J'étois seul avec elle, & dans le dessein de n'y pas être long-tems, car j'évitois toujours de la voir tête à tête: l'expérience que j'avois eu de ma foiblesse me tenoit en garde contre moi-même. Je ne sçai comment je puis faire ces sortes d'aveux sans rougir. Après quelques momens de conversation j'étois prêt à sortir de sa chambre, & je m'étois déjà levé pour cela; elle me pria de me remettre sur ma chaise: je veux apprendre de votre bouche, me dit-elle, une vérité qui importe à mon repos. Vous sçavez dans quelle vûë j'acceptai la retraite que vous m'offrites chés Madame votre fille, & ce qui m'y a retenu si long-tems. Comme mes promesses ont été sincères, j'ai crû que votre consentement l'étoit aussi. Cependant aujourd'hui que nous sommes libres d'exécuter nos engagements, & que je me réjouïssois de cette liberté, comme d'une chose qui vous seroit aussi agréable qu'à moi, j'apprens de Madame votre fille, que vous êtes absolument changé à mon égard, & qu'il ne vous reste plus le moindre sentiment d'estime pour moi. De grace, Monsieur, apprenez-moi donc ce qui me l'a fait perdre, & par où je vous suis devenue méprisable. Ce discours me

me parut si intelligible, que je ne scûs d'abord ce que je devois penser de la situation de son esprit. Elle prit sans doute mon silence & mon étonnement pour une confirmation de ce mépris prétendu qu'elle me reprochoit. J'en jugeai par le désordre que j'apperçus sur son visage & dans ses yeux, & plus encore par la fuite de ses paroles. Elle me dit mille choses piquantes sur mon ingratitude, sur ma lâcheté, sur ma perfidie, & sur mon âge même qu'elle n'eut garde d'oublier. Elle fondeoit en larmes. Cette scène, à laquelle je m'attendois si peu, me mit moi-même dans un désordre incroyable. Ayant enfin retrouvé la force de m'exprimer, je lui demandai avec toute la douceur dont je fus capable ce qui avoit pû causer son émotion, & pourquoi elle me traitoit si mal, sans m'avoir fait connoître en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser. Peut-être que cette question l'auroit encore irritée davantage, si je n'eusse repris la parole aussi-tôt pour lui protester que je ne me sentoís coupable de rien; que mon estime pour elle n'avoit jamais reçu d'altération & que je ne lui avois jamais fait de promesses que je ne fusse disposé à tenir, aux dépens de ce que j'avois de plus cher.

Elle.

Elle parut un peu remise par ces assurances. Ecoutez , Monsieur , me dit-elle , je ne veux point être trompée : n'est-il pas vrai que vos sentimens pour moi ne sont pas tels que vous m'aviez donné lieu de le croire , & que je me suis flattée de les mériter ? Je ne vous dis rien que je ne tiennne de la Marquise vôtre fille , & la Marquise m'a assurée qu'elle le tient de vous-même. Comme tout ce discours me paroissoit encore plein d'obscurités , je me bornai à cette réponse générale, qu'il n'y avoit assurément personne au monde qui eût pour elle plus d'estime & de sincère attachement que moi ; & que loin que mes sentimens eussent changé , je ne la voyois jamais sans m'y affermir & même sans les redoubler. Je lui demandai ensuite la liberté de sortir un moment pour m'éclaircir avec ma fille de ce qui avoit pû donner lieu à un mal entendu si désagréable.

Effectivement j'avois la dernière impatience d'entretenir ma fille. J'allai la trouver sur le champ , & je lui fis d'abord des reproches , qu'elle ne comprit pas plus que je n'avois fait ceux de Mylady. Entendons nous , me dit-elle ; de quoi est-il question ? Je lui expliquai ce qui venoit de m'arriver. Elle m'apprit à son tour , que Mylady l'étoit venuë trouver après

après avoir reçu la nouvelle de la mort de son époux, & qu'elle l'avoit priée de rendre graces au Ciel avec elle de l'avoir délivrée du plus cruel de ses ennemis; que j'étois devenu ensuite le sujet de leur conversation; que Mylady lui avoit déclaré, qu'elle étoit prête à me donner la main, & qu'elle s'imaginoit que j'aurois beaucoup d'empressement pour recevoir d'elle cet honneur. Je lui répondis, continua ma fille, que vous seriez sans doute infiniment sensible à sa bonté; mais que connoissant votre goût pour la retraite, je doutois que vous reprissiez aisément les liens du mariage. Elle me pressa de lui expliquer plus clairement ce que je sçavois de vos intentions: je ne fis pas difficulté de lui dire, que je vous avois fondé nouvellement, & que vous m'aviez écouté si peu volontiers, que j'avois été contrainte de vous faire des excuses, & de vous apaiser par des soumissions: elle ne repartit rien à ce discours, ajouta ma fille, & je l'ai vûë triste & sombre depuis ce moment-là, sans qu'elle m'ait voulu découvrir ce qui met ce changement dans son humeur.

Je vis clair aussi-tôt dans ce qui s'étoit passé, je ne doutai point que Mylady ne se tint offensée de cette espèce de refus, qu'elle s'imaginoit que ma fille lui avoit

avoit fait de ma part, & peut être par mon ordre. Je conçus aussi ce qu'elle avoit voulu dire en me parlant de promesses ; mais je ne comprenois pas encore ce qu'elle entendoit par mon consentement & par nos engagements, car elle avoit employé ces deux termes dans ses reproches. Je me souvenois parfaitement, qu'à son départ de Londres, elle s'étoit engagée à m'épouser lorsqu'elle le pourroit, & que j'y voudrois consentir ; je ne lui avois répondu que par mon silence. Je ne voyois point que cela dût porter le nom d'un engagement. Je fis mes réflexions sur la conduite que je tiendrois avec elle. Ma fille, qui souhaitoit en secret ce mariage, m'insinuoit adroitement toutes les raisons qu'elle croyoit propres à m'ébranler : mon foible cœur se mettoit aussi de la partie. Il y avoit même des momens, où je me trouvois ridicule de résister aux avances d'une Dame charmante, qui me marquoit tant de tendresse ; car je pouvois me persuader avec raison qu'elle étoit sincère : à quoi aurois-je attribué son empressement, si ce n'étoit à l'amour, & à un amour assés fort pour dérober à ses yeux ma vieillesse & le mauvais état de ma fortune ? Son ressentiment même & ses reproches me paroissoient avoir quelque chose de flateur &

& d'obligeant pour moi. Je vis l'instant que cette seule pensée d'être aimé à mon âge par une femme si aimable, alloit faire panacher la balance, & renverser les résolutions de trente ans. Mais ferai-je aimé, reprenois-je bientôt, comme je l'ai été par Selima? Retrouverai-je ces ardeurs, ces transports, ces délicatesses inexprimables? un cœur accoutumé à cette façon d'aimer si particulière à ma chère épouse, est-il propre à lier commerce avec un autre cœur; entendroit-il le langage d'un autre & feroit-il entendre le sien? Je ne scaurois désavouer que mes irrésolutions durèrent long-tems. Je revis Mylady R. . . sans avoir pris de parti arrêté. Elle voulut néanmoins s'assurer de mes dispositions, & elle me pressa souvent d'une manière embarrassante. Je suis trompé même si elle n'agissoit de concert avec ma fille, qui me renouvelloit à tout moment ses instances & ses raisonnemens séduisans. Amulem augmenta même la persécution; ma fille le mit dans le secret de cette affaire; il employa quantité d'argumens Turcs pour me convaincre, qu'il n'y a point de bonheur sans femme, aussi bien dans ce monde-ci que dans l'autre. Peut-être aurois-je enfin cédé à tant d'attaques, si le ciel ne m'eût secouru par un événement, qui

qui me fit r'ouvrir les yeux sur mon devoir , & qui m'inspira aîlès de force pour le remplir.

Ce fut la mort presque subite du pauvre Scoti. Ce fidèle valet m'avoit servi pendant quarante-huit ans , si l'on en excepte quelques années que j'avois passé en Turquie dans l'esclavage. J'aurois peine à décider qui l'emportoit , ou moi par la confiance & les égards que j'avois pour lui , ou lui par son zèle , son respect & son inviolable attachement pour moi. Il se vantoit à tout instant de mes bontés , jamais valet , disoit - il , n'avoit eu un meilleur maître ; je lui dois cette justice aussi , que jamais on ne fut servi par un meilleur valet. Il mourut d'une maladie extraordinaire pour un homme de son âge ; ce fut une pleuresie , qu'il avoit gagnée en s'échauffant trop à la chasse & qui le mit en trois jours au tombeau. Je le vis expirer. Ces spectacles ont toujours quelque chose d'attendrissant pour un bon naturel ; mais après avoir donné quelques larmes à sa mort , ma compassion se tourna sur moi - même. Je fis réflexion combien je touchois de près au même terme , & m'étant trouvé à ses funeraïlles , je considèrai sa fosse comme si elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai avec une triste & lugubre curiosité. Mes yeux ne pou

pouvoient se détacher de ce funeste objet. Je ne retournai point au logis en sortant de l'Eglise, je résolus de démêler une multitude de pensées sombres & confuses, dont je me sentoais l'esprit comme assiégé. Je m'enfonçai dans le bois qui est auprès de la maison de ma fille.

Là je jettai les yeux sur cette longue & malheureuse suite d'années, qui s'étoient écoulées pour moi depuis le tems que le pauvre Scoti étoit entré à mon service, c'est-à-dire depuis mon enfance. Dans quelque partie de cette vaste carrière que je portasse mes regards, j'y appercevois des vestiges d'infortune & de douleur. A peine y pouvois-je compter quelques momens de plaisir, & parmi ces courts & légers instans je n'en voyois aucun qui n'eût été suivi par d'innombrables amertumes. Je m'étois vû enlever successivement par la mort ou par la fortune tout ce qu'on appelle objets d'estime, de tendresse & d'attachement. Les remèdes mêmes de mes portes s'étoient changés en poison; & le seul que j'avois crû infaillible, & dont j'avois heureusement commencé à sentir l'effet, (Je parle de ma retraite & de mon éloignement du monde) je m'en étois privé par un excès de molle complaisance, dont j'étois puni bien rigoureusement par le renouvellement de toutes

mes peines. Mais ce qui m'humilioit le plus étoit de voir revivre mes foiblesses avec mes malheurs. Souffrir, perdre, être agité continuellement & privé de la joye & du repos, c'étoit le crime de la fortune : mais me laisser vaincre par l'amour à l'âge de soixante ans, être encore la proie d'une honteuse flamme & le jouët de toutes les passions de mon cœur, c'étoit mon propre crime & le sujet d'une éternelle confusion. Voyons du moins quelles sont mes excuses, disois-je en moi-même; cherchons des prétextes qui puissent diminuer ma honte. Hélas ! j'en cherche inutilement. Le monde, la Religion, la nature, ma propre raison ne me condamnent-ils pas ? Que je sois pour un moment de moi-même, & que je considère ce corps appesanti par l'âge, ce cœur épuisé de sang & d'esprits, ces cheveux gris dont la couleur tient déjà de celle de la cendre, en un mot tout ce composé dont le sang & la couleur se retirent peu à peu, cette machine charnue qui cesse par degrés d'être animée; quels autres mouvemens cette vûe pourra-t-elle m'inspirer que ceux de la pitié & peut-être du mépris pour moi-même ? J'admirerai sans doute ma folle vanité, de me croire encore aimable ? je rirai de mes ridicules desirs, Combien doivent ils paroî-

paroître plus monstrueux à d'autres yeux que les miens? Non non, continuai-je, je n'en croirai ni Mylady R . . . ni ma fille; l'une est aveuglée par l'amitié, & l'autre par la reconnoissance. C'est ma raison qui doit être mon juge. Je suis heureux de l'avoir encore assés saine pour appercevoir le précipice au bord duquel je me suis si follement avancé, & je dois rendre graces au Ciel, qui m'arrête au moment que j'y allois tomber. Je me sentis plus fort après ces réflexions. J'en fis mille autres de la même sorte pendant l'espace de deux ou trois heures, la conclusion que j'en tirai, & à laquelle je m'attachai d'une manière inébranlable fut de ne plus flatter l'espérance de Mylady R . . . & de lui déclarer nettement, qu'elle ne devoit point compter sur nôtre mariage. Je retournai chés ma fille dans cette résolution. Le Ciel qui me l'avoit inspirée m'offrit tout d'un coup l'occasion de l'exécuter. Etant rentré par la porte du jardin je rencontrai Mylady R . . . qui s'y promenoit seule: la bienséance ne me permettoit pas de la fuir; je m'avançai vers elle. Après m'avoir fait quelques complimens sur la mort de Scoti, à laquelle elle avoit pris quelque intérêt, parce qu'elle lui avoit eu l'obligation de sa fuite d'Angleterre,

elle me dit sans détour, que si j'étois toujours dans la volonté d'accepter sa main, elle croyoit que de plus longs délais étoient inutiles : qu'à la vérité la mort de Mylord R . . . étoit encore toute recente ; mais que la manière dont il en avoit usé avec elle, leur longue séparation, & son séjour en France, mettoient les choses dans un point de vûe tout différent de ce qu'elles seroient à l'égard des femmes ordinaires. Je ne balançai point à lui répondre ce que j'avois médité. Je sens comme je dois, Madame, lui dis-je, cette généreuse constance qui vous fait persister dans vos offres, & je vous assure que si vôtre bonté est excessive, ma reconnoissance est telle que vous avez droit de l'exiger. Mais je serois indigne de vôtre estime, si je ne vous expliquois pas sincèrement ce que je pense de l'engagement que vous me proposez. Vous ne me connoissez point, Madame, j'ose vous le dire ; l'habitude que j'ai de composer mon visage a pu me faire regarder de vous comme un homme tranquille & disposé à goûter le bonheur que vous m'offrez ; vous ne sçavez point que ma tranquillité extérieure est une fausse image qui trompe vos yeux. Vous allez frémir, Madame, en apprenant le véritable état de mon ame. Figurez-vous

vous un malheureux homme , accablé de toutes les disgraces de la fortune , troublé par la perte de ce qu'il a aimé le plus chèrement , accoutumé depuis quarante ans à pleurer & à gémir , sans cesse inquiet , distrait , agité ; désirant la mort comme l'unique remède de ses peines , & la craignant néanmoins comme la fin d'une longue vie qui n'a pas toujours été innocente ; un homme dont toutes les pensées sont lugubres , & tous les sentimens douloureux. Ajoutez à ce triste portrait les infirmités de la vieillesse , & les dépérissemens causés par des voyages & des fatigues continuelles. Voilà , Madame , ce qui est renfermé sous ces dehors qui en imposent encore , tel est le compte que la vérité m'oblige à vous rendre de moi-même. Vous lisez maintenant au fond de mon cœur : quel funeste présent vous ferois - je en vous l'offrant ! quel odieux commerce ne feroit - ce pas pour vous que celui d'un misérable , qui ne sentiroit point le prix de vos charmes , qui troubleroit vôtre repos & vôtre joye par ses soupirs , qui voudroit peut-être vous obliger à partager ses peines , ou qui se déroberoit de vôtre présence pour chercher dans la solitude & dans les larmes l'unique sorte de bonheur qu'il est capable de goûter. Songez

gez y bien, Madame, vous méritez un fort plus heureux : vòtre générosité vous feroit funeste, si vous en écoutiez encore les mouvemens. Je cessai de parler pour attendre la réponse de Mylady. Elle m'avoit écouté sans lever les yeux, & je ne remarquai point que sa contenance fût altérée. Elle me dit d'un ton de voix tranquille, que si mon procédé n'étoit pas galant, il étoit du moins d'un honnête homme; qu'elle se sentiroit peut-être offensée de ma froideur, si elle avoit lieu de croire, que ce fût sa présence & son peu de mérite qui la fit naître: mais que les raisons qu'elle avoit entendues lui paroissent fortes; qu'elle ne demandoit pas sans doute un cœur qu'on ne pouvoit lui donner sans violence; qu'elle s'étoit trompée, comme je lui avois dit, à l'air composé de mon visage; qu'étant fort indifférente pour le plaisir des sens, elle auroit compté pour rien mon âge avancé, si elle eût pû trouver en moi un mari doux & complaisant, comme elle se le promettoit sur mes manières & sur ma figure; mais qu'apprenant de moi-même que je ne pouvois rien mettre du mien pour la rendre heureuse, elle renonçoit à tous les droits que ses offres & ses avances pouvoient lui avoir donné sur mon cœur. Je lui baiai la main en l'assu-

l'assurant, qu'elle en auroit toujours d'inviolables sur mon estime & sur ma reconnaissance. Je compte d'autant plus sur l'une & l'autre, reprit-elle, que je ne vous ai pas donné lieu assurément de me les refuser. Je ne tarderai pas même à vous en demander un témoignage. J'ai besoin de vos conseils pour prendre un nouveau plan de vie & de conduite. Il n'y a point d'apparence que je demeure ici plus long-tems, puisque je perds l'espérance qui m'y a retenuë jusqu'à présent, quel lieu choisirai-je pour la retraite de ma malheureuse vie ? Je lui répondis, que tant qu'elle n'auroit point d'autres inclinations & qu'elle voudroit bien se contenter des efforts que ma fille feroit toujours pour lui plaire, elle n'avoit point d'autre retraite à chercher. Elle se rendit après quelque résistance, & s'étant tournée vers le corps de logis ; ce feroit donc ici, dit-elle, que je passerai le reste de mes jours. Elle ajouta qu'elle y mettoit trois conditions, la première qu'on l'avertiroit avec franchise, s'il arrivoit qu'elle devint incommode ; la seconde que ne pouvant être son époux je lui en tiendrois lieu du moins par mes conseils, & par mon amitié ; la dernière, qu'Amulem & mon gendre consentiroient qu'elle adoptât Nadine pour sa fille & pour son héritière.

héritière. Cette conduite douce & généreuse me toucha jusqu'aux larmes ; je pris du caractère de cette aimable Dame une idée tout autre encore que celle que j'en avois eue jusqu'alors. Vous ferez, Madame, lui dis-je, la Maîtresse absolue dans ma famille ; ma fille est trop heureuse d'avoir une amie telle que vous ; je regarde moi-même l'occasion, que j'ai eue de vous rendre quelques foibles services, comme une des plus grandes faveurs que j'aie reçu de la fortune dans tout le cours de ma vie. Nous retournâmes au logis. Mylady fut la première à raconter à ma fille ce qui s'étoit passé entre nous. Elle nous pressa si fortement de lui accorder Nadine pour lui tenir lieu de fille, que nous consentîmes à ce qu'elle demandoit avec tant de bonté. Ma nièce prit un lit dans son appartement ; l'on verra qu'elle eut pour elle dans la suite toute la tendresse d'une véritable mère, & qu'elle la porta même un peu trop loin. C'est sur quoi je ne m'explique point encore, ne voulant pas préparer trop-tôt mon lecteur à la tristesse.

Fin du cinquième Tome.

109467

(415)

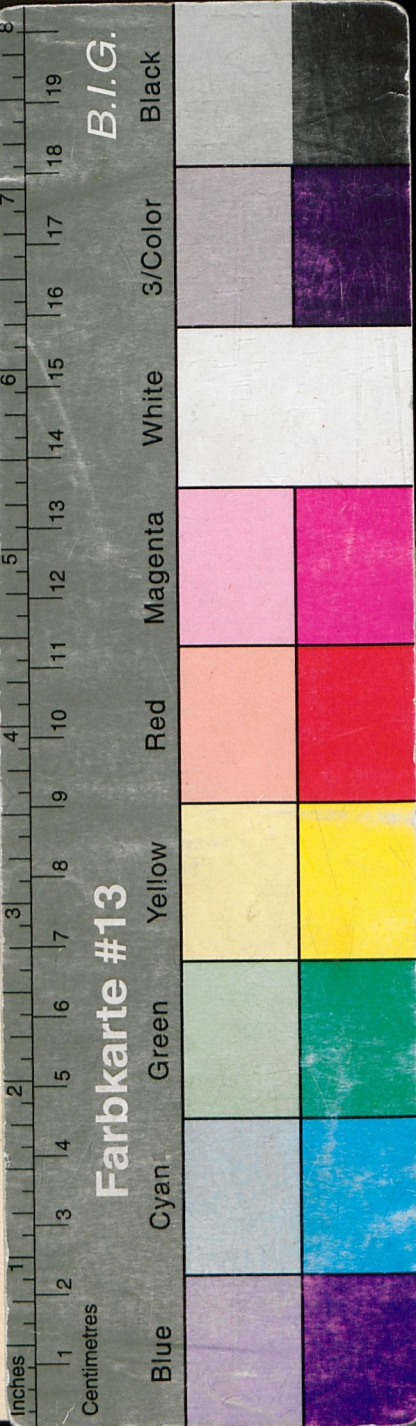
ULB Halle
006 302 53X

3



R





MEMOIRES

ET

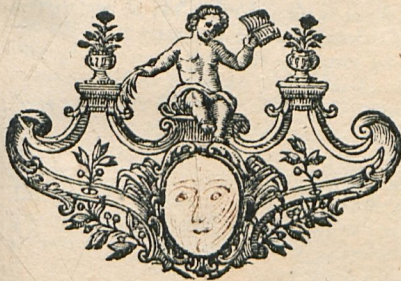
AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME CINQUIEME



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN

M DCC LXVI.